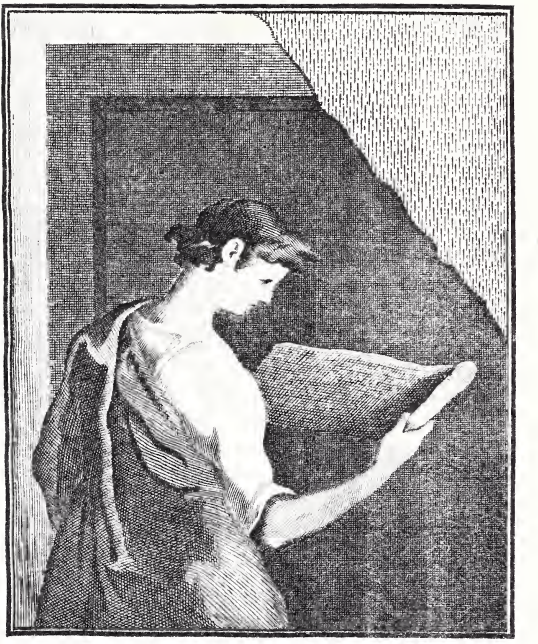
books
N
2166
A65
1894



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/cataloguedespein00sois

MUSÉE DE SOISSONS

# CATALOGUE

DES

# PEINTURES

## EN TOUS GENRES

(Numérotées sur Papier jaune)

MUSÉE DE SOISSONS

# CATALOGUE

DES

# PEINTURES

PAR

ÉMILE COLLET

CONSERVATEUR DU MUSÉE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS
LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE SAINT-QUENTIN

SOISSONS
IMPRIMERIE DU « SOISSONNAIS »
4, RUE GAMBETTA, 4

1894

N
2166
A65
1894

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

# NOTICE

SUR LE

# MUSÉE DE SOISSONS

PAR ÉMILE COLLET

# NOTICE

SUR LE

# MUSÉE DE LA VILLE DE SOISSONS

---

En 1847, il s'est fondé à Soissons une Société historique, archéologique et scientifique qui avait été précédée d'un Comité archéologique avec lequel elle fusionna en 1850, d'une Société des sciences, arts et belles-lettres organisée en 1806, d'une Société d'agriculture instituée en 1761, et d'une Académie qui avait vu le jour en 1674.

Le but de la Société historique, archéologique et scientifique était, entre autres choses, « de recueillir, dans un Musée local, tous les débris et fragments » qui pouvaient intéresser le pays. Et ce Musée étant à créer, la Société en poursuivit dès lors la fondation et l'installation avec une persistance qui ne dura pas moins de dix années.

Il y avait, toutefois, à la bibliothèque

communale, depuis l'incendie de l'Hôtel de Ville de Soissons (1), — incendie qui détruisit les archives municipales et une belle collection de médailles, — une espèce de dépôt de monnaies, vases et objets d'art découverts dans la ville et les environs ; et l'on avait donné le nom de Musée à ce dépôt, vers 1830, dans un document authentique, et aussi, le 9 juillet 1833, dans une délibération du Conseil municipal de Soissons qui votait 1,011 francs 25 centimes pour l'établissement de tablettes et piédestaux destinés à recevoir tous les objets.

Mais ce n'était pas ce Musée que la Société archéologique voulait : quoique amélioré en exécution d'une seconde délibération, en date du 9 mai 1834, il ne lui paraissait pas assez indépendant, pas assez homogène. Un autre, situé ailleurs, dégagé de toutes choses étrangères à ce genre d'établissement, et dans lequel Musée celui de la bibliothèque pourrait se confondre, était indispensable à ses yeux. Elle possédait, du reste, un certain nombre d'objets qu'elle avait recueillis ; et, d'un autre côté, des trouvailles heureuses, faites à plusieurs reprises, dans des travaux de terrassements effectués par le génie militaire, à

(1) 5 mars 1814.

l'ouest et au nord de la ville de Soissons, qui était place de guerre, justifiaient en quelque sorte son insistance.

Désirant appuyer encore l'idée en germe, l'un de ses membres disait, en séance, le 5 décembre 1850 : « Que par notre entremise, le Soissonnais devienne soucieux de son antiquité, de son histoire, de ses souvenirs, des monuments de tout genre dont son sol est si riche... Un excellent moyen que l'expérience nous donne comme infaillible, c'est l'établissement d'un Musée dans notre ville..., et l'administration intelligente qui dirige notre cité comprendra, comme nous, tous les avantages d'une semblable institution pour la science, pour le pays... »

La Société nomma alors une Commission pour examiner la question et pour adresser à l'Administration communale une demande d'emplacement.

Cet emplacement ne pouvait être que l'église Saint-Pierre, suivant une pétition dont il fut donné lecture dans une réunion archéologique du 7 janvier 1851.

Mais le Conseil municipal n'entendit pas la chose de la même façon ; il était partisan d'un Musée dans l'hôtel de la Mairie, — d'un Musée fondé par l'autorité administrative et appartenant tout entier à la ville, car un Musée à

Soissons, répondit-il, en adoptant un rapport que lui avait fait une Commission qu'il avait nommée, lui aussi, « doit être un établissement municipal; tout ce qui le compose et qu'il est appelé à recueillir doit devenir à l'instant et rester la propriété de la ville ».

Il décida, en conséquence, le 28 mars 1851, qu'un Musée serait établi dans deux salles du premier étage de l'hôtel de la Mairie.

Le 1er juillet suivant, la Société archéologique, — qui recevait et reçoit encore de la ville une hospitalité toute écossaise, — informée de la décision du Conseil, s'y rallia de bonne grâce ; elle n'aurait pu d'ailleurs, sans ingratitude, fonder un Musée qui fût sa chose particulière et élever ainsi autel contre autel.

Le 7 septembre de la même année, le Conseil vota 300 francs pour des travaux d'appropriation.

En 1853, le 29 janvier, M. de la Prairie, alors président de la Société, demanda, par lettre, à M. Deviolaine, qui était maire de la ville, si le moment n'était pas venu de rassembler, dans les deux salles désignées, tous les objets devant composer le Musée. Mais, à cette époque, c'est-à-dire après un intervalle de dix-huit mois, les deux salles ne convenaient plus à tout le monde. Les uns étaient revenus à l'idée de s'emparer de

l'église Saint-Pierre, les autres pensaient à prendre les magasins des pompes de la ville, et d'autres encore, en tête desquels se trouvait le bibliothécaire, M. Calland (un long rapport de lui en fait foi), songeaient à maintenir le Musée dans la bibliothèque où il était.

Heureusement le Conseil municipal s'arrêta au parti qui était certainement le meilleur : il confirma, le 5 mai 1856, le choix des salles du premier étage de l'Hôtel de Ville.

Par cela même on arrivait à l'installation d'un Musée proprement dit et on n'avait plus qu'à transporter en ce Musée les différents objets artistiques, historiques ou scientifiques que possédait la ville dans sa bibliothèque et aussi dans son collège, voir même dans ses greniers, et les divers objets réunis par la Société archéologique.

Cela eut lieu en mars 1857, et le tout fut désormais confondu.

Un appel fut ensuite fait dans les journaux soissonnais pour provoquer les libéralités des possesseurs de curiosités ou d'antiquités, et les dons se produisirent, mais en petit nombre ; aussi, le 4 mars 1859, une excellente occasion d'enrichir le Musée s'étant offerte, le Conseil municipal vota-t-il 2,000 francs pour acheter de M. Le Féron d'Eterpigny, intelligent amateur du département de l'Oise, une collection

comprenant environ 4,000 échantillons de minéralogie, géologie, zoologie et archéologie.

Deux mois après, le Conseil autorisa l'inscription annuelle, au budget de la ville, d'une somme de 200 francs pour achats divers destinés au Musée.

Et enfin l'avenir de cet établissement ainsi fondé fut assuré.

Par une lettre en date du 1er août 1859, le maire réclama de l'obligeance de la Société archéologique un catalogue de la partie historique du nouveau Musée, afin de pouvoir s'en appuyer, auprès du gouvernement, pour obtenir de lui des dons, des dépôts, en un mot des envois. Les bibliothécaires de la ville avaient bien, autrefois, mentionné sur un registre, par ordre de numéro, tous les objets qu'ils avaient reçus, mais ce registre, qui a malheureusement disparu entre les années 1859 et 1869, était à dépouiller, à compulser et à étudier. D'autre part, en 1851, M. de la Prairie s'était bien occupé d'un catalogue, sur une première demande du maire de la ville ; mais ce catalogue avait été envoyé au ministère de l'intérieur, et aucun double n'en avait été conservé ici.

Pour pouvoir répondre à la lettre du 1er août 1859, il fallait donc travailler sérieusement et pendant quelque temps.

Personne ne se mit à l'œuvre immédiatement. Mais, en 1860, deux membres de la Société archéologique (M. Leroux, secrétaire en chef de la mairie, et M. Watelet, professeur au collège, qui se dévouaient tout particulièrement pour le Musée), entreprirent une notice sur cet établissement. Ils la firent imprimer ; ils la qualifièrent de *Simple Aperçu*, et, sans doute, ils donnèrent satisfaction, dans une certaine mesure, à M. le Maire de Soissons.

S'il fut impossible à la Société archéologique de fournir un véritable catalogue, il n'en est pas de même pour moi aujourd'hui, car depuis le 19 novembre 1859 jusqu'au 20 octobre 1869, tous les objets qui sont entrés au Musée ont été successivement inscrits sur un registre par M. Leroux, qui remplissait officieusement les fonctions de conservateur ; et, depuis 1870 jusqu'en 1889, ayant été chargé, par l'administration municipale, de continuer le service de M. Leroux, ensuite ayant été nommé officiellement, par arrêté préfectoral du 20 février de cette dernière année 1889, conservateur responsable du Musée, j'ai poursuivi les inscriptions sur le même registre ; j'y ai, en outre, porté pour ordre les objets déposés antérieurement à 1859 ; de sorte que, grâce à ce document fondamental, et à d'autres matériaux que je

n'ai cessé de réunir depuis plus de vingt-trois ans ; grâce également à l'étude que j'ai faite de toutes les choses qui me sont confiées et que j'ai dû étiqueter et classer, après en avoir, pour les trois quarts, provoqué ou encouragé soit le don, soit l'acquisition, je me trouve en mesure de publier le catalogue des tableaux peints à l'huile ou autrement, puis de rédiger le catalogue des dessins et gravures, et finalement de dresser le catalogue des objets autres que les tableaux, dessins et gravures.

En 1871, l'allocation annuelle de la ville en faveur du Musée était, non plus de 200 francs comme à son début, en 1859, mais de 400 francs. Elle fut élevée, sur ma demande, à partir de 1872 jusqu'en 1889, à 900 francs ; elle n'est plus maintenant que de 800 francs, mais elle est susceptible d'augmentation et peut permettre quelques acquisitions, quelques améliorations.

A la date du 4 mars 1831, M. L. Vitet, inspecteur général des monuments historiques, sollicitait de M. le Maire de Soissons la création « d'un petit Musée, ou au moins d'un dépôt de fragments de sculptures et d'antiquités de diverses sortes, recueillis tant dans la ville que dans les environs. »

Le désir de M. Vitet se trouve dépassé de

beaucoup. Depuis 1857, il y a à Soissons un véritable Musée, et la fondation de cet établissement est due, non pas à la lettre de M. Vitet, laquelle, malgré la valeur de son signataire, n'a rien produit que la plantation d'un jalon, mais à l'initiative de la Société historique, archéologique et scientifique, aux encouragements des administrateurs de la ville et aux votes du Conseil municipal.

Composé de deux pièces à l'origine, comme je l'ai dit plus haut, puis, sur mes demandes successives, de trois, de quatre, de cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze salles, le Musée occupe actuellement tout le premier étage de la façade de l'Hôtel de Ville, indépendamment d'une galerie d'histoire naturelle et d'une salle souterraine remplie de pierres travaillées.

Est-il arrivé à son apogée? Non certes. L'avenir est devant lui. L'Etat, la ville et les particuliers l'accroîtront toujours, et, au fur et à mesure qu'il s'enrichira, on pourra procéder à de sages éliminations; on devra séparer le bon grain de l'ivraie et ne retenir que les choses sinon hors ligne, au moins remarquables à un titre sérieux, ou absolument dignes d'être collectionnées.

Il est ouvert tous les jours. Environ 2,500 personnes le visitent chaque année. Il

a, par conséquent, une importance que je suis heureux de constater ici, et assurément un temps viendra où il saura donner à tous, et sous tous les rapports, une complète satisfaction.

# AVERTISSEMENT

*Le présent Catalogue concerne les peintures en tous genres, c'est-à-dire à l'huile, à l'aquarelle, à la sépia, à la gouache, à la cire, à fresque, au pastel, sur ivoire, sur porcelaine et sur verre, — toutes réunies à l'exemple de ce qui se faisait jadis dans les livrets du Salon et toutes numérotées en haut des cadres, sur papier de couleur jaune.*

*Ce Catalogue ne classe pas par école les tableaux à l'huile, leur nombre n'étant pas suffisant pour justifier une pareille division.*

*Quant aux dessins et gravures portant des numéros sur papier gris et quant aux objets pourvus de numéros sur papier blanc, ils ne sont pas compris dans ce travail, parce qu'ils feront le sujet de Catalogues spéciaux.*

*Dans un ouvrage comme celui-ci, qui est le résultat de recherches multiples, des erreurs sont possibles. Si le lecteur en découvre, il est prié de les signaler à l'auteur, en vue d'une nouvelle édition.*

# ABRÉVIATIONS

Les abréviations sont celles suivantes :

| | |
|---|---|
| H. | pour Hauteur. |
| L. | pour Largeur. |
| M. | pour Mètre. |
| C. | pour Centimètre. |
| Gr. nat. | pour Grandeur naturelle de tout le personnage. |
| Fig. gr. nat. | pour Grandeur naturelle de la figure. |
| Moy. gr. | pour Moyenne grandeur. |
| Pet. nat | pour Petite nature. |

# CATALOGUE DES PEINTURES

## EN TOUS GENRES

(Numérotées sur Papier jaune)

# MUSÉE DE SOISSONS

## 1. *Portrait d'Erasme.*

Peint sur toile, d'après Holbein ; donné par M. Théodore Lorin, homme de lettres, suivant son testament du 7 août 1854.

H. 70 c. ; — l. 57 c. ; — gr. nat.

M. Théodore Lorin a sa biographie dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, dont il était membre. Il est né à Saint-Quentin le 12 octobre 1775 et mort à Vauxbuin le 21 août 1857. C'était un lettré « nourri d'études solides et variées ». Il connut de bonne heure M. de Pougens, qui fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tous deux habitèrent Vauxbuin, fréquentèrent les Soissonnais et se créèrent un cercle d'amis ayant le goût des sciences, de l'histoire et de la littérature. M. de Pougens étant aveugle, M. Lorin lui servit de secrétaire et fut pour lui un collaborateur des plus précieux durant de longues années. M. Lorin trouva cependant le moyen d'écrire considérablement pour son propre compte. Il a publié divers travaux historiques et d'érudition ; il en a laissé d'autres à l'état de manuscrits, et il est surtout l'auteur d'un volume de poésies que l'on rencontre dans beaucoup de mains. Ami de la bibliothèque de la ville de Soissons, il lui a donné la plupart de ses ouvrages, et, partisan d'un musée à

Soissons, il a légué à la ville les premiers tableaux qui devaient orner ce musée. Par suite, dans une séance du 23 octobre 1857, le Conseil municipal de Soissons a accepté avec reconnaissance : le portrait de Didier ou Désiré Erasme, n° 1, celui de Malebranche, n° 2, celui de Pougens, n° 3, et les différents ouvrages de M. Théodore Lorin.

Le portrait d'Erasme n'est pas une copie de celui de profil du musée du Louvre, mais une copie de celui qu'on dit être à Longford-Castle, dans la collection de lord Radnor, et qui représente le savant, de trois quarts, à mi-corps, coiffé d'une toque noire, vêtu d'une pelisse doublée de fourrures et regardant à droite. Au-dessus de la tête on lit : *Desid. Erasmus.*

Ayant fait de fortes études, Erasme, né à Rotterdam en 1467, fut reçu docteur en théologie. Le chapeau de cardinal allait couronner sa carrière, lorsqu'il mourut à Bâle, en 1536. Son pays d'origine lui a élevé une statue ; le pays de sa mort exhibe aux visiteurs un de ses portraits, son cachet, son testament.

## 2. *Portrait de Malebranche.*

Peint sur toile, non signé ; donné en 1854, par M. Théodore Lorin, homme de lettres.

H. 70 c. ; — l. 57 c. ; — gr. nat.

Nicolas Malebranche est né en 1638, à Paris, où il est décédé en 1715. Il a été surnommé le Platon chrétien et s'est fait remarquer, comme métaphysicien et écrivain, par de grands travaux qui lui survivent : *Recherches de la vérité, Traités, Entretiens, Réflexions, Conversations, Méditations.* Il est peint de face, à mi-corps ; il a le teint coloré, la tête nue, les cheveux grisonnants. On lit ces deux noms à sa gauche : *Nicolas Malebranche.*

Les portraits de Malebranche et d'Erasme ont appartenu successivement à l'académicien Duclos, au géomètre d'Alembert, au chevalier de Pougens, au littérateur Lorin.

## 3. *Portrait du chevalier de Pougens.*

Peint sur toile, par lui-même, mais inachevé ; donné en 1854, par M. Théodore Lorin, homme de lettres.

H. 58 c. ; — l. 49 c. ; — gr. nat.

M. de Pougens était fils naturel du prince de Conti. Atteint de la petite vérole à l'âge de 24 ans, il devint aveugle et ne put, par cela même, terminer ce portrait qu'il avait commencé quelque temps auparavant et qui le représente de profil et en buste. Ruiné à la Révolution, il se fit libraire et imprimeur. Ayant M. Théodore Lorin pour secrétaire, il put composer plusieurs ouvrages, notamment le *Trésor des Origines*, ou *Dictionnaire grammatical et raisonné de la langue française*, et l'*Archéologie française*, ou *Vocabulaire des mots anciens tombés en désuétude et propres à être rendus au langage*. Son acte de décès est ainsi conçu ; il est à retenir à cause des renseignements authentiques qu'il contient :

« L'an 1833, le jeudi 19e jour du mois de décembre, à une heure après-midi, en la mairie et par-devant nous, François-Baron Martenot, maire et officier de l'état civil de la commune de Vauxbuin, ont comparu M. Théodore-Quentin Lorin, âgé de 57 ans, homme de lettres, et M. Jean-Alexandre Lévêque, âgé de 39 ans, homme d'affaires et de confiance de M. de Pougens, tous deux demeurant en cette commune, lesquels nous ont déclaré que M. Marie-Charles-Joseph Pougens, âgé de 78 ans, commandeur de l'Ordre royal de Charles III, de l'Ordre impérial de Sainte-Anne, etc., membre de l'Institut de France, né à Paris le 16 août 1755, domicilié à Vauxbuin, marié à Françoise-Julie Sayer, est décédé en sa demeure ce jourd'hui, à six heures du matin. Ladite déclaration faite par les sieurs Lorin et Lévêque, ci-dessus dénommés, tous deux amis du défunt et demeurant chez lui. Et ont, les comparants, signé avec nous, etc. »

Il existe plusieurs portraits de M. de Pougens, et M. Théodore Lorin a fait le quatrain suivant pour l'un d'eux :

Philosophe, poète et profond érudit,
Toujours des malheureux il se montra le père ;
Et l'on ne sait ce qu'on préfère
De son cœur, ou de son esprit.

## 4. *Portrait de Philippe d'Autriche, duc de Bourgogne.*

Peint sur toile, non signé; donné en 1860, par M. Billaudeau, docteur en médecine à Soissons.

H. 69 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

On lit au-dessus de la tête de ce portrait : *Philippus Austrius dux Burgundiæ, obit 1598.*

Mais ce Philippe d'Autriche n'est autre que Philippe II, fils de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, né en 1527, à Valladolid, représenté mourant dans le tableau n° 63, tandis qu'ici il est vu de trois quarts, en buste, la tête couverte, le cou engoncé dans une collerette.

Philippe II se maria plusieurs fois, dont une avec Marie Tudor, en 1554, et de duc qu'il était alors, il devint souverain de Naples et de Sicile. Il fut roi des Pays-Bas l'année suivante et monta sur le trône d'Espagne en 1556. Il déclara la guerre à la France et fit avec succès le siège de la ville de Saint-Quentin en 1557. Il compte à son actif une large part dans cette horrible chose qu'on appelle l'Inquisition.

## 5. *Saint Jean-Baptiste.*

Peinture sur bois, non signée ; donnée en 1860, par M. Billaudeau, docteur en médecine à Soissons.

H. 42 c. ; — l. 39 c. ; — pet. nat.

Un homme est agenouillé devant un agneau : c'est le précurseur de Jésus ; c'est Jean, fils de Zacharie et d'Elisabeth. Il demeura longtemps seul et vécut dans l'austérité. Quand il se montra au peuple, ce fut pour prêcher la venue du Messie et ce fut aussi pour baptiser dans les eaux du Jourdain ; d'où son surnom de Baptiste. Il blâma l'union incestueuse d'Hérode avec Hérodiade ; il s'attira ainsi la colère de Salomé, fille de cette dernière, et il fut décapité. L'Eglise célèbre sa nativité le 24 juin et le vénère comme saint. Le bois sur lequel il figure au Musée est un panneau de meuble qui semble porter les traces d'un frottement de verrou.

## 6. *Annonciation.*

Peinture sur cuivre, non signée ; donnée en 1860, par M. François-Théodore Bertaux, père, de Soissons.

H. 22 c. ; — l. 16 c. ; — pet. nat.

L'ange Gabriel se présente à la vierge Marie, agenouillée devant un prie-dieu, et lui annonce la grande nouvelle de sa prochaine maternité. Il tient un lis de la main gauche et lève la main droite vers le ciel. Une colombe lance des rayons lumineux entre l'ange et la vierge.

## 7. *La Vierge et l'Enfant Jésus.*

Peinture sur bois, non signée; donnée en mauvais état, en 1860, par M. Flobert, du Thiolet.

H. 30 c. ; — l. 12 c. ; — pet. nat.

Marie tient son fils sur ses genoux et le contemple. Jésus regarde sa mère et lève les mains vers elle.

On pense que ce tableau provient de l'abbaye Notre-Dame-de-la-Joie, commune de Berneuil (Oise), — abbaye qui était un hôpital au XIII^e^ siècle, fut ensuite un couvent de femmes, puis un monastère d'hommes, et enfin un simple prieuré dépendant de l'abbaye d'Ourscamps.

## 8. *Tête de Vieillard.*

Peinture sur bois, non signée; donnée en 1861, par M. le baron Aimé de Tugny, président du tribunal civil de Soissons, décédé en 1880.

H. 26 c. ; — l. 20 c. ; — pet. nat.

Ce tableau est une épave de l'abbaye Notre-Dame de Soissons. Il représente une figure de vieillard, vue presque de profil, au front fuyant, au nez aquilin, aux yeux brillants et à la barbe grise.

## 9. *La Tour Lardier ou Tour du Diable, à Soissons.*

Aquarelle attribuée à Jean-Louis-Joseph Hoyer, ancien professeur de dessin de la ville de Soissons;

donnée en 1861, par M. Alfred Deville, de Soissons.

H. 36 c.; — l. 29 c.

La tour Lardier a été bâtie au moyen-âge, sur les bords de l'Aisne, et a été démolie vers 1846. Pourquoi son nom de Lardier ? On ne saurait le dire. Pourquoi son nom de diable ? Cela s'explique par la folle légende que voici : Il y avait en Écosse un moine du nom de Wouël. Il quitta son pays et vint à Soissons, en accomplissant quelque pèlerinage. Ici, il demeura dans une cellule qui dépendait de l'abbaye Notre-Dame, d'autres disent dans la tour Lardier, et il reçut ses repas de l'abbaye. Un jour, une abbesse lui envoya son dîner dans un plat d'argent qu'il passa, avec la nourriture, à un mendiant. Le mendiant, qui était sans doute le diable déguisé, s'enfuit avec le plat, et Wouël eut à essuyer d'amers reproches de la part de l'abbesse. Il quitta alors Soissons pour neuf années. Le diable, pendant ce temps-là, joua plus d'un vilain tour à la population soissonnaise. Caché dans un souterrain de la rue du Mont-Revers, il s'élançait sur la personne qui passait treizième dans cette rue; il l'emportait et la rudoyait ; il alla une fois jusqu'à entrer dans le ventre d'un domestique de l'abbaye; et le domestique d'appeler Wouël à son secours. Wouël revint à Soissons, et comme c'était un saint homme, il délivra le serviteur et maîtrisa le diable; il l'emprisonna même dans la tour Lardier et se fit son gardien pour le mieux vaincre.

Le diable cessa ses maléfices tant que Wouël fut de ce monde; mais quand Wouël fut mort, Satan joua de nouveaux tours aux Soissonnais. S'ils voulaient traverser la rivière en barque, il les noyait dans l'Aisne, et si l'on travaillait au pont de la ville, il en arrêtait les travaux. Heureusement les reliques de saint Sébastien furent rapportées de Rome à Soissons; le diable en eut peur et finit par se tenir coi dans sa tour.

Mais il est temps d'arriver sérieusement à l'auteur présumé de l'aquarelle cataloguée. Hoyer est né à Lausanne (Suisse), le 1er février 1762. Il est mort à Soissons le 10 juillet 1829. Encore enfant, il quitta son pays, emmené par un gentilhomme français, qui, l'ayant vu dessiner, prépara son entrée à l'école des Beaux-Arts, à Paris. En 1782 ou 1784, on créa dans la ville de Soissons une école gratuite de dessin; il en fut le professeur jusqu'en 1796. Il passa alors, en la même qualité, à l'école centrale de l'Aisne, instituée à Soissons; puis, cette école ayant été supprimée, il reprit son emploi à l'école de

dessin de la ville. Ce qu'il dessina et peignit de portraits, de vues, de paysages, etc., en dehors de ses fonctions, est innombrable. Il était très laborieux ; il avait un véritable talent, et c'est avec bonheur que le musée expose comme étant de lui une vue du château de Pierrefonds, un paysage à Pinon, une vue du pont de Soissons, une brasserie de Soissons, un atelier de polissage de glaces, un atelier de fileuses, une vue de l'abbaye de Saint-Paul, le *Serment à la liberté*, et son portrait.

## 10. *Vue du Port de Soissons.*

Aquarelle de Corbin ; donnée en 1861, par M. Gustave Lauthelin, relieur à Soissons.

H. 23 c. ; — l. 44 c.

Cette aquarelle fait voir le port en 1845, à peu près. Elle montre aussi le pont avec des arches ogivales du XIII^e^ siècle et une arche décrivant un arc de cercle surbaissé, du siècle dernier. Elle montre encore, à droite, un mur crénelé qui a été bâti en 1833 pour la défense de Soissons et démoli en 1873 et 1874 comme inutile à cette même défense de la place.

Pierre-Victor Corbin, qui a fait cette vue, était artiste peintre à Soissons, où il était né le 12 avril 1815 et où il est mort le 13 juillet 1850.

Il était fils de Pierre Corbin, charpentier, et de Louise Lavoine. Il a produit beaucoup de portraits en miniature. Celui n° 228 est signé de lui et daté de 1846.

## 11. *La Tour de l'Evangile.*

Aquarelle non signée, mais due au pinceau de Paul-Antoine Joly ; achetée en 1861.

H. 10 c. ; — l. 16 c.

La tour de l'Evangile, qui existait déjà, dit-on, au IX^e^ siècle, s'élevait encore en 1828, au-dessus des fortifications de la ville de Soissons, et regardait les montagnes de Cuffies, Pasly, Pommiers. Elle fut, à cette dernière date, diminuée dans son élévation, parce qu'elle gênait le système de défense que l'on organisait, mais on utilisa sa

partie inférieure en en faisant une sorte de casemate ou d'abri recouvert de terre. Au mois de décembre 1889, on retrouva ses restes (quatre mètres de hauteur) en démolissant le rempart en dedans duquel elle existait.

La tour de l'Evangile, située à vingt-cinq mètres de l'église Notre-Dame-des-Vignes (dont les premières assises, hautes de plus de trois mètres, ont aussi été découvertes en 1889), est ainsi appelée parce que le jour des Rameaux, une procession, sortant de la cathédrale, se rendait à Notre-Dame-des-Vignes et stationnait ensuite près de la tour, pendant qu'au sommet l'évangile était chanté.

Deux délibérations du Conseil municipal de Soissons, des 11 août et 22 septembre 1893, ont voté la démolition de la tour et de l'église, comme entravant l'extension de la ville. Il est probable qu'à la fin de 1894, on ne verra plus rien de l'une ni de l'autre de ces constructions.

Paul-Antoine Joly, qui a reproduit la tour de l'Evangile et fait les trois petites aquarelles suivantes, est né le 16 avril 1786, à Soissons, et y est décédé le 30 mai 1861. Il y était peintre-doreur et était issu du mariage de Laurent-Paul Joly avec Marie-Anne-Louise Fouillard.

## 12. *La Tour Lardier et le Pont de Soissons.*

Aquarelle par Paul-Antoine Joly, né à Soissons en 1786, décédé en cette ville en 1861.

H. 10 c. ; — l. 16 c.

Cette aquarelle, achetée en 1861, est une réduction de celle n° 133, signée Joly *fecit*.

Le n° 9 renseigne amplement sur la tour Lardier, ou tour du Diable. Quant au pont, il fut bâti vers 826, reconstruit en 1265 et encore réédifié (mais partiellement et en fer) en 1887.

## 13. *Vue d'un Moulin à eau.*

Aquarelle de Paul-Antoine Joly, de Soissons; achetée en 1861.

H. 10 c. ; — l. 16 c.

Ce moulin est assurément soissonnais ; mais quel est-il au juste ? Où est-il situé ? On l'ignore. Les choses se transforment si vite qu'à défaut de renseignements écrits sur elles, et après un certain temps écoulé, il n'est pas toujours possible de les reconnaître.

## 14. *Paysage.*

Aquarelle de Paul-Antoine Joly, de Soissons; achetée en 1861.

H. 10 c. ; — l. 16 c.

Comme la précédente, cette petite peinture à l'eau représente une vue soissonnaise ; mais il reste à savoir où cette vue se trouve.

## 15. *La Vierge au Bouquet.*

Peinture sur cuivre, non signée; donnée en 1861 par M. Gilant-Benoît, de Soissons.

H. 16 c. ; — l. 11 c. ; — pet. nat.

La vierge Marie tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Le fils présente à la mère un bouquet.

## 16. *Silène et Eglé.*

Sujet tiré de la VI^e^ églogue de Virgile, peint sur toile, non signé ; acheté à Crouy-sur-Aisne en 1861, moyennant 40 francs.

H. 1 m. 92 c. ; — l. 1 m. 20 c. ; — moy. gr.

Le musée de Reims possède pareil tableau tiré des collections du Louvre, et ce tableau pareil porte une étiquette faisant connaître qu'il est d'Antoine Coypel. Le musée de Soissons n'aurait donc qu'une copie d'après ce grand peintre, qui est

né en 1661 et mort en 1722. En tous cas, voici la description sommaire du sujet traité : le vieux Silène était endormi. Les bergers Chromis et Muasyle ont profité de son sommeil pour l'enchaîner, et la belle Eglé s'est jointe à eux. Elle lutine ensuite Silène. Il ouvre les yeux et dit : « A quoi bon ces liens? Brisez-les. Vous avez pu me surprendre, cela doit vous suffire. »

## 17. *Baptême de Clovis.*

Gouache de Robecchi, donnée par l'auteur en 1862.

H. 23 c. ; — l. 26 c. ; — pet. nat.

Henri Robecchi est né en Italie, — à Milan, — le 5 avril 1827. Il est mort à Ecouen (Seine-et-Oise), le 26 octobre 1889. Il était veuf de Géromine Perani ; il était peintre en décor ; il se trouvait en 1859 à Soissons et y restaurait la partie artistique de la salle de spectacle. On songeait alors à faire faire pour l'église du faubourg Saint-Waast une peinture murale représentant le *Baptême de Clovis par saint Remy sous le patronage de saint Waast*, — de saint Waast qui avait en effet entretenu Clovis (dit le chanoine Dormay, historien de Soissons) dans sa résolution de renoncer à l'idolâtrie. Robecchi essaya de traiter le sujet, en petit, à la gouache. Le projet de peinture murale fut abandonné. La gouache seule survécut : elle est au musée depuis plus de trente ans.

« On a lieu de s'étonner, dit Leroux dans son *Histoire de la ville de Soissons*, que Clovis se soit fait baptiser à Reims plutôt qu'à Soissons, capitale de son royaume. Deux motifs, toutefois, semblent expliquer cette préférence : l'église de Reims était métropole et avait la suprématie sur celle de Soissons, et c'était à saint Remy, son évêque, frère de saint Prince, et le prélat le plus éminent de son temps, qu'il appartenait de répandre l'eau sainte sur la tête du fier Sicambre qu'il avait éclairé du flambeau de la foi évangélique. La conversion de Clovis eut lieu en 496 ; son baptême fut célébré le jour de Noël. »

## 18. *Portrait de Le Kain (?)*

Peint à l'huile, sur toile, non signé ; donné en 1862, par M. Barbier, commissaire-priseur à Soissons.

H. 1 m. 27 c. ; — l. 96 c. ; — gr. nat.

Henri-Louis Cain, dit Le Kain, célèbre acteur tragique, est né à Paris en 1728; il y est mort en 1778. Nous le voyons presque de face, assis, la gorge découverte, la tabatière à la main. Il entra au Théâtre-Français en 1752 et ne le quitta qu'à son décès. On raconte que, chassant un jour sur une propriété privée, il fit la rencontre d'un garde qui lui demanda de quel droit il chassait, et qu'il lui répondit par cette citation de *Mahomet,* de Voltaire :

*Du* droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

« Je n'en savais rien, répliqua le garde. » Aussi laissa-t-il l'acteur poursuivre sa chasse.

## 19. *Caton d'Utique se donnant la mort.*

Copie sur toile, d'après Ribera, par M. Edouard-Eugène Salingre, né à Soissons le 19 novembre 1829, mort en cette ville le 27 septembre 1892 ; donnée en 1862, par M. Julien-Antoine Guillemard, entrepreneur de travaux de peinture à Soissons.

H. 38 c. ; — l. 31 c. ; — pet. nat.

De même que l'Ancien ou le Censeur, dont il était l'arrière-petit-fils, Caton avait pour prénoms Marcus-Porcius. Il est né l'an 93 avant Jésus-Christ; il est mort l'an 46, en s'ouvrant la poitrine à Utique ; de là, son surnom. Dans son enfance, il entendit parler des proscriptions qu'exerçait Sylla; il s'en émut et voulut le tuer. Il combattit plus tard contre Spartacus. Il fut nommé questeur. Il arriva à la préture. Il soutint Pompée contre César, et c'est après avoir appris que celui-ci était vainqueur à Pharsale et à Thapsus qu'il se donna la mort.

Mais Caton s'ouvrant les entrailles n'est pas du tout le genre de peinture auquel devait se vouer M. Salingre. M. Salingre fut par excellence un peintre de gibier et aborda le paysage consciencieusement. Il exposa maintes fois au Salon et en province. Ses débuts à Paris remontent à 1859. On le retrouve au Salon, en 1861, avec deux tableaux, dont un *Retour de Chasse;* en 1864, avec une nature morte ; en 1865, avec un tableau de gibier et

avec le paysage *Environs de Soissons près Pommiers* (n° 167 de ce Catalogue) ; en 1869, en 1870, en 1876, en 1877 et en 1879, avec des natures mortes.

En 1863, Napoléon III lui acheta un tableau ; en 1868, une exposition au Havre lui valut une médaille de bronze et, en 1872, il obtint à Paris, à une exposition internationale, une autre médaille.

L'original de *Caton s'ouvrant les entrailles* est au musée du Louvre avec vingt-cinq autres tableaux de Ribera.

Ribera vivait de 1588 à 1656. Il était né en Espagne, à Xativa. « Donner du relief aux figures au moyen des noirs les plus épais, étonner les yeux par l'étalage de chairs palpitantes et déchirées . . . » voilà, dit M. Charles Blanc dans l'*Histoire des Peintres de toutes les Écoles*, ce qui convenait à cet artiste, qui semblait né pour être le peintre des hautes œuvres de la sainte Inquisition. »

## 20. *Portrait de Dambry (Jean-Baptiste-Robert).*

Peint sur toile, signé Darjou, 1861 ; donné en 1862, par une dame de Reims et par M. Jarry de Mancy, professeur d'histoire à l'école des Beaux-Arts, à Paris.

H. 93 c. ; — l. 75 c. ; — gr. nat.

Dambry est né à Soissons, sur la paroisse Saint-Léger, le 24 avril 1772, de Joseph-François, marchand mercier, et de Marie Fournier. Il est l'inventeur d'une amorce fulminante qui fut adoptée par l'artillerie le 26 juin 1847. Il est vu de trois quarts, âgé de 89 ans, assis, tête nue, le ruban rouge à la boutonnière, la main droite posée sur une table où se trouve sa découverte.

Dans deux séances des 23 août 1861 et 26 septembre 1862, le Conseil municipal de Soissons a voté des remerciements aux donateurs du portrait de Dambry, portrait qui n'était pas, à beaucoup près, une œuvre de début pour Darjou.

Darjou (Victor) est né à Paris le 4 novembre 1804. Il est élève de Léon Cogniet. Le musée de Reims possède de lui les *Obsèques du maréchal comte d'Erlon*, plus trois portraits.

## 21. *Portrait de Femme.*

Peint sur toile, non signé; donné en 1862, par M. Albert Leroux, de Soissons.

H. 59 c. ; — l. 50 c. ; — gr. nat.

Ce portrait appartient au XVI^e^ siècle. La femme qu'il représente est jeune ; elle est vue de trois quarts et à mi-corps ; elle porte un large col garni de dentelle et un corsage blanc avec crevés noirs.

## 22. *Sainte Léocade.*

Peinture sur toile, non signée; donnée en 1863, par M. Emile Tronchet, correspondant de la caisse d'épargne de Soissons, à Villers-Cotterêts.

H. 70 c. ; — l. 1 m. 30 ; — pet. nat.

Cette peinture était placée autrefois dans le réfectoire de l'abbaye de Longpré (commune d'Haramont).

Léocade est née à Tolède. Elle est morte martyre. Ses restes ont été répartis, dit-on, dans plusieurs endroits : à Saint-Guislain, à Saint-Médard, à Vic-sur-Aisne, à Longpré. Et, suivant l'*Etat ecclésiastique* de l'abbé Houllier, c'est M. Lépine, curé d'Haramont, qui aurait fait « présent à l'abbaye de Longpré des reliques de sainte Léocade, qu'il avait retirées des mains d'un soldat royaliste, lequel les avait recueillies dans le pillage de Vic-sur-Aisne, en 1590 ». Au contraire, on prétend en Espagne que le corps de Léocade se trouve tout entier dans l'église de son pays natal. Sanctifiée depuis, Léocade a toujours été, dit Muldrac, vénérée en l'église de l'abbaye de Longpré, « avec grand honneur et concession d'indulgences par le Pape, à ceux et celles qui fréquenteront cette église le neuvième de décembre, jour de la fête de cette illustre martyre, aussi bien que le jour de sainte Anne, patronne et protectrice de ce monastère ».

Sainte Léocade est représentée à genoux, au premier plan d'un paysage dans lequel figure certainement le couvent de Longpré. Elle porte une palme dans la main gauche et semble

bénir de la main droite. Deux religieuses de Longpré l'observent.

La communauté de Longpré — de l'ordre de Fontevrault — se composait, en 1783, de dix-sept dames de chœur et de huit sœurs de la vocation de sainte Marthe, dit l'abbé Houllier. Elle vivait sous la règle de saint Benoît.

## 23. *Saint Benoît en prière.*

Peinture sur bois, attribuée à Marco Palmegiani, né à Forli vers la fin du XV^e^ siècle ; provenant des collections Campana ; donnée par l'Etat en 1863.

H. 22 c. ; — l. 28 c. ; — pet. nat.

Benoît est originaire de Nursia (Ombrie). Il est né en 480. Il fonda l'ordre des bénédictins en 529, au Mont-Cassin, et c'est là qu'il mourut en 543. On le fête comme saint le 21 mars.

Marco Palmegiani, — peintre italien dont l'atelier était à Bologne et dont on connaît plus les œuvres que l'existence, — l'a représenté nu et auréolé comme un christ, à genoux sur des épines et priant avec ferveur.

## 24. *Saint François en extase.*

Peinture sur toile, attribuée à Gian-Francesco Barbieri, dit le Guerchin, ou le Guercino (le Louche), né à Cento en 1590, mort à Bologne en 1666 ; provenant des collections Campana ; donnée en 1863, par l'Etat.

H. 86 c. ; — l. 57 c. ; — pet. nat.

Il s'agit sans doute de François de Sales dont la naissance au château de Sales remonte à 1567, dont le décès date de 1622 et dont la canonisation est de 1665. En tous cas, dans ce tableau, un ange joue du violon, et saint François exprime son extase en ayant l'air de se défendre des sons harmonieux qu'il entend.

Le Guerchin était un enfant du peuple, dont la vocation

se manifesta de très bonne heure et dont le talent grandit rapidement. Il travailla sans relâche, produisit des chefs-d'œuvre, devint riche, fit du bien autour de lui et fut honoré par des souverains. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux, notamment *Loth et ses filles*, dont l'Etat fit l'acquisition avec quatre toiles flamandes, moyennant cent mille francs. De son côté, le musée de Rouen montre de lui la *Visitation de la Vierge*.

On raconte que dans son enfance, dit M. Charles Blanc, Jean-François Barbieri, ayant été réveillé en sursaut, eut une convulsion de frayeur qui le rendit louche ; ce qui explique le surnom que l'histoire lui a conservé.

## 25. *Annonciation.*

Peinture sur bois, sans signature, provenant des collections Campana ; donnée par l'Etat en 1863.

H. 48 c. ; — l. 30 c. ; — pet. nat.

Sous l'œil du père éternel et sous le vol d'une colombe, l'ange Gabriel, agenouillé dans un édifice dont l'architecture n'est nullement en rapport avec l'époque de l'action, annonce à la vierge Marie, également à genoux, la nouvelle du mystère de l'incarnation.

## 26. *La Vierge au Voile.*

Peinture sur bois, non signée, provenant des collections Campana ; donnée par l'Etat en 1863.

H. 53 c. ; — l. 44 c. ; — pet. nat.

La Vierge soulève son voile au-dessus du petit Jésus qu'elle tient sur ses genoux et qui fait le geste de bénir un enfant qu'un personnage lui présente.

## 27. *La Fontaine de Fleury.*

Peinture sur bois, par Pierre-Louis Varlet, de

Villers-Cotterêts; donnée en 1863, par M. Emile Tronchet, de la même ville.

H. 14 c.; — l. 27 c.

Pierre-Louis Varlet est né en 1808 à Villers-Cotterêts. Il y est mort en 1893. Ce n'était pas un peintre de profession, mais un commerçant qui tenait un pinceau à l'occasion. Quant à la *Fontaine de Fleury*, « ce n'est pas une œuvre d'art, a écrit M. Tronchet en l'offrant au musée; son seul mérite est d'être d'un intérêt local. » On la devine sous un hangar en ruines, près de deux saules entre lesquels se montre un pâtre gardant ses vaches. Un peuplier, un orme et des broussailles l'environnent. Deux oiseaux fendent un ciel bleu chargé de nuages blancs.

## 28. *La Circoncision.*

Peinture sur cuivre, non signée ; achetée en 1863.

H. 20 c.; — l. 15 c.; — pet. nat.

La circoncision était pratiquée chez les Hébreux et chez les Mahométans ; elle était une figure du baptême ; l'Eglise catholique la fête le 1er janvier. Ce tableau reproduit l'opération chirurgicale en présence d'une douzaine de pieux personnages.

## 29. *Panneau.*

Peint sur bois, sans nom d'auteur; recueilli en 1863.

H. 88 c.; — l. 65 c.

Ce panneau est composé d'ornements du XVIIIe siècle; il faisait partie d'une porte de l'hôtel de Suzy, ensuite Hertzog, aujourd'hui palais de justice de Soissons. — Au dos est un paysage.

## 30. *Panneau.*

Panneau peint sur bois sans nom d'auteur, recueilli en 1863.

H. 62 c. ; — l. 63 c.

Ce panneau, comme le précédent, représente des ornements du XVIII^e^ siècle ; il appartenait à une porte de l'hôtel de Suzy, plus tard Hertzog, maintenant palais de justice de Soissons. — Paysage au dos.

## 31. *Château de Vic-sur-Aisne.*

Aquarelle de M. Jean-Pierre-Léopold Baraquin, né à Mortefontaine le 15 novembre 1813, décédé à Pierrefonds le 12 juillet 1892 ; donnée en 1863, par M. Watelet, professeur au Collège de Soissons.

H. 30 c. ; — l. 36 c.

M. Baraquin était conducteur des ponts et chaussées à Soissons. Aquarelliste infatigable et recherché, il a produit beaucoup. Les départements de l'Aisne et de l'Oise lui ont fourni ses principaux sujets. Il a exposé au Salon. Il a pris sa retraite à Pierrefonds, dont le magnifique château fut souvent son point de mire, et il a peint, il y a plus de trente ans, cet autre imposant château de Vic-sur-Aisne, lequel (lit-on dans le tome VII^e^ du *Bulletin* de la Société archéologique de Soissons, année 1853) « rappelle un peu dans sa forme et son aspect, comme dans sa date, la célèbre tour du Temple à Paris, c'est-à-dire les dispositions architecturales de la seconde moitié du XII^e^ siècle... »

## 32. *Panneau sur bois.*

Sauvé des flammes de Sébastopol, le 15 septembre 1855, non signé, donné en 1863, par M. Octave

Leroy, de Soissons, qui le tenait de M. le commandant Lacombe, du 46e régiment d'infanterie.

H. 1 m. 42 c. ; — l. 80 c. ; — gr. nat.

Cette peinture a été trouvée dans la maison du prince Mentschikoff. La tête du personnage, que l'on voit debout et couvert d'habits sacerdotaux, portait une auréole d'argent qui a été retenue par des soldats comme souvenir.

## 33. *Panneau.*

Peint sur bois, non signé, donné en 1863, par M. Jean-Pierre Moreau, entrepreneur de maçonnerie à Soissons.

H. 45 c.; — l. 2 m. 10 c.

Ce panneau provient de Clémencin, près de Soissons. Il représente, — avec des ornements, des croix de Jérusalem et des croix de Lorraine,— les initiales D C entrelacées, surmontées d'une couronne ducale.

Recherches faites, nous n'avons pu découvrir au juste à qui appartenait ce chiffre. Serait-ce celui de M. *D*rolenvaux, chevalier de la Légion d'honneur, époux d'une dame de *C*lestattel, avec laquelle il habitait Clémencin en 1812 ? Cela est très probable, mais nous ne l'affirmerions pas.

## 34. *Portrait de M. Patissier de Villemont.*

Peint sur toile, auteur inconnu, forme ovale; acheté par le musée en 1863.

H. 62 c.; — l. 52 c.; — gr. nat.

M. Pierre Patissier de Villemont était garde du corps du roi Louis XV, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis et major des place et ville de Coucy-le-Château. Il existait en 1756, ainsi qu'on le verra au numéro ci-après. Son portrait nous le montre

en buste, de trois quarts, avec perruque superbe et manteau écarlate.

## 35. *Portrait de Mme Patissier de Villemont.*

Peint sur toile, auteur inconnu, forme ovale ; acheté par le musée en 1863.

H. 62 c. ; — l. 52 c. ; — gr. nat.

Mme Patissier de Villemont est née Hamby. Elle regarde de face ; elle a les cheveux frisés et porte un collier de perles. Sa gorge est ouverte et est entourée de dentelle tuyautée. Son buste est emprisonné dans un corsage lacé par devant. Elle est morte à Cuffies, et son acte de décès est conçu en ces termes :

« L'an 1756, le neuvième jour du mois de février, le corps de dame Jeanne Hamby, décédée hier en cette paroisse, âgée de 77 ans, épouse du sieur Pierre Patissier de Villemont, ancien garde du corps du roi, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis et major de la place et ville de Coucy, après avoir été munie des derniers sacrements de l'Eglise, a été inhumée dans la nef de l'église de cette paroisse, à côté de la chaire, par moi, curé soussigné, en présence dudit sieur Patissier de Villemont, époux, du sieur Claude-Robert Patissier, huissier royal au bureau des finances, fils, et aussi de M. Debry, marchand à Soissons, neveu de ladite dame défunte, qui ont signé avec nous au présent acte. »

## 36. *Rebecca à la fontaine.*

Peinture sur toile, non signée, donnée en 1863, par M. Barbier, commissaire-priseur à Soissons.

H. 43 c. ; — l. 71 c. ; — pet. nat.

Cette toile porte : GEN. XXIV, ce qui désigne son sujet. Elle provient de l'ancien Hôtel-Dieu de Bruyères-sous-Laon, Hôtel-Dieu qui fut bâti en 1195, que Roger de Rozoy, évêque de Laon, bénit la même année et qui a encore son portail,

dans le plein-cintre duquel on remarque un médaillon avec figure du roi Philippe-Auguste.

Rebecca est près du puits ; elle écoute Eliézer, l'envoyé d'Abraham. « C'était une fille très agréable, dit la Bible, et une vierge parfaitement belle. » — Il est regrettable que l'auteur de cette toile n'ait pas tenu compte de ces indications.

## 37. *Faune dans un intérieur.*

Peinture sur bois, non signée, donnée en 1863, par M. Barbier, commissaire-priseur à Soissons.

H. 34 c. ; — l. 44 c. ; — pet. nat.

Dans l'*Histoire des Peintres*, école flamande, on voit une gravure faite d'après le tableau de Jacques Jordaens, *Le Satyre et le Paysan*, qui est au musée de Bruxelles. Cette gravure rappelle singulièrement le *Faune* donné par M. Barbier : ici et là, on voit un faune (un satyre si l'on veut) faisant un discours quelconque à des paysans qui sont à table. Notre faune doit donc être une imitation du satyre du peintre Jordaens, qui vivait de 1593 à 1678.

## 38. *Tourelle du petit parc de Villers-Cotterêts.*

Peinture sur carton, par M. Pierre-Louis Varlet, né en 1808, à Villers-Cotterêts, y décédé en 1893 ; donnée en 1863, par M. Emile Tronchet, de cette ville.

H. 15 c. ; — l. 30 c.

M. Varlet est l'auteur du paysage *La Fontaine de Fleury*, n° 27, fontaine qui existe toujours, ainsi que la tourelle du petit parc. Cette tourelle est en forme de poivrière et bâtie en encorbellement ; elle est au centre d'un mur délabré ; elle n'est pas finie comme peinture, mais encore l'est-elle plus que le reste de l'ébauche.

## 39. *Portrait d'un homme de guerre.*

Peint sur toile, forme ovale, non signé, donné en

1863, par M. Auguste-Eugène-Henri Bouché, de Soissons.

H. 74 c. ; — l. 60 c. ; — gr. nat.

Ce personnage est de l'époque Louis XIV ; il est vu de trois quarts et à mi-corps ; il porte une longue perruque noire et une cuirasse sur laquelle tranche un baudrier de satin bleu. Un manteau rouge couvre ses épaules. De fines moustaches ornent sa lèvre.

## 40. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, forme ovale, non signé, donné en 1863, par M. Auguste-Eugène-Henri Bouché, de Soissons.

H. 80 c.; — l. 64 c. ; — gr. nat.

De même que le précédent, cet homme appartient au temps de Louis XIV. Il est vêtu d'une robe à ramages ; un rabat de dentelle tombe sur sa poitrine ; sa perruque est longue et bouclée. Il tient un papier de la main droite. Il se présente de trois quarts et à mi-corps.

## 41. *Le Sauveur du Monde.*

Peinture sur bois, à la cire ; non signée, donnée en 1864, par M. l'abbé Congnet, chanoine titulaire, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons.

H. 50 c.; — l. 40 c. ; — pet. nat.

Ce tableau a été recueilli à Sébastopol, après l'assaut de la tour Malakoff, le 9 septembre 1856, par M. Adolphe Rhumeaux-Congnet, sergent-major du génie, chevalier de la Légion d'honneur, neveu de M. l'abbé Congnet. Le Sauveur est au centre, assis, bénissant, et entouré de dix personnages.

## 42. *Le Garde champêtre.*

Sépia signée Paul Laurent, 1864.

H. 29 c. ; — l. 20 c. ; — pet. nat.

Ce garde circule dans la campagne, flairant quelque contravention. Il fait sa tournée quotidienne, escorté de ses deux chiens bassets et porteur de son fusil.

M. Laurent, Félix-Paul-Simon, est né à Soissons le 25 janvier 1840, du mariage de Cornille-Félix Laurent, cordonnier, avec Marie-Angélique Varlet. Après avoir été élève de l'école de dessin de la ville pendant de longues années, il en est devenu le professeur le 16 septembre 1862 ; il est mort en fonctions et officier d'académie le 22 septembre 1891. Il a peint et donné ce garde champêtre, il y a trente ans, au début de sa carrière de professeur de dessin.

## 43. *Lucius-Junius Brutus assistant au supplice de ses deux fils qu'il a condamnés.*

Peinture sur toile, non signée, achetée en 1864.

H. 43 c. ; — l. 57 c. ; — pet. nat.

On sait que Lucius-Junius reçut le nom de Brutus parce qu'il fit le stupide pour ne pas périr, comme son père et ses frères, sous les coups de Tarquin le Superbe. On sait aussi qu'arrivé au pouvoir, il fut tout autre. Voulant venger sa famille, il fit expulser de Rome ce Tarquin. Et ses deux fils ayant pris part à une conspiration royaliste, il les condamna à la peine de mort et poussa le stoïcisme jusqu'à assister à leur supplice, comme l'indique ce tableau.

Le musée du Louvre possède : *Brutus condamnant ses fils à mort,* par Lethière. Si l'auteur de notre tableau n'a pas copié l'œuvre de Lethière, il s'en est au moins beaucoup inspiré.

## 44. *Paysage.*

Peint à l'aquarelle par M^lle^ Eugénie Watelet, d'après

Hubert ; donné en 1864, par M. Adolphe Watelet, père, professeur au collège de Soissons.

H. 25 c.; — l. 35 c.

Mlle Watelet est la petite-nièce de Louis-Etienne Watelet, qui a produit tant de jolis paysages durant la première moitié du XIXe siècle et qui, né à Paris en 1782, y mourut chevalier de la Légion d'honneur en 1866. Elle a peint, en 1864, cette aquarelle que son père a offerte au musée. Elle a exposé, depuis, au Salon. Elle est maintenant professeur de dessin aux cours secondaires des jeunes filles de Soissons, et, maîtresse excellente, elle fait de bonnes élèves. Elle est officier d'académie.

## 45. *Portrait d'un religieux de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.*

Peint sur toile, non signé, forme ovale ; acheté en 1865.

H. 80 c. ; — l. 60 ; — gr. nat.

M. Charles Loriquet, autrefois conservateur du musée et bibliothécaire de la ville de Reims, neveu du Père Loriquet, écrivit un jour à M. le Président de la Société archéologique de Soissons qu'il avait en sa possession et désirait vendre le portrait du dernier abbé de Saint-Jean-des-Vignes. « La peinture, disait-il, sans être fort bonne, me paraît avoir été soignée. La conservation est parfaite. L'abbé est représenté en rochet, tenant un livre ouvert. »

Le musée, et non la Société archéologique, acheta alors ce portrait. Il est bien celui d'un joanniste ; mais est-ce celui du dernier abbé de Saint-Jean ? — Non ; le dernier abbé fut M. de Bourdeilles, évêque de Soissons, et ce ne sont pas là ses traits. Est-ce le portrait du dernier grand-prieur de ce monastère, Jean-Thomas Leroy ? — Une réponse précise reste à faire à ce sujet.

## 46. *Portrait d'une religieuse de l'abbaye de Longpré.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1865, par

M. Emile Tronchet, correspondant de la Caisse d'épargne de Soissons, à Villers-Cotterêts.

H. 55 c. ; — l. 43 c. ; — gr. nat.

Le nom de cette religieuse n'est pas connu. Elle est représentée en buste, de trois quarts, et encapuchonnée de blanc et de noir, comme on l'était au monastère de Longpré, commune d'Haramont, canton de Villers-Cotterêts.

## 47. *Le Chasseur.*

Peinture sur toile par Alexis-Marcelin Betbéder, donnée en 1865, par M. Charles Moreau, adjoint au maire de Soissons.

H. 81 c. ; — l. 52 c. ; — pet. nat.

Abrité par une roche et accompagné de son chien, un chasseur s'apprête à tirer sur un oiseau qui vole imprudemment vers lui, — ou bien ce chasseur a déjà déchargé son arme, et l'oiseau vient tomber à ses pieds.

Betbéder est né en 1809, à Courgenay. Il est mort à Bordeaux en 1881, à l'âge de 71 ans. Il fut directeur de l'école municipale de dessin de Soissons, de 1841 à 1861. Il a dessiné tous les monuments de cette ville, et ses dessins ont été réunis en un album qui porte son nom. Il a également crayonné beaucoup d'autres édifices, ainsi que des paysages et des portraits, et il a souvent fait preuve de talent. Le *Chevet de l'église Saint-Léger* est dû à son crayon et a été donné par lui au musée en 1845. Les *Clochers de Saint-Jean-des-Vignes*, en cire, sont aussi son œuvre et lui ont été achetés par le musée. Il s'est essayé dans le pastel et y a quelquefois réussi ; enfin il a fait, en 1834, une réduction des *Romains de la décadence* qui a été offerte au musée par M. Octave Leroy.

## 48. *Portrait de M^lle Ch.....*

Peint au pastel, signé A. Marchal 1865 ; recueilli par le musée.

H. 46 c. ; — l. 37 c. ; — moy. gr.

Mlle Ch..... est toute jeune, vue de face, et à mi-corps. Elle porte un corsage blanc, rehaussé de velours noir. Un nœud rouge est piqué dans ses cheveux.

Arthur-Charles Marchal est né à Soissons le 2 février 1828 ; il était fils de François-Cyrille et de Victoire-Louise-Arsène Balbien. Il s'est marié en cette ville ; il y est mort, le 2 janvier 1866, à l'âge de 37 ans, « alors que son talent s'affirmait de plus en plus ». Il était élève de Lazerges. Il a produit diverses œuvres. Il a exposé deux fois au Salon : en 1861, un portrait de femme, et en 1864, une *Noce de Paysans à Narbonne*. Il est l'auteur d'un portrait de l'abbé Mondet, de Soissons, et le musée possède de lui, indépendamment du portrait de Mlle Ch....., l'*Assomption*, n° 54, et un portrait au crayon.

## 49. *Environs d'Arras.*

Paysage sur toile, signé Ed. Lallart ; donné par l'auteur en 1865.

H. 18 c.; — l. 30 c.

Une pièce d'eau au premier plan, un bouquet d'arbres ensuite, puis l'horizon ; tel est l'ensemble de cette petite toile. Edouard Lallart, son auteur et donateur, est né à Bailleul (Nord) en 1836 ; il est décédé en 1873, à Soissons, où il était très sympathique à la population et où il dirigeait, depuis plusieurs années, avec distinction et courtoisie, le journal *Le Progrès de l'Aisne*. « Il avait un caractère aimable, un esprit plein de charme, un cœur excellent », dit le *Journal de l'Aisne*. « Parmi ses qualités, dit d'autre part le *Courrier de l'Aisne*, la sincérité, l'obligeance, la douceur et l'aménité du caractère n'étaient pas les moindres. » De son côté, l'*Argus Soissonnais* du 11 février 1873 s'exprime en ces termes: « Nous avons le regret d'annoncer la douloureuse nouvelle de la mort de notre honorable confrère, M. Edouard Lallart, directeur du *Progrès de l'Aisne*, qui a succombé, avant-hier, aux suites d'une longue maladie. Ce matin, une nombreuse assistance se pressait derrière son cercueil pour lui rendre les derniers devoirs, en même temps que pour donner des marques de profonde sympathie à deux familles éplorées qui vont reporter

toutes leurs affections sur la jeune et intéressante orpheline que laisse après lui notre regretté confrère. »

**50.** « *Vue de l'Abbaye royale de Saint-Paul lors de l'inondation de Soissons pendant l'hyver 1784.* »

Aquarelle par Jean-Louis-Joseph Hoyer, né à Lausanne en 1762, décédé professeur de dessin à Soissons, en 1829; achat de 1866.

H. 40 c. ; — l. 58 c.

Jean-Louis-Joseph Hoyer, dont il a été parlé sous le n° 9, ne put voir, en 1784, sans s'y intéresser vivement, la terrible inondation qui submergeait la ville et ses alentours ; il peignit alors cette scène que nous avons décrite ainsi dans un travail intitulé : *Les Principales Inondations de Soissons*. « L'abbaye occupe le milieu du tableau ; à gauche se trouvent quelques chaumières ; à droite sont des rochers ruisselants et des arbres dépouillés ; dans le fond apparaissent les montagnes de Crouy et Bucy ; les eaux entourent le monastère et baignent ses murs d'enceinte ; quatre barques sont soulevées par elles ; six ou sept religieuses, penchées sur un mur, reçoivent des provisions de braves gens qui sont dans ces barques. Au premier plan, à gauche, une nacelle arrive portant cinq personnages, dont l'un, le lieutenant de police Brayer sans doute, désigne de la main gauche l'abbaye noyée. »

Ce monastère était peuplé de vingt à vingt-cinq Augustines et avait pour abbesse M^me^ Le Tonnelier de Breteuil. Il n'avait jamais éprouvé semblable calamité, excepté en 1658, et il ne devait jamais en revoir une pareille. Il fut fermé à la Révolution dans des circonstances que nous avons fait connaître en 1876, par un écrit qui a pour titre : *L'Abbaye de Saint-Paul lors de sa suppression.*

**51.** *Atelier de Polissage des glaces dans la Maison de travail à Soissons.*

Aquarelle signée L. Hoyer, achetée en 1866.

H. 41 c.; — l. 58 c.; — pet. nat.

La maison de travail, « établie par le gouvernement, sous l'inspection de l'intendant de la province et la conduite d'un directeur, » était une maison de force, une sorte de prison qui fut bâtie dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, près de l'hôpital général, et qui fut plus tard transformée en maison de correction, ainsi que le fait connaître l'inscription suivante, encore lisible sur sa porte principale, rue de l'Hôpital, n° 7 : *Maison de correction du département de l'Aisne.*

Cet établissement, supprimé par décision ministérielle du 25 juillet 1833, avait l'atelier que voici, où l'on remarque neuf détenus livrés au travail du polissage des glaces. On pouvait, a dit quelque part M. Matton, ancien archiviste de l'Aisne, on pouvait, par la bonne disposition des ateliers, polir 36 glaces à la fois, pour le compte de la manufacture royale de Saint-Gobain.

## 52. *Atelier de Fileuses dans la Maison de travail à Soissons.*

Aquarelle par Jean-Louis-Joseph Hoyer, achetée en 1866.

H. 41 c.; — l. 58 c.; — pet. nat.

La maison de travail, que désigne le numéro précédent, n'avait pas que son atelier de polissage de glaces ; elle avait encore celui-ci, qu'occupaient les femmes. Elles sont là au nombre de douze, et, comme les hommes au polissage, elles sont tout à leur besogne, qui consiste à filer et à tricoter. « On leur payait cinq sols la livre de chanvre filé; quant à la façon des bas, dit M. Matton, elle variait depuis quatre sols jusqu'à douze sols. »

## 53. *Opération de la brasserie à Soissons.*

Aquarelle de Jean-Louis-Joseph Hoyer, achetée en 1866.

H. 41 c.; — l. 58 c.; — pet. nat.

Il n'y avait qu'une brasserie à Soissons il y a cent ans. Elle était située rue de la Congrégation et exploitée par M. Brayer-Barbereux, qui fut président du tribunal de commerce de cette ville et qui écrivit l'*Art du Brasseur*. Cette brasserie, dirigée ensuite par M. Brayer-Willesme, fils du précédent, n'existe plus depuis longtemps ; mais on la retrouve un peu, grâce à ce tableau. Cinq ouvriers sont à l'œuvre dans une salle voûtée ; ils sont autour d'une vaste cuve, et ils plongent leurs outils dans ce récipient, sur les indications qu'une maîtresse femme paraît leur donner.

## 54. *Assomption.*

Copie à l'huile, sur carton, par Marchal, achetée 200 francs, pour le musée, le 15 mars 1867, par le Conseil municipal de Soissons, sur la proposition de la Société archéologique de cette ville.

H. 31 c. ; — l. 21 c. ; — pet. nat.

La vierge Marie s'enlève vers le ciel, sous le regard d'une quinzaine de personnages et entourée d'un groupe d'anges dont deux vont placer sur sa tête la couronne de l'immortalité. En achetant ce tableau, le Conseil municipal en a constaté, dans une délibération, l'harmonie, la finesse et le mérite.

Marchal (Arthur-Charles) est né et mort à Soissons, 1828-1866. Voir n° 48.

## 55. *Portrait de Brayer.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1867.

H. 62 c. ; — l. 52 c. ; — gr. nat.

Ce Brayer porte de longs cheveux noirs, un rabat de dentelle, un habit gris foncé. Il se présente de face et à mi-corps ; il tient et montre de la main droite une lettre, ayant pour suscription : « Monsieur Brayer, rue Saint-Christophe, Soissons. » On croit qu'il était conseiller du roi.

## 56. *Mathieu Molé aux barricades, août 1648.*

Peinture sur toile par Drolling, Michel-Martin, né en 1786, décédé en 1851 ; donnée en 1867, par M^me^ veuve Rostan, née d'Abancourt.

H. 2 m. 70 c. ; — l. 1 m. 65 c. ; — gr. nat.

Mathieu Molé est né en 1584. Il était premier président au Parlement en 1641. Il traversa les barricades en 1648 pour aller demander la liberté de deux conseillers que la reine Anne d'Autriche avait fait arrêter : Broussel et Blancmesnil. C'est ce moment que Drolling a choisi pour sujet de son tableau ; et ce sujet, du reste, a été traité par d'autres artistes : le Palais-Bourbon, à Paris, le possède en peinture ; le musée de Fervaques, à Saint-Quentin, l'expose en tapisserie.

M^me^ Rostan est la veuve du célèbre docteur Louis-Léon Rostan, né dans le département du Var, à Saint-Maximin, le 16 mars 1796, décédé à Paris le 3 octobre 1866, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de Paris, auteur de plusieurs ouvrages et traités. M^me^ Rostan avait connu M. Paul Deviolaine, qui fut maire de Soissons de 1853 à 1870. Elle lui écrivit le 24 octobre 1867 : « Mon cher et bien regretté mari avait adopté le département de l'Aisne depuis l'acquisition qu'il avait faite, en 1858, du château de Vauxcelles (près Vailly), et je crois obéir à l'un de ses vœux en offrant à la ville de Soissons, pour son musée, un tableau important de Drolling. Ce tableau avait été commandé au peintre par le roi Louis-Philippe pour le musée de Versailles, mais la Révolution de 1848 étant survenue avant que l'œuvre fût achevée, elle fut vendue à la mort de l'artiste et achetée par M. Rostan. Depuis, nous l'avons conservée dans nos salons de Paris, mais je pense que sa place est mieux marquée dans un musée. Je viens donc vous demander si le musée de Soissons peut accepter ce tableau et le placer... »

M. Deviolaine s'empressa de répondre affirmativement, et l'œuvre de Drolling entra au musée le 18 décembre 1867.

Ajoutons que le 16 avril 1886, on célébrait en l'église Saint-Sulpice de Paris un service d'inhumation et que c'était celui de M^me^ Rostan : elle était morte à Cannes « après une longue et douloureuse maladie. D'un esprit vraiment distingué, dit le *Journal de l'Aisne*, d'une affabilité peu commune, d'une charité sans bornes, M^me^ Rostan sera profondément regrettée de tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, de ses nombreux

amis (elle n'avait que des amis), et de ses chers pauvres qu'elle prenait tant de plaisir à soulager. Personne ne sait à combien de malheureux la porte de sa propriété de Vauxcelles fut ouverte, du temps où elle habitait cette charmante demeure; mais ce qu'on peut dire, c'est qu'aucun n'est venu y frapper en vain. »

Drolling, élève de son père et de David, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, devint membre de l'Institut et professeur à l'école des Beaux-Arts. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Il a laissé de belles œuvres, et l'on ne cite pas parmi elles, bien qu'il le mérite jusqu'à un certain point, le tableau *Mathieu Molé aux barricades ;* mais on désigne *la Mort d'Abel, Orphée perdant Eurydice, le Bon Samaritain, la Séparation d'Hécube et de Polyxène,* etc.

## 57. *Perdrix.*

Nature morte, peinte sur toile, signée E. Salingre, 1868, donnée par l'auteur à cette époque.

H. 54 c. ; — l. 45 c.

Frappée en pleine poitrine, pendue par la patte à une branche de vigne, la pauvre bête a pu dire à bon droit, comme celle de la fable *La Perdrix et les Coqs :* « C'est de l'homme qu'il faut se plaindre. »

Le n° 19 donne des renseignements sur M. Salingre et ses œuvres.

## 58. *Le Reliquaire.*

Peinture sur toile, signée Edmond Lebel, 1867, donnée par l'Etat en 1868.

H. 65 c. ; — l. 39 c. ; — pet. nat.

Ce tableau a figuré au Salon de 1867, sous le n° 896.

Dans une église, une jeune Italienne, debout, baise avec ferveur un reliquaire au pied duquel elle vient sans doute de prier. Près d'elle est un paquet de hardes. Derrière elle, courbant la tête, se trouve un garçonnet à l'air plein de foi et d'humilité.

M. Edmond Lebel est né à Amiens, le 5 février 1834. Il est élève de Léon Cogniet et de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Il a obtenu une médaille de seconde classe en 1872 et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1889. Il avait au Salon de 1877 un *Cardinal sortant d'une Visite à Santa-Maria della pace, à Rome, et bénissant une famille de pèlerins*. Il est maintenant directeur du musée et de l'école régionale des Beaux-Arts de Rouen. Il a publié, en 1890, un excellent catalogue du musée dont la conservation lui est confiée. Il est officier de l'instruction publique.

## 59. *L'Education de Tobie.*

Peinture sur toile de Louis-Victor Lavoine, donnée en 1869, par M. Charles Moreau.

H. 1 m. 30 c.; — l. 1 m.; — gr. nat.

Louis-Victor Lavoine est né à Soissons, sur la paroisse Saint-Gervais, le 28 décembre 1808, de Véronique Lavoine, — elle-même née à Soissons le 16 octobre 1781, et dont le père, tailleur de pierre, s'appelait Sébastien Lavoine et la mère Véronique Fiet. Pour d'autres détails, voir le n° 108.

M. Charles Moreau fut adjoint au maire de Soissons, de décembre 1851 à septembre 1865. Il était né en cette ville le 21 septembre 1808, de Guillaume-Charles Moreau et de Marie-Constance-Anastasie Grevin Delanenville. Il est mort à Soissons le 30 décembre 1868.

Le tableau représente le jeune Tobie placé entre sa mère et son père, et recevant les instructions de ce dernier, instructions que l'on connaît et que l'abbé Bicheron (voir n° 69) place en tête de sa *Journée de l'Ecolier chrétien:* « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie. Faites l'aumône de votre bien et ne détournez votre visage d'aucun pauvre. Veillez sur vous pour vous garder de toute impureté, et évitez tout ce qui peut tendre au crime. Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées, ou dans vos paroles. Prenez garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.» Etc., etc.

## 60. *Portrait du chanoine Remy Desprez.*

Peint sur toile, non signé, acheté par le musée en 1868.

H. 78 c.; — l. 60 c.; — gr. nat.

Le chanoine Desprez est vu de face, assis, tenant un livre de la main droite. Il est né à Blanzy (Ardennes), de Jean Desprez et de Suzanne-Thérèse Cuveau. Il est mort à Soissons, le mardi 16 juin 1818, à l'âge de 75 ans. Il appartenait au chapitre de la cathédrale de cette ville.

## 61. *Portrait de M. Daras, adjoint au maire de Soissons, de 1800 à 1817.*

Miniature ovale, sur ivoire, non signée, donnée en 1869, par M. Henri Salleron.

H. 8 c. ; — l. 6 c.

M. Daras, Noël-Nicolas, est né à Reims le 7 septembre 1750. Il était fils de Jean-Marie Daras, pensionnaire de l'Etat, et de Marie-Elisabeth Loth. Il épousa Marie-Félicité Marconville, qui le précéda dans la tombe. Il fut le père de M^me^ Soubeiran, qui légua 10,000 francs à l'asile de Saint-Waast et 20,000 francs au Bureau de bienfaisance de Soissons. Il mourut en cette ville, rue Saint-Léger, le 24 juin 1833, âgé de 82 ans et 9 mois. Son acte de décès le qualifie d'ancien jurisconsulte et d'ancien magistrat. Nous lui connaissons aussi les titres de notaire et d'avocat.

Pour être l'œuvre d'un inconnu, son portrait n'en est pas moins une bonne miniature. M. Daras se présente de trois quarts et en buste; il est en habit noir, cravate blanche et gilet blanc, comme il convient à un homme de sa condition.

Quant à M. Salleron, après avoir été avoué à Soissons, puis adjoint, puis maire et chevalier de la Légion d'honneur, il est mort à l'âge de 66 ans, le 5 février 1887, à Nice, où il passait chaque hiver, dans ses dernières années.

## 62. *Page vénitien jouant de la mandoline.*

Peinture sur toile, d'Achille Guédé, né à Allemant, canton de Vailly-sur-Aisne, le 1^er^ novembre 1846,

élève de l'école des Beaux-Arts de Lyon. Achat par le musée en 1869.

H. 93 c. ; — l. 60 c. ; — pet. nat.

Achille Guédé fut subventionné par le département de l'Aisne en raison de ses aptitudes artistiques. Il est traité d'excellent élève par M. Caruelle d'Aligny, directeur de l'école des Beaux-Arts de Lyon, dans une lettre à M. le Maire de Soissons, du 13 juin 1864. Aussi le *Page vénitien* fut-il acheté à titre d'encouragement ; il avait du reste pris place dans une exposition de province, ainsi que le prouve son n° 391. Debout, coiffé d'une toque rouge, habillé d'un justaucorps écarlate avec crevés blancs, et d'un collant ou maillot de soie grise, il joue de la mandoline dans un appartement.

## 63. *La Mort de Philippe II.*

Peinture sur toile, signée Jules Jollivet 1834, exposée au Salon de cette année ; donnée par l'Etat en 1869.

H. 2 m. 85 c. ; — l. 3 m. 74 c. ; — gr. nat.

Pierre-Jules Jollivet est né à Paris en 1803. Il est mort chevalier de la Légion d'honneur en 1870. On voyait de lui, à l'Exposition universelle de 1855, un tableau intitulé *Lara*, qui avait figuré au Salon de 1835.

Nous l'avons dit sous le n° 4, Philippe II était fils de Charles-Quint et roi d'Espagne. Le tribunal de l'Inquisition trouva en lui un soutien des plus ardents. Les catholiques le surnommèrent le *Prudent*, d'autres le *Démon du Midi*, d'autres encore le *Tyran du Protestantisme*. Agé de 71 ans et atteint de la goutte, il s'alita et fut en proie à de vives souffrances. La pensée de la mort lui vint cependant tranquillement ; c'est au point qu'il indiqua comment il entendait que se fissent ses funérailles et qu'il voulut voir son cercueil. Ce fut en 1598, le 13 septembre, qu'il expira.

Le tableau de Jollivet nous le représente sur un lit de repos, le teint pâle, les lèvres violacées, les yeux abattus, le corps sans force. Dans la main droite, il tient un crucifix d'ivoire, et de son bras gauche, il entoure son fils et successeur, qui est agenouillé. A son chevet se trouvent un cardinal et un autre

personnage. A ses pieds, sur un prie-Dieu, un moine lit quelque psaume. Près de lui, on remarque un chevalier sous une armure, et, dans le fond, on aperçoit, s'éloignant avec inquiétude, des moines qui, sans doute, viennent de lui administrer le viatique.

## 64. *Vert-Montant.*

Nature morte, signée E. Salingre, 1869 ; achetée en 1870.

H. 21 c. ; — l. 16 c. ; — gr. nat.

Ce petit oiseau a été reçu au Salon de 1870, sous le n° 2,547. Il est une des meilleures choses auxquelles M. Salingre (dont il est question aux nos 19 et 57) ait attaché son nom.

## 65. *Le Chanoine et l'Enfant de chœur.*

Peinture sur toile, signée Ange Tissier, 1845 ; exposée au Salon de cette année sous le n° 1,708 ; donnée en 1870, par M. l'abbé Congnet.

H. 1 m. 15 c. ; — l. 90 c. ; — gr. nat.

*Le Chanoine et l'Enfant de chœur* sont « mon portrait et celui de Jules Cardon, aujourd'hui curé de Veslud, enfant de chœur à la maîtrise de Soissons en 1844 », dit M. Congnet dans son testament olographe en date du 24 mai 1870.

M. l'abbé Congnet était né à Soissons le 6 décembre 1795 ; il y est mort chanoine titulaire de la cathédrale, le 5 juillet 1870. M. l'abbé Cardon est né à Sinceny, en 1831 ; il est actuellement (1894) vicaire général à Soissons.

Ange Tissier appartenait à une famille soissonnaise. Le collège de Soissons et ensuite le petit séminaire de Laon l'eurent pour élève. Il connut l'abbé Congnet dans ce dernier établissement. Né pour l'art, il entra dans l'atelier d'Ary Scheffer, puis dans celui de Paul Delaroche, et exposa maintes fois au Salon. La cathédrale de Soissons possède de lui, et l'a reléguée dans l'ombre, une *Mater dolorosa* qui mérite meilleure place. On voit en ce musée, signés de son nom (outre

*le Chanoine et l'Enfant de chœur*), *le Sourire, la Moissonneuse ;* et le musée de Versailles a été doté de *l'Empereur rendant la liberté à Abd-el-Kader,* et de *Napoléon III approuvant les plans du palais du Louvre,* — deux tableaux également signés par lui.

Tissier est né à Paris le 6 mars 1814 ; il est décédé à Nice le 4 avril 1876. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1867 et avait été médaillé, comme portraitiste, dès 1848. Le portrait de notre compatriote le colonel Martenot a été peint par lui en 1857 et a été exposé au Salon de la même année. Deux autres de ses portraits (Sidi-Thami et Sidi-Kadour) sont au musée de Tarbes.

## 66. *Le Serment à la Liberté.*

Peinture sur toile, de Jean-Louis-Joseph Hoyer, né à Lausanne en 1762, ancien professeur de dessin à Soissons, mort en cette ville en 1829 ; donnée en 1870, par M. l'abbé Congnet, chanoine de la cathédrale de Soissons.

H. 1 m. 10 c. ; — l. 88 c. ; — pet. nat.

Dans son testament, l'abbé Congnet appelle l'auteur de ce tableau son vénéré maître, car il a été son élève ; il dit ensuite du tableau : « La scène se passe sur la place Saint-Pierre. Presque toutes les figures sont des portraits de personnes du temps, dont on a les noms. C'est le seul dessin qui nous reste de l'église de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons. » Décrivons-le, quant à nous, comme nous l'avons fait dans l'*Historique d'une fête de la fondation de la première République à Soissons :* « Au milieu de la place Saint-Pierre, sur un piédestal, est une statue de la Liberté tenant de la main droite un bonnet phrygien et de la main gauche une lance. Sur le piédestal on lit : « Liberté, Egalité ou la Mort. » Au pied, une fillette fait hommage de raisins et un jeune gars offre une gerbe d'épis. Au premier plan un ouvrier attise, avec une crosse d'évêque, des flammes qui dévorent un sceptre, une couronne, une croix de Saint-Louis, une mitre, des parchemins. Tous les patriotes de la ville sont là : Brayer, le brasseur ; Vallot, le serrurier ; Lecerf, le cordonnier ; La-

voine, le père de la déesse Raison ; la femme Herbin ; la femme Baudier, etc. Sont là aussi, et bien en évidence, le marquis de Pujol saluant avec son épée, et le marquis de X... embrassant un simple citoyen. »

## 67. « *Vera effigies (un peu poétisée) de M^gr de Simony, cet évêque de si douce mémoire.* »

C'est en ces termes que M. l'abbé Congnet désigne ce portrait peint sur toile et qu'il a légué au musée par son testament du 24 mai 1870. « Le tableau, dit-il aussi, est du jeune Marchal, d'après l'original de Tissier. »

H. 65 c. ; — l. 54 c. ; — gr. nat.

M. Jules-François de Simony naquit à Toulon le 29 juillet 1770. Il fut le septième enfant, dit l'abbé Ruellan, que François de Simony de Broultère (en son vivant capitaine-adjudant de place à Toulon) eut de son mariage avec Marie-Charlotte d'Astour. Il fut nommé à l'évêché de Soissons au mois d'octobre 1824. Il fut modeste et ennemi de toute vaine ostentation. Il fut attentif à offrir des dons et des sacrifices. Sa piété fut son caractère principal. Il mourut à Soissons le 24 février 1849. Il est représenté de trois quarts, en buste, assis et tête nue. Il a sa statue, en marbre, signée Foyatier, dans la cathédrale de Soissons.

Voir quelques renseignements sur Marchal sous les n^os 48, 54, et sur Tissier sous le n° 65.

## 68. *Portrait de l'abbé Traizet.*

Peint au pastel, non signé, donné en 1870, par M. l'abbé Congnet, chanoine de la cathédrale de Soissons.

H. 32 c. ; — l. 27 c. ; — gr. nat.

L'abbé Jean-Joseph Traizet est un vieillard aux cheveux

blancs, coiffé d'une calotte. Il a le front et les lèvres plissés; il porte une soutane et un rabat. Il est né à Soissons le 28 octobre 1738, de Nicolas-Remi Traizet et de Elisabeth Lefort. Sorti en 1774 du grand séminaire de Soissons avec le titre de chanoine de Notre-Dame-des-Vignes, il fut envoyé, comme curé, à Ormoy-le-Davien. La Révolution venue, il émigra. Rentré en France en 1802, il fut nommé desservant de Clamecy, où il demeura quatre ans. Il vint ensuite à l'hôpital général de Soissons en qualité de chapelain. Puis on le nomma chanoine honoraire de la cathédrale, puis encore chanoine titulaire et finalement grand chantre. Il mourut le 1er octobre 1834 ; il était dans sa 96e année, et il avait écrit des Mémoires sur son émigration qui furent publiés en 1875 par la Société historique, archéologique et scientifique de Soissons.

## 69. *Portrait de l'abbé Bicheron.*

Aquarelle non signée, forme ovale; donnée en 1870, par M. l'abbé Congnet.

H. 21 c.; — l. 18 c.; — pet. nat.

Antoine-Joseph Bicheron est né à Soissons le 9 novembre 1752, de Louis-Joseph Bicheron, maître cordier, et de Marie-Jeanne Lebel. Il fit ses études au séminaire de cette ville et reçut la prêtrise à Reims. Il fut vicaire à Château-Thierry, puis à Compiègne. Il traversa la Révolution tout en exerçant son ministère. Il mourut le 19 mars 1824, à Amiens, où il avait été directeur du pensionnat des Douze-Pairs-de-France, vers l'année 1800, et où il avait été curé de la paroisse Saint-Remy pendant dix ans. Il est l'auteur de la *Journée de l'Ecolier chrétien.*

Son portrait, en buste et de trois quarts, provient probablement du chanoine Gervais, décédé à Soissons le 29 mars 1863, et dont la mère était une Bicheron.

## 70. *Tête de bœuf.*

Peinte sur toile par Louis Hoyer, d'après le tableau (attribué à Rubens) qui se trouve à la cathédrale de Soissons et représente l'*Adoration des Bergers.* Don de M. l'abbé Congnet en 1870.

H. 42 c. ; — l. 58 c. ; — gr. nat.

On rapporte que le tableau *L'Adoration des Bergers* (qu'on désigne aussi sous d'autres titres) aurait été peint et laissé par Rubens, à Soissons, chez les Cordeliers, en 1625, alors que, se rendant d'Anvers à Paris, il était tombé malade et avait reçu les soins et l'hospitalité de ces moines.

Dans ce tableau, on voit, en partie, un bœuf avançant curieusement la tête vers la Vierge, qui allaite l'enfant Jésus. Louis Hoyer a copié cette tête, et M. Congnet a légué au musée la copie en question.

Après avoir dit que les Cordeliers furent admis à Soissons en 1228 par l'évêque Jacques de Bazoches, puis installés dans l'ancien faubourg Saint-André et ensuite près de l'église Notre-Dame-des-Vignes, l'abbé Houllier écrit, dans son *Etat ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons :* « Le tableau du maître-autel de leur église est un original de Rubens et représente la *Naissance de Jésus-Christ.*

En 1793, la municipalité de Soissons était en possession de ce tableau et en connaissait tout le prix. On lit dans un état de sommes dues par elle, à cette époque, qu'elle avait à payer « au citoyen Marchand-Lejeune, peintre-doreur, pour avoir redoré le cadre du superbe tableau des ci-devant Cordeliers, la somme de 195 livres. »

Autre détail inconnu, croyons-nous. C'est à M. de Puységur, maire de Soissons, de 1800 à 1805, que très probablement on doit la conservation, en cette ville, du tableau de Rubens. Il écrivit en effet le 17 messidor an XI de la République (6 juillet 1803) au sous-préfet de l'arrondissement (M. Octave de Ségur) la lettre autographe dont voici copie :

« Citoyen,

« Le département de l'Aisne devant incessamment voir son école centrale supprimée, je suis prévenu qu'aussitôt que le licée de Rheims s'établira, les scellés seront apposés sur tous les effets servans à l'instruction publique. Dans le nombre de ces effets se trouvent plusieurs tableaux d'église appartenant précédemment à la cathédrale, et qui n'en ont été enlevés que par suite des dévastations que pendant un certain tems tous les édifices servant au culte ont éprouvés. Parmi ces tableaux se trouve entr'autres celuy de la Nativité par *Rubens.* Il serait très douloureux pour la ville de Soissons de se voir enlever ce chef-d'œuvre. Vous pouvez, citoyen sous-préfet, prévenir cette perte en ordonnant la restitution de ces tableaux aux édifices

à qui ils appartenaient, conformément aux arrettés qui sur cet objet vous en donnent toute l'autorisation. Ce sera un service essentiel que vous rendrez à notre ville, et dont je vous aurai la plus particulière obligation.

« J'ay l'honneur de vous saluer.

« Puységur. »

Dès le 19 du même mois, le sous-préfet écrivit de son côté au préfet, non seulement pour les tableaux, mais pour la bibliothèque de la ville, et le préfet lui répondit le 24:

« Je reçois, citoyen sous-préfet, votre lettre du 19 de ce mois, relative aux tableaux déposés à l'école centrale de Soissons.

« Je ne vois pas d'inconvénient à ce que ceux qui sont dans le cas d'être réclamés par le maire de cette ville, au nom de ses administrés, lui soient délivrés sur son récépissé, après toutefois que vous en aurez reconnu l'utilité et la convenance.

« Je ne perdrai point de vue ce que vous me dites à l'égard de la bibliothèque, et il ne dépendra pas de moi de conserver à la ville de Soissons, ainsi qu'au département, les monuments qui lui appartiennent.

« Je vous salue.

« Belzais-Courmenil. »

## 71. *Les trois Parques du village.*

Peinture sur toile, signée Camille Paris, 71 ; donnée en 1871, par l'Etat.

H. 53 c. ; — l. 86 c. ; — pet. nat. ; — Salon de 1870, n° 2,169.

M. Camille Paris est né à Paris. Il est élève de Picot et d'Ary Scheffer. Son nom figure dans presque tous les livrets du Salon depuis vingt ans et plus. Il a peint et exposé : *En Forêt*, *Fleurs d'Automne*, *Taureau de la campagne de Rome*, *Temple de Neptune dans le Latium*, *Ancienne Porte de Tibur*, *Chevaux de labour*, *le Troupeau de Valfiore*, etc., etc. Il avait au Salon de 1893 : *Jeune Taureau attaqué par une bande de loups*. Il est hors concours.

Ses *Trois Parques* ne sont pas les filles de l'Erèbe et de la

Nuit ; elles ne sont ni Clotho qui tenait le fuseau, ni Lachésis qui le tournait, ni Atropos qui coupait le fil ; ce sont trois commères villageoises réunies dans un intérieur des plus rustiques, sous le manteau d'une large cheminée, et qui ont plutôt l'air de disposer de la réputation que de la vie des gens, — en s'occupant cependant, l'une de préparer le chanvre, l'autre d'agiter le fuseau et la troisième de trancher le fil.

## 72. *Portrait de Jean-Joseph Christophe, 95e évêque de Soissons.*

Peint sur toile, non signé, forme ovale ; acheté en 1872.

H. 79 c. ; — l. 64 c. ; — gr. nat.

M. Christophe, fils d'un cultivateur, est né à Rochesson le 16 avril 1803. Il est décédé à Soissons le 10 août 1863. Il avait succédé à M. de Garsignies et fut remplacé par M. Dours. Il occupa le trône pontifical de 1861 à 1863. Il est peint de trois quarts, assis, vêtu d'habits violets, et porte la croix d'officier de la Légion d'honneur. « C'était un homme de bien, écrivit, à l'époque du décès, M. Edouard Lallart, directeur d'un journal de Soissons *(Le Progrès de l'Aisne)* ; c'était un homme à mœurs évangéliques, un modèle de bonté, de charité, un pasteur selon le cœur de Dieu, en un mot, un vrai représentant de Jésus-Christ. »

## 73. *La Brèche faite au rempart Saint-Jean, à Soissons, pendant le siège de 1870.*

Peinture sur toile, signée E. Salingre, 1870 ; donnée en 1872, par M. Octave Leroy, de Soissons.

H. 38 c. ; — l. 45 c.

Le 13 octobre 1870, un parlementaire prussien se présentait devant la place forte de Soissons, bombardée depuis la veille. On lui bandait les yeux et on le conduisait chez le commandant supérieur. Il venait demander si la ville voulait se rendre.

On lui répondait qu'elle résisterait tant que la défense serait possible et on lui faisait observer que le bombardement que l'on subissait était contraire aux lois de la guerre, que l'artillerie prussienne ne s'en prenait pas aux murs d'enceinte, mais aux maisons, aux monuments et même aux ambulances. Le parlementaire excusa les batteries prussiennes et se retira. Quelques instants après, le bombardement redoublait de violence, et une brèche était faite au midi de la ville, au rempart Saint-Jean, regardant Belleu.

M. Salingre a vu cette brèche comme tous les Soissonnais ; il l'a fixée sur la toile, et le musée doit à M. Leroy l'œuvre de M. Salingre.

## 74. *Paysage.*

Ebauche sur toile, signée à la pointe Ed. L. ; donnée en 1873, par M. Augustin Duplan, officier en retraite, beau-père de l'auteur (M. Edouard Lallart).

H. 27 c. ; — l. 21 c.

M. Lallart venait de mourir (v. n° 49). En souvenir de l'intérêt qu'il portait au musée, cette esquisse, — où l'on remarque une rivière silencieuse et de grands arbres qui l'ombragent, — a été offerte par M. Duplan.

## 75. *David apaisant Saül.*

Peinture sur toile de Philippe Chéry ; confiée au musée par l'Etat en 1872.

H. 1 m. 05 c. ; — l. 1 m. 38 c. ; — moy. gr.

Ce tableau provient des collections du Louvre. Son auteur vit le jour le 15 février 1759, à Paris, et y mourut le 28 février 1838. Il eut pour maître Joseph-Marie Vien (ce célèbre peintre, né à Montpellier), et, parvenu à l'âge de 32 ans, il fut agréé à l'Académie de peinture. La politique l'occupa beaucoup durant la Révolution. Il fut maire de Belleville et de Charonne. Il ne quitta cependant pas ses pinceaux, et *David apaisant Saül* en est la preuve.

David a été placé auprès de Saül pour lui jouer de la harpe et essayer ainsi d'anéantir sa royale mélancolie et ses transports violents. Philippe Chéry nous montre le jeune pâtre dans l'accomplissement de cette mission ; mais on sait que David ne parvint pas à ramener Saül à la saine raison et que le roi des Hébreux finit par se percer de son épée.

## 76. *Louis XV.*

Portrait sur toile d'après Jean-Baptiste Vanloo, provenant des collections du Louvre ; confié par l'Etat en 1872.

H. 1 m. 28 c. ; — l. 96 c. ; — gr. nat.

Louis XV est debout ; il tient son sceptre de la main droite ; il regarde de trois quarts et semble désigner un objet quelconque de la main gauche. Il a la tête découverte. Sa couronne royale, son tricorne galonné et son manteau fleurdelisé sont placés près de lui, sur une table. Il porte l'ordre du Saint-Esprit et celui de la Toison d'Or.

Le portrait de Louis XV a sa raison d'être au musée de Soissons, car ce souverain a laissé dans cette ville, en se rendant à Reims pour son sacre, au mois d'octobre 1722, des traces que le *Mercure de France* et les Histoires soissonnaises ont enregistrées.

## 77. *Job et ses Amis.*

Peinture sur toile, signée G. Saint-Evre, 1824 ; provenant des collections du Louvre ; confiée par l'Etat en 1872.

H. 92 c. ; — l. 1 m. 18 c. ; — moy. gr.

Ce tableau a été admis au Salon de 1824 ; il était au musée du Luxembourg en 1849.

Gillot Saint-Evre est né à Boult-sur-Suippe (Marne). Il est mort chevalier de la Légion d'honneur en 1858. Il n'est pas seulement l'auteur de *Job et ses Amis ;* il a peint une

*Jeanne d'Arc présentée à Charles VII*, et beaucoup d'autres tableaux.

Son Job a perdu tous ses biens et ses dix enfants ; il est sur la paille. Ses amis, Eliphaz, Baldab, Sophar et un quatrième personnage, viennent le visiter. « Il se défend avec calme et douceur (dit le livret du musée du Luxembourg) des reproches amers de ses amis qui l'accusent d'avoir offensé le Seigneur et mérité ainsi les calamités qui l'accablent. »

## 78. *Vénus et Adonis.*

Peinture sur toile par Etienne Allegrain ; provenant des collections du Louvre ; confiée par l'Etat en 1872.

H. 1 m. 40 c. ; — l. 1 m. 83 c. ; — pet. nat.

Allegrain a peint *Vénus et Adonis* dans un immense paysage. L'Amour décoche ses traits sur eux. A leurs pieds, deux colombes marquent la tendresse, et un chien rappelle qu'il est l'emblème de la fidélité.

Allegrain était tout à la fois peintre et graveur. Il est né et mort à Paris ; il a vécu plus de 80 ans et fut membre de l'Académie de peinture. On voit des paysages de lui au musée du Louvre et dans des musées de province. Il eut un fils, prénommé Gabriel, qui fut son élève, et, comme lui, membre de l'Académie.

## 79. *Vierge du XIV^e^ siècle.*

Peinture sur bois, non signée, école italienne, provenant des collections du Louvre.

H. 37 c. ; — l. 20 c. ; — pet. nat.

Cette vierge est assise ; elle tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Deux personnages debout sont à ses côtés ; ils portent des palmes et des livres.

**80.** *Vue de Rome.*

Peinture sur toile, non signée, donnée en 1873, par M. Maxime Laurendeau, de Soissons.

H. 1 m. 70 c. ; — l. 1 m. 30 c.

Au premier plan cheminent des cavaliers et des piétons ; au delà roule le Tibre ; plus loin, les habitations et les monuments s'étagent à vol d'oiseau ; à l'horizon fuient les montagnes bleues ; au-dessus, planent des nuages gris et blancs.

**81.** *Tempête.*

Peinture sur toile, sans nom d'auteur ; donnée en 1873, par M. Maxime Laurendeau, de Soissons.

H. 1 m. 33 c. ; — l. 1 m. 85 c.

Comme son titre l'annonce, cette toile est la représentation d'une tempête, — tempête furibonde qui occasionne naufrage sur naufrage et met en émoi de nombreuses personnes.

**82.** *Saint Jean baptisant le peuple sur les bords du Jourdain.*

Peinture sur toile par M. Georges Lefebvre, d'après Le Poussin (1594-1665) ; accordée par l'Etat en 1873.

H. 94 c. ; — l. 1 m. 20 c. ; — pet. nat.

Le n° 5 donne quelques détails sur le saint qui a fourni à Nicolas Poussin le sujet de ce tableau. Quant à la toile de M. Georges Lefebvre, « c'est une excellente copie », écrivait M. Batbie, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, le 4 septembre 1873, en l'offrant à la ville de Soissons. Et en ce qui concerne M. Lefebvre lui-même, on peut ajouter qu'il est né à Cezy (Yonne), que c'est un bon élève de M. Gérôme et qu'il a exposé au Salon plusieurs tableaux.

Le catalogue du musée du Louvre décrit ainsi l'œuvre du Poussin : « Sur le bord du fleuve, saint Jean, debout, vêtu d'une peau d'agneau, donne le baptême à deux hommes agenouillés devant lui. Au premier plan, à droite, une femme à genoux va lui présenter son jeune enfant ; à gauche, des hommes se dépouillent de leurs vêtements ; plus loin, trois vieillards et un jeune homme à cheval considèrent cette cérémonie. De l'autre côté du fleuve, une barque remplie de monde ; à l'horizon, des montagnes. »

## 83. *Portrait de Geneviève de Grésillemont.*

Peinture sur toile, non signée, forme ovale ; donnée en 1874, par M. et M^me^ Dubois-Bigot, de Soissons.

H. 71 c. ; — l. 57 c. ; — gr. nat.

Une inscription placée au dos de cette toile porte : « Geneviève de Grésillemont, femme de Félix Le Pelletier, écuyer, seigneur de La Houssaye, intendant de la généralité de Soissons en 1696. »

Geneviève de Grésillemont est représentée à mi-corps, vue de trois quarts, décolletée, habillée de rose, l'épaule gauche recouverte d'un manteau.

Son mari avait eu pour prédécesseurs à l'intendance de Soissons MM. Basin, Desmarets, Dorieu, de Marchault, Levayer, Bossuet. Il eut pour successeurs : MM. Samson, Lefèvre-Dormesson, Langeois d'Imbercourt, Lefèvre d'Eaubonne, Béchameil, Marc-Antoine Turgot, Orry, Richer, de Chaumont, Bignon, Méliand, Louis Lepelletier et de La Bourdonnaye de Blossac.

## 84. *Sainte Geneviève.*

Peinture sur toile, signée Jules Etex, 1870 ; exposée au Salon de 1870 sous le n° 987 ; donnée par l'Etat en 1874.

H. 1 m. 30 c. ; — l. 2 m. 06 c. ; — moy. gr.

Louis-Jules Etex, peintre, est né à Paris vers 1810 ; il est

frère du sculpteur Antoine Etex, est élève d'Ingres, a exposé au Salon plusieurs fois, est hors concours.

Geneviève a vécu 89 ans. Elle était originaire de Nanterre ; elle est morte à Paris en 512, et l'on cite son existence comme pleine de vertus. Il y avait dans cette sainte figure de quoi provoquer le pinceau d'un véritable artiste. Louis-Jules Etex s'est mis à l'œuvre et a essayé d'être cet artiste-là : il nous montre la patronne de Paris lisant, gardant ses moutons et tournant son fuseau.

## 85. *Château de Pierrefonds.*

Peinture sur toile, par Jean-Louis-Joseph Hoyer, professeur de l'école municipale de dessin de Soissons, né à Lausanne en 1762, décédé à Soissons en 1829 ; achetée en 1864, moyennant 150 francs.

H. 57 c. ; — l. 70 c.

Le château de Pierrefonds tombait en ruines, lit-on dans le *Voyage pittoresque de la France*, lorsque Louis, duc d'Orléans et de Valois, frère de Charles VI, en fit construire un nouveau, sur un autre plan et sur un terrain voisin. Mais Louis XIII fit démanteler cet autre château en 1617, de manière à le mettre « hors de défense » ; toutefois, l'édifice conserva toujours un « ensemble imposant et majestueux », et on le considérait encore, il y a un siècle, comme une preuve « de la grandeur et du pouvoir de ses anciens maîtres ».

Louis Hoyer a peint ce château à l'état d'abandon et de délabrement. C'est ainsi qu'on en voit les restes un beau jour d'automne, au milieu d'un vaste paysage et abritant un jeune berger, sa femme, son enfant, son chien et son troupeau. Depuis, Viollet-le-Duc a passé par là. Sa restauration est une œuvre unique, avons-nous lu en 1886, dans un journal, sous la signature Dancourt. « C'est une fantaisie impériale ; elle a coûté cher mais du moins c'est une admirable fantaisie. Songez à ce tour de force : la reconstitution exacte, minutieusement fidèle, pavillon par pavillon, tourelle par tourelle, galerie par galerie, rinceau par rinceau, de la demeure du duc Louis d'Orléans ; la restitution complète, tangible, d'une demeure seigneuriale, que dis-je ? du type de l'habitation seigneuriale au

XV^e^ siècle. Il n'existe, dans aucun pays, exemple d'un tel tour de force..... Pierrefonds est un livre de pierre où on se refait la mémoire ... »

## 86. *Marbre.*

Peint à l'huile sur quelques points seulement ; acheté en 1874.

H. 23 c. ; — l. 43 c.

Ceci est un marbre, — un marbre veiné dont l'effet est un jeu de la nature et dont les personnages seuls sont peints à l'huile. Il provient du château d'Ecuiry, commune de Rozières.

## 87. *Fumeur flamand.*

Peinture sur bois, sans nom d'auteur ; achetée en 1875.

H. 33 c. ; — l. 27 c. ; — pet. nat.

Coiffé d'un béret rouge, assis nonchalamment devant une table, la pipe entre les doigts, un homme laisse sortir lentement de sa bouche la fumée de son tabac. Est-ce bien un Flamand ? Peu importe. Ce qu'il y a de positif, c'est que c'est un fumeur qui affiche une certaine indépendance mêlée de dédain.

## 88. *Salut à la Madone.*

Peinture sur toile, signée Betbéder ; achetée en 1875.

H. 32 c. ; — l. 24 c. ; — pet. nat.

Deux fillettes, — l'une plus grande que l'autre, — sont dans la campagne ; elles voient une statuette de vierge fixée sur un mur ; la plus petite la désigne, la plus grande s'incline.

Il a été donné des renseignements sur l'auteur, au n^o^ 47.

## 89. *Chien.*

Peinture sur toile, signée M. Stapléa.

H. 67 c. ; — l. 83 c. ; — gr. nat.

Ce tableau a été acheté pour le musée, en octobre 1875, dans une vente qui avait lieu à Soissons, par suite du départ d'un ancien commissaire-priseur, M. Leclère, amateur de curiosités.

Un chien blanc, — un de ces caniches fidèles, affectueux et gâtés, cela se devine, — se présente de face ; il est sur ses pattes, dans un appartement, et porte un collier. C'est surtout d'un animal de ce genre que Buffon a pu dire : « Le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve. »

## 90. *Le Sourire.*

Peinture sur toile, signée Ange Tissier ; achetée en 1876, moyennant 2,000 francs, par M. Choron, maire.

H. 55 c. ; — l. 41 c. ; — gr. nat.

Ange Tissier est né à Paris le 6 mars 1814. Il adopta l'histoire et le portrait. Il débuta au Salon de 1838. Il est décédé à Nice le 4 avril 1875. Il a habité Soissons avec ses parents, qui étaient commerçants.

Pour plus amples renseignements sur lui, voir le n° 65.

Le sourire est celui d'une jeune fille vue de trois quarts, à mi-corps, décolletée et bras nus. Elle est blonde et a les cheveux bouclés ; elle regarde à droite et porte à son corsage un bouton de rose.

Ce tableau et un autre de Tissier, *l'Attente*, ont figuré au Salon de 1875 : *l'Attente* sous le n° 1889, *le Sourire* sous le n° 1890.

## 91. *Nature morte.*

Peinture sur toile, signée L. Bordez, 1875 ; donnée par Mme Bordez en 1876.

H. 65 c. ; — l. 80 c.

Louis-Victor Bordez était carrossier et sellier à Soissons, où il vint au monde le 16 janvier 1822 et où il mourut le 26 octobre 1875, âgé de 53 ans. Il s'était marié avec Catherine-Célestine Landru ; il aimait les arts ; il s'amusait à manier le pinceau ; il peignit cette *Nature morte*, et sa veuve l'offrit au musée en 1876, le 20 mars.

## 92. *Carloman blessé à mort.*

Peinture sur toile, signée Rémond, 1821 ; accordée par l'Etat en 1876.

H. 1 m. 90 c. ; — l. 2 m. 80 c. ; — pet. nat.

Jean-Charles-Joseph Rémond est né en 1795, à Paris. Il y est décédé en 1875. Il débuta au Salon de 1819 et y obtint une médaille de 2e classe. Le grand prix de Rome lui échut en 1821, la médaille de 1re classe en 1827, la médaille d'or en 1830, et la décoration en 1834. Il est l'auteur de *Tobie sur les bords du Tibre*, du *Siège de Lérida*, de *Philoctète à l'île de Lemnos*, de la *Mort d'Orphée*, etc.

Sa touche est franche, dit M. Paul Marmottan dans son *Ecole française de peinture ;* large et nourrie, fière sur les devants, suave et vaporeuse dans les lointains. Il traite les détails avec un pinceau vrai et magistral.

Le Carloman dont il s'agit ici n'est pas le fils de Pépin le Bref ni par conséquent celui qui fut sacré à Soissons en 768, tandis que son frère, Charlemagne, était sacré à Noyon ; c'est le deuxième fils de Louis le Bègue et le frère de Louis III ; c'est celui qui régna sur l'Aquitaine et la Bourgogne et qui, après le décès de son frère, occupa seul le trône de France pendant deux ans ; c'est celui, enfin, qui fut blessé mortellement à la chasse par une flèche destinée à un sanglier ; — événement que notre tableau reproduit dans un charmant paysage.

## 93. *La Bonne Aventure.*

Peinture sur toile en camaïeu rouge, non signée, donnée en 1876, par M. Cluet-Macadré, cultivateur à Neuville-sur-Margival.

H. 1 m. ; — l. 1 m. ; — pet. nat.

Deux jeunes bergères du XVIII^e^ siècle consultent un devin quelconque. Le devin lit dans la main de l'une d'elles, pendant que deux amoureux tressent une longue guirlande de fleurs, assis sur l'herbe, au pied d'un vieux tronc d'arbre.

## 94. *La Moissonneuse.*

Peinture sur toile, signée Ange Tissier, 1862.

H. 56 c. ; — l. 46 c. ; — gr. nat.

Ange Tissier (voir n° 65 et n° 90) venait de mourir prématurément à Nice (4 avril 1875). Plus dévoué à son art qu'aux soins de sa fortune, il laissait peu de chose à sa veuve et à ses enfants. *La Moissonneuse* était une de ses dernières œuvres. M^me^ Tissier eût voulu en faire don à la ville de Soissons, où son mari avait longtemps vécu ; mais sa position pécuniaire ne le lui permit pas. Une souscription fut alors ouverte parmi les Soissonnais pour acquérir le tableau au profit de la ville. Cette souscription réussit ; elle s'éleva à la somme de 985 fr., et le tableau prit bonne place au musée le 31 décembre 1876. Il représente, dans un champ, une jeune paysanne au teint hâlé, vue de profil, en buste, tenant une gerbe dans son bras gauche et une faucille de la main droite.

## 95. *Oiseaux.*

Nature morte, peinte sur bois, signée Jean, achetée en 1877.

H. 30 c. ; — l. 20 c. ; — gr. nat.

Ces oiseaux sont une verdière, une fauvette et un serin ; ils sont pendus par les pattes. L'auteur était peintre en décor à Soissons, rue de la Congrégation, n° 18 ; il s'appelait Jean Dandleuf ; il était né à Segré (Maine-et-Loire), le 29 mars 1840 ; il disparut, un jour, de Soissons, et, le 19 avril 1878, son corps fut retrouvé dans la rivière, à Vic-sur-Aisne.

## 96. *Petit Manoir normand du XVII^e siècle.*

Paysage sur toile, signé Julien Deschamps ; acheté en 1877 par M. Salleron, maire, moyennant 500 fr.

H. 65 c. ; — l. 90 c.

Jean-Julien Deschamps, artiste dramatique, né à Paris, le 14 septembre 1817, de Jean-Julien Deschamps, sculpteur, et de Julie Mongin, s'est fixé à Soissons, où il est mort le 12 septembre 1889, après avoir joué sur plusieurs scènes, tant à Paris qu'à Saint-Pétersbourg. Il s'est occupé de peinture pendant de longues années et a exposé au Salon, notamment ce tableau, qui fait l'objet du n° 688 du livret de 1877.

Sous un ciel plein de menaces s'élève le manoir. Un énorme pommier l'abrite en partie. Aux premiers plans picorent des coqs et des poules.

## 97. *Portrait du pape Benoît XIV.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1878.

H. 75 c. ; — l. 60 c. ; — gr. nat.

Prosper Lambertini est né à Bologne en 1675. Il fut pape sous le nom de Benoît XIV, en 1740, et mourut en 1758. Il confirma en 1756 la bulle *Unigenitus*. Il réforma les établissements portugais de jésuites deux ans après. Il encouragea les lettres en écrivant lui-même beaucoup. Il protégea les arts. Il s'occupa avec avantage des finances de la papauté et il porta son attention sur l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Nous le voyons de face, coiffé et vêtu de rouge, le col rabattu. Au-dessus de sa tête, on lit : BENOIT XIIII.

## 98. *Portrait du Pape Clément XIV.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1878.

H. 65 c. ; — l. 54 c. ; — gr. nat.

Laurent Ganganelli naquit à Saint-Archange en 1705. Il devint le pape Clément, quatorzième du nom. Il mourut en 1774, après cinq années de pontificat et après avoir, bon gré, mal gré, supprimé l'ordre des jésuites.

On vendait à Soissons, en 1878, chez un parent de l'architecte Gencourt, un mobilier abondant et varié. Il se trouvait là (avec un excellent plan de Soissons) un portrait de Clément XIV et celui de Benoît XIV. Le plan et les portraits furent achetés, en un seul lot, pour le musée, moyennant cent francs.

Comme Benoît XIV, le pape Clément XIV est représenté de face, coiffé de rouge, habillé de rouge et le col rabattu. Au-dessus de sa tête, on lit : CLÉMENT XIIII. Il donna, le 10 juillet 1773, vingt-cinq reliques à M. le comte de Flavigny, alors ambassadeur de France à Rome. En juillet 1889, ces reliques furent promenées solennellement dans une procession à Renansart, village de l'arrondissement de Saint-Quentin, et dont les de Flavigny furent les seigneurs depuis 1510 jusqu'à la Révolution.

**99.** *Portrait d'Antoine - François Jarry de Mancy, mestre-de-camp de cavalerie, premier maréchal des logis des mousquetaires, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.*

Peinture sur toile, non signée, donnée en 1877, par Mlle Jarry de Mancy, de Saint-Paul-lès-Soissons.

H. 80 c. ; — l. 65 c. ; — gr. nat.

On n'ignore pas que les mestres-de-camp furent institués par François Ier, dans le but de leur confier le commandement des régiments de cavalerie légère, et que le grade de mestre-de-camp équivalait à celui de colonel.

Antoine-François Jarry de Mancy, qui était pourvu de ce grade, nous apparaît de trois quarts, à mi-corps, dans son uniforme rouge Louis XV, la tête poudrée, la poitrine cuirassée et la main sur son casque, qu'il tient sur ses genoux.

## 100. *Portrait de Charlotte-Louise Provost, dame de Moustiers, de Mancy, etc.*

Peinture sur toile, non signée, donnée en 1877, par Mlle Jarry de Mancy, de Saint-Paul-lès-Soissons.

H. 80 c. ; — l. 65 c. ; — gr. nat.

Cette dame Provost était épouse d'Antoine-François Jarry de Mancy, dont il s'agit au numéro précédent. Elle se montre de face, et, comme son mari, elle a les cheveux poudrés. Sa gorge est ouverte ; son corsage est garni de dentelle, et un manteau de velours bleu l'enveloppe négligemment. — Largillière eût pu signer ce beau portrait.

## 101. *Portrait d'Adrien Jarry de Mancy.*

Peint sur toile, signé *Durupt initiavit 1837, F 1863;* donné en 1877, par Mlle Louise Jarry de Mancy, de Saint-Paul-lès-Soissons, sœur d'Adrien.

H. 1 m. 16 c. ; — l. 90 c. ; — gr. nat.

M. Jarry de Mancy est né à Paris le 4 décembre 1796, et décédé à Saint-Paul-lès-Soissons le 14 décembre 1862. Ancien élève du collège de Soissons et de l'école normale supérieure, il fut nommé professeur d'histoire au collège de France, puis professeur d'histoire et d'antiquités à l'école des Beaux-Arts. Il a publié de nombreux travaux : *Atlas historique et chronologique des littératures ancienne et moderne, des sciences et des beaux-arts ; la Russie et les Polonais ; la Turquie et les Grecs en 1829 ; Tableau des Révolutions de Pologne, de Portugal, de Suisse ; Iconographie instructive ; Hommes utiles de tous les pays ;* etc., etc. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843. Il a souvent habité Saint-Paul, où il est mort et où demeurait son excellente sœur. Il a conservé jusqu'à son dernier moment, dit M. Fossé d'Arcosse dans l'*Argus soissonnais* du 16 décembre 1862, « cette gaieté aimable et fine qui donnait à sa conversation, parsemée de traits heureux, un cachet tout particulier. Les mots qu'il laissait tomber, avec

un demi-sourire, de sa bouche entr'ouverte, étaient marqués comme d'un chiffre à lui et imprimaient à son commerce un véritable charme... Le spirituel causeur cachait un profond érudit. Sans morgue et sans pédantisme, avec la modestie qui sied si bien au vrai mérite, il semblait vouloir dérober à ceux qui l'approchaient les vastes connaissances de son esprit solide, comme s'il craignait de montrer sa supériorité. »

Durupt (Charles) était élève de Gros. Il préféra l'histoire au portrait. Il peignit la *Défaite d'Othon III*, qui est au musée de Versailles, et il fixa sur la toile les traits de M. Jarry de Mancy, en le représentant de face, tête nue, les bras croisés, les cheveux et les favoris grisonnants, assis dans un fauteuil, vêtu d'un paletot à col de fourrure et d'un pantalon de drap gris.

## 102. *Portrait de Mme Adrien Jarry de Mancy, née Lebreton, Adèle.*

Peinture sur toile, signée Durupt, 1835 ; donnée en 1877, par Mlle Jarry de Mancy, belle-sœur de Mme Adrien Jarry de Mancy.

H. 1 m. 16 c. ; — l. 90 c. ; — gr. nat.

Mme Jarry de Mancy, née Lebreton, est l'auteur d'un ouvrage qui se trouve à la bibliothèque de la ville de Soissons et qui a pour titre : *Le Dessin d'après nature et sans maître.* Cet ouvrage est en deux volumes grand in-fol., dont un de planches. Mme Jarry de Mancy est aussi l'auteur de la *Perspective simplifiée*, et savait non seulement tenir une plume, mais un pinceau, comme on peut le voir par le tableau suivant, n° 103. Elle est décédée en 1854, à Paris, où elle était née en 1794. L'auteur de son portrait, Charles Durupt, dont il est parlé au numéro précédent, nous la représente de face, décolletée, assise devant une table chargée de fleurs, la tête légèrement soutenue par la main droite et les bras couverts de hautes mitaines noires.

## 103. *Portrait du pape Pie VII.*

Peint sur toile, d'après le célèbre Louis David, par

M^me^ Adrien Jarry de Mancy, née Lebreton, Adèle ; donné en 1877, par M^lle^ Jarry de Mancy, de Saint-Paul-lès-Soissons.

H. 90 c. ; — l. 73 c. ; — gr. nat.

Le portrait de Pie VII par David est au musée du Louvre, et, ainsi que le mentionne un catalogue des œuvres de David, le pape est représenté assis dans un large fauteuil de velours rouge et or, à dos carré. Il porte une calotte blanche et un camail de velours rouge garni d'hermine, et par-dessus, une étole de satin rouge brodée d'ornements d'or. Les deux mains s'appuient sur les bras du fauteuil ; de la droite il tient un papier sur lequel on lit : *Pio VII bonarum artium patroni.*

On a vu au n° 102 que M^me^ Adrien Jarry de Mancy savait écrire et peindre. Nous ajouterons ici qu'elle était fille d'un peintre doublé d'un dessinateur, et nous rappellerons que Louis David, dont elle a copié l'œuvre, est né à Paris le 31 août 1748 et mort à Bruxelles le 29 décembre 1825, que le pape Pie VII est né à Césène en 1742 et décédé à Rome en 1823.

**104.** « *Vue du château de Clermont en Beau-*
« *voisis, dessinée sur les lieux, en 1793,*
« *par Carrier-Belleuse, de Soissons,*
« *lorsqu'il y était renfermé avec cent*
« *autres habitants du Soissonnois et du*
« *Laonnois sous la tyrannie de Robers-*
« *pierre.* »

Aquarelle donnée en 1877 par M^lle^ Jarry de Mancy, de Saint-Paul-lès-Soissons.

H. 31 c. ; — l. 49 c.

Les marges de cette curieuse aquarelle sont couvertes, à droite et à gauche, des indications suivantes :

A droite, « Noms de MM. les Soissonnois : Aillot, d'Aumale,

Barbreux, Bayard l'aîné, Bayard cadet, Bel, Boban, Brayer père, Brayer fils, Brayer-Pinton, Carrier-Belleuse, Chadabec, Champion l'aîné, Champion cadet, Couchot, Cousin, Desprez, Doisnel, Dumont, Duquesnoy, Dutertre, Duval, Fromage, Fromentin, Geoffroy, Godard, Godard de Rivocet, Godard de Vingré, Gosset, Guezet, Guillebert, Guyard, Hinaux, Judam, de Laborde, Lallier, Launoy, Lay de Sérizy, Le Brasseur, Le Maire, Maër, Maizière, Malot, Mayodon, de Méré, Nicque, Petit-Reimpré, Playly, de Pompry, Pointcarré, Prousel, Prunaux, de Rumigny, de Saluces, Santus, Savart, de Villefroy. »

A gauche, « Noms de MM. les Laonnois : d'Argent, Baheu, Bécret, Bonfillon, Branche, de Braux, de Castres, Danel, Deboste, Devismes, Dogny, Dohy, Dorigny, Falaise, de Foucault, Gérault, Gontier, Gouge, d'Hédouville, Jarot, Joret, Lefèvre, Lévarey, Levoirier, Menesson aîné, Menesson cadet, Morin, Quéaux, Richecourt, Rousselet, de Sars, Tempête, Tortuyaux, de Vassau. »

« Nota. — Renfermées dans cette bastille au mois de septembre 1793, les victimes nommées sur ces deux colonnes ont été réparties au mois de may 1794, sur trois maisons de réclusion formées dans les environs de Clermont, avec d'autres habitants du Soissonnois, du Laonnois, du Vermandois, de la Thiérache, de la Brye et du Hainault françois. Ce rapprochement de Paris annonce quel était le sort qui les attendait, mais elles ont été successivement élargies après le supplice de Roberspierre qui eut lieu le 28 juillet 1794 ou 10 thermidor (n. s.). »

M. Carrier-Belleuse, l'auteur de cette aquarelle, avait pour prénoms Victor-Armand-François ; il avait été avocat à Soissons et y avait demeuré sur la paroisse Saint-Léger ; il était marié à Antoinette-Nicole Genuit; il avait eu un fils le 28 août 1788 ; il en eut un autre le 6 septembre 1796, qui fut prénommé Louis-Joseph-François, devint notaire à Anizy-le-Château, épousa une demoiselle Louise-Françoise-Eulalie Eudelinne, et fut le père du sculpteur Ernest-Albert Carrier-Belleuse, né à Anizy le 12 juin 1824, mort à Sèvres le 3 juin 1887.

## 105. *Les Apprêts du goûter.*

Peinture sur bois, signée Marie Nicolas, 1878 ; achetée en 1879.

H. 43 c. ; — l. 25 c. ; — pet. nat.

Mme Marie-Joséphine Nicolas est originaire de Villers-Cotterêts, où elle est née en effet le 25 juillet 1845. Elle est fille de M. Pierre-Joseph Nicolas, qui était fonctionnaire au Dépôt de mendicité de la Seine, et de Mme Marie Nivelet. Elle est élève de Chaplin, veuve de M. Drapier, conducteur des ponts et chaussées de la ville de Paris, décédé en 1891, et elle expose, presque tous les ans, des portraits, des scènes de genre, etc. C'est ainsi que figurèrent au Salon, signés d'elle : en 1870, *le Livre déchiré ;* en 1872, *le Goûter*, *le Collier de Perles* ; en 1873, le *Portrait de Mme N... ;* en 1874, *Avant la Parade ;* en 1875, *Persuasion ;* en 1876, *le Rosaire ;* en 1877, *Joie maternelle ;* en 1878, *Il était une fois... ;* en 1879, deux portraits ; et plus tard, des portraits encore, *Une Pensionnaire des Dames zélatrices*, *Au Pillage*, *Qui vivra verra*, etc., etc.

Mme Marie Nicolas est officier d'académie.

Quand, en 1878, le tableau *Les Apprêts du Goûter* fut terminé, le musée de Soissons désira l'acheter. 300 francs furent le prix demandé par l'auteur. Chaplin gronda son élève de la modicité de ce prix. Mme Marie Nicolas lui répondit qu'elle appartenait au département de l'Aisne et que pour ce motif elle faisait un sacrifice en faveur du musée de Soissons. L'œuvre était fraîchement éclose ; elle n'avait pas encore de nom ; on la baptisa bien vite ; elle fut inscrite au catalogue, et l'on peut maintenant admirer en ce musée cette jeune mère qui taille le pain, tandis que son bébé et son chat convoitent un même plat.

## 106. *Annonciation.*

Peinture sur cuivre, non signée, achetée en 1879.

H. 17 c. ; — l. 21 c. ; — pet. nat.

L'ange Gabriel apporte à la vierge Marie la nouvelle du mystère de l'Incarnation. Il lève la main droite vers la sainte femme et tient un lis dans la main gauche.

## 107. *Le Meurtre de la reine Galswinthe.*

Peinture sur toile, signée Philastre fils, 1846 ; accordée par l'Etat en 1878.

H. 1 m. 90 c.; — l. 2 m. 40 c.; — gr. nat.

Henri Martin et Paul Lacroix racontent, dans leur *Histoire de Soissons,* que Chilpéric épousa Galswinthe à Rouen et l'aima d'abord de grand amour, parce qu'elle lui avait apporté de riches trésors ; mais que la bonne intelligence ne dura pas longtemps entre eux : un grand scandale s'éleva à cause de Frédégonde que le roi avait connue auparavant. « Cette dangereuse créature avait déjà reconquis sur les sens et l'esprit de Chilpéric un empire qui ne lui fut plus ravi, et elle bravait insolemment la femme légitime jusque dans le palais. Galswinthe, lassée de se voir en butte à des affronts journaliers, déclara au roi qu'elle ne pouvait plus vivre honorablement avec lui et offrit d'abandonner les trésors qu'elle avait apportés, ne demandant qu'à retourner librement dans sa patrie. Chilpéric adoucit la reine par de bonnes paroles, et dissimula pendant quelque temps. Un matin, on trouva Galswinthe morte dans son lit. Elle avait été étranglée durant la nuit par un serviteur du roi. » C'est cette scène qui est rendue par Philastre. La reine a été surprise dans son sommeil. Le serviteur lui a passé une corde autour du cou. Il commet le crime, et le roi assiste froidement à la perpétration. — Heureusement, cette tragique histoire a une morale qui est celle-ci : « Un soir, à son retour de chasse, et comme il descendait de cheval, Chilpéric fut frappé de deux coups de couteau et « rendit sur l'heure sa méchante âme ».

Philastre, qui a signé et daté cette grande toile, est le fils, croyons-nous, de Philastre (Humanité), né à Bordeaux en 1794, peintre en décor, paysagiste, aquarelliste, etc.

## 108. *François Ier.*

Portrait sur toile, par Louis-Victor Lavoine, de Soissons, d'après le Titien ; donné par l'auteur en 1831.

H. 1 m. 04 c.; — l. 88 c.; — gr. nat.

« Regardez ce *François Ier* tailladé d'incarnat et de blanc, avec son profil d'une expression hardie, railleuse et sensuelle, dit Théophile Gautier dans un *Paris-Guide.* C'est bien là le roi chevalier, le roi protecteur des lettres, le héros qui, le soir de Marignan, n'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées... François Ier existe dans l'imagination des peuples sous

l'aspect que le grand artiste de Venise lui a donné pour toujours. »

Lavoine a copié ce portrait avec assez de bonheur. Satisfait de son travail, il le fit offrir à la ville de Soissons par M. Chevalier, professeur de l'école de dessin de cette ville, et son beau-père depuis le 5 juillet 1826, M. Chevalier ayant épousé à cette date Mlle Véronique Lavoine, mère de Louis-Victor Lavoine.

Le Conseil municipal, dans sa séance du 31 janvier 1831, accepta l'offre de Lavoine ; « et, après lui avoir payé le tribut d'éloges mérités, » cette assemblée arrêta « que le tableau serait placé dans le second salon de l'hôtel de la mairie, comme un témoignage de la reconnaissance de ce jeune artiste envers la ville qui lui avait facilité les moyens de suivre ses cours de peinture à Paris. »

Pour d'autres renseignements sur Lavoine, voir le n° 59 et le n° 109.

## 109. *Homère chantant l'Iliade.*

Peinture sur toile, signée V. Lavoine, 1834 ; donnée par l'auteur en 1835.

H. 1 m. ; — l. 1 m. 45 c. ; — moy. gr.

Homère, vieux, aveugle, misérable, a quitté son pays et mendie çà et là ; il est assis non loin d'un temple grec ; il fait vibrer les cordes de sa lyre ; il chante ses poésies ; une vingtaine de personnages l'écoutent et paraissent sous le charme.

Lavoine, Louis-Victor, né à Soissons en 1808, pensionnaire de cette ville pendant plusieurs années, et déjà nommé aux nos 59 et 108, fut élève d'Ingres de 1827 à 1834. Il concourut avec ce tableau pour le grand prix de Rome, et obtint le second prix. « Beaucoup de personnes furent d'avis qu'il méritait mieux, » dit Leroux dans son *Histoire de la Ville de Soissons*. C'était aussi l'opinion de M. Ingres, qui écrivit au maire de Soissons le 4 novembre 1833 : « Ce tableau a des parties qu'un maître ne désavouerait pas. Les raisons qui ont fait donner le grand prix à un autre appartiennent à des considérations que je ne veux pas qualifier ; mais le public en a fait bonne et prompte justice... La ville de Soissons peut

toujours espérer de voir son jeune compatriote devenir la plus brillante de ses illustrations. » Lavoine, pour sa part, cria « à l'injustice des hommes. » Il ajouta : « Je vais redoubler d'efforts et d'études pour paralyser dans le prochain concours les préventions des uns et les intrigues et l'ignorance des autres. » En définitive, qu'est-il arrivé de Lavoine et de ses peintures ? On ne le sait guère à Soissons, et les dictionnaires biographiques ne s'occupent nullement de lui.

On nous a rapporté qu'il était mort à Villejuif. Nous avons écrit dans cette commune du département de la Seine et nous avons appris qu'effectivement il y était décédé le 12 juin 1861, à l'âge de 52 ans et demi. On ne lui connaissait pas d'enfant, mais un frère qui était ou avait été marchand de faïence à Paris, et on ne savait pas s'il avait laissé quelque tableau. Il était veuf et les noms de sa défunte épouse étaient Félicie Barbier.

Nous en étions là de nos renseignements sur Lavoine lorsque, en 1892, nous vîmes en ce musée un monsieur âgé qui s'intéressait tout particulièrement aux tableaux de cet artiste et qui nous fut présenté. C'était le frère en question. Nous causâmes beaucoup du peintre, et il nous dit que Lavoine avait travaillé considérablement, sans cependant avoir jamais obtenu de récompense, que son œuvre était très disséminée et que la cathédrale de Soissons, le grand séminaire de cette ville et l'église de Mercin possédaient chacun un tableau de lui. Finalement, il nous promit l'envoi d'un portrait de son frère, portrait que nous devions faire copier pour le musée ; mais, à notre grand regret, ce portrait ne nous est point parvenu.

## 110. *La Famille de Darius devant Alexandre.*

## 111. *Alexandre devant le corps de Darius.*

Peintures sur toile, non signées, provenant du collège des Oratoriens, à Soissons.

H. 1 m. 53 c. ; — l. 1 m. 93 c. ; — gr. nat.

Le 14 août 1856, le professeur de dessin de la ville de Soissons (M. Betbéder) écrivait : « Le musée renferme deux tableaux dignes de fixer l'attention. Les qualités qui les distinguent peuvent se résumer en ceci : largeur de la touche, caractère de noblesse et de grandeur dans la composition, richesse des

costumes, pureté de dessin et enfin aspect agréable. Ces tableaux, dépourvus de signature, sont évidemment d'un artiste appartenant à la première moitié du siècle dernier et peuvent être attribués à un des frères Coypel, ou bien à Simon Vouet... Ils sont l'œuvre d'un maître de l'école française et par conséquent originaux. »

Originaux, selon M. Betbéder ; singulièrement inspirés de Le Brun, selon nous.

Dans le premier tableau, la bataille d'Issus vient d'avoir lieu. Alexandre a vaincu Darius. Il a fait prisonniers la mère, la femme et les enfants de ce roi de Perse, et, accompagné de son favori Ephestion, il les visite et les console avec la grandeur qui le caractérise. Dans le second tableau, Alexandre a encore vaincu Darius (cette fois à Arbelles). Darius a pris la fuite dans la Médie, mais le satrape Bessus l'a assassiné. Alexandre retrouvant mort son ennemi se met à le pleurer sincèrement.

## 112. *Vue à vol d'oiseau de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons au XVI^e^ siècle.*

Peinture sur toile, non signée, achetée par la ville en 1829.

H. 1 m. 04 c. ; — l. 1 m. 26 c.

D'après une note écrite en 1807 ou 1808 par le président Jean-Joseph Brayer, de Soissons, ce tableau se trouvait dans l'abbaye de Saint-Médard avant la Révolution. Pendant la Révolution il fut transporté chez M. Duroché, architecte à Soissons. Après le décès de cet architecte, en 1829, il fut acheté par le bibliothécaire de la ville et placé dans l'établissement confié à ses soins. Là il fut remarqué par Henri Martin et Paul Lacroix et fut utilisé par eux dans leur *Histoire de Soissons*. Au contraire, Leroux, autre historien soissonnais, le déclara indigne de confiance, et, néanmoins, M. Houbigand, membre de la Société académique de l'Oise, le grava sur cuivre.

Saint-Médard était une abbaye d'hommes, de l'ordre de Saint-Benoît, que Clotaire avait fondée vers l'an 560. « Cette abbaye, considérable sous les rois de la première race, dit

l'abbé Houllier dans son *Etat ecclésiastique*, le fut davantage sous ceux de la deuxième, par les richesses immenses, par le nombre presque infini de ses religieux et par ses vastes et magnifiques bâtiments. Les papes, les évêques, les empereurs et les rois accordèrent à cette maison les privilèges les plus étendus. » Elle avait des biens si importants qu'elle pouvait suffire à l'entretien de quatre cents moines, lesquels se distribuaient de façon à célébrer sans interruption les louanges de Dieu. De nombreux conciles furent tenus en l'abbaye. Abailard y fut contraint d'y brûler son livre, écrivit le chanoine Dormay, de Soissons. Enfin, des rois y furent couronnés, déposés et enterrés.

## 113. *Vue de l'entrée de l'ancienne abbaye Notre-Dame, à Soissons, en 1821.*

Peinture sur bois, par Jean-Louis-Joseph Hoyer, né à Lausanne en 1762, professeur de dessin, décédé à Soissons en 1829 ; donnée par l'auteur.

H. 54 c. ; — l. 85 c.

Hoyer a peint en 1821 cette entrée, qui est du XIII^e^ siècle, comme on va s'en convaincre :

« L'an 1247, dit dom Germain dans son *Histoire de l'Abbaye Notre-Dame*, Agnès voyant que les bâtiments de son monastère tombaient en ruines, tant à cause de leur antiquité que des secousses qu'ils avaient souffert lorsqu'on démolit l'ancienne église, forma le dessein de les rebâtir... Elle commença d'abord par la clôture qu'elle éleva fort haute ; puis elle fit *une belle porte...* »

A la Révolution, l'abbaye a été supprimée. Elle a été ensuite aménagée en caserne ; ce qui explique la présence de l'officier de lanciers et du factionnaire, dans la composition.

Après les événements désastreux de 1870-1871, le génie militaire a démoli toute cette construction historique ; il l'a remplacée, en 1875, par un vaste bâtiment de caserne à trois étages, bordant à l'est la rue Notre-Dame.

Pour renseignements sur Hoyer, voir les n^os^ 9, 50, 66.

## 114. *Clochers de l'église de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.*

Peinture sur toile, signée Ch. Gomart, donnée par l'auteur en 1858.

H. 37 c. ; — l. 28 c.

Saint-Jean-des-Vignes était une abbaye de chanoines réguliers soumis à la règle de saint Augustin et se gouvernant « par ses propres institutions ».

Cette abbaye fut fondée en 1076 par Hugues, seigneur de Château-Thierry. Jean Milet, 76e évêque de Soissons, de 1442 à 1503, fit la dédicace de l'église le 5 juillet 1478.

Les deux clochers furent commencés vers 1488 par un abbé nommé Pierre de La Fontaine, et ne furent terminés qu'en 1520 par un autre abbé (Nicolas Prudhomme) qui exposa sa vie en plantant lui-même la croix finale sur le plus élevé des deux. Leur magnifique architecture a tenté le pinceau d'amateur de M. Charles Gomart, et, son œuvre terminée, M. Gomart l'a offerte, pour le musée, à M. le Maire de la ville de Soissons, en lui écrivant, le 23 août 1858 : « J'espère que vous daignerez accepter cet hommage d'un ancien élève du collège de Soissons et de l'école communale de dessin. »

Archéologue distingué, historiographe de valeur, M. Gomart s'est fait dans le Saint-Quentinois une réputation d'érudit que ses nombreuses et importantes publications justifient pleinement. Il est décédé en 1884, au mois de décembre, ancien président de la Société d'agriculture de Saint-Quentin, ancien membre du Conseil municipal de cette ville, officier de l'instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur. Il était âgé de 80 ans.

## 115. *Vue du pont et du port de Soissons.*

Peinture sur toile, par Louis Hoyer, professeur de dessin à l'école spéciale de la ville ; donnée en 1858, par M. Betbéder, autre professeur de la même école.

H. 32 c. ; — l. 86 c.

Cette vue est antérieure à 1824-1825, époque à laquelle le port fut construit par l'ingénieur-architecte Duroché, moyennant 27,500 francs.

Le port a subi depuis, notamment en 1877 et 1878, des remaniements, des nivellements qui ont coûté 33,463 fr. et le rendent tout différent d'aspect de celui d'autrefois.

Pour ce qui regarde le pont, on doit dire ici, comme au n° 12, qu'il fut bâti vers 826, reconstruit en 1265, puis encore reconstruit (mais partiellement et en fer) en 1887. Et pour ce qui concerne Louis Hoyer, il est nécessaire de se reporter aux n°s 9, 50 et 66.

## 116. *Saint Sébastien.*

Peinture sur toile, non signée, provenant de l'ancien palais de l'Intendance, maintenant l'Hôtel de Ville de Soissons.

H. 1 m. 27 c. ; — l. 92 c. ; — gr. nat.

Sébastien est né à Narbonne vers l'an 250, mais il a été élevé à Milan. Agé de 30 et quelques années, il se rendit à Rome comme soldat et surtout afin de prêter aide, en secret, aux confesseurs et aux martyrs de la foi chrétienne. L'empereur Dioclétien se l'attacha et le nomma capitaine de la première compagnie des gardes prétoriennes. Apprenant ensuite que Sébastien était chrétien, l'empereur le livra à des archers qui le lièrent à un arbre, au milieu d'un champ, le percèrent de flèches et le laissèrent pour mort (c'est le sujet de notre tableau). Cependant Sébastien revint à la santé. Il se mit un jour sur le passage de l'empereur et osa lui parler en faveur des chrétiens. Dioclétien le reconnut et le fit arrêter. On le conduisit dans un cirque ; on le tua à coups de bâton et on jeta son corps dans un cloaque du voisinage ; mais une femme chrétienne le retira de là et l'inhuma dans les catacombes, près des apôtres Pierre et Paul.

En 825, Louis le Débonnaire demanda et obtint les restes de Sébastien pour l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Dès lors les visiteurs furent si nombreux dans l'établissement, que l'abbé fut obligé de créer une confrérie armée pour veiller jour et nuit sur ces restes.

Saint Sébastien est fêté le 20 janvier.

## 117. *Portrait de Louis XIV.*

Peint sur toile d'après Rigaud. Cadre du temps.

H. 1 m. 27 c. ; — l. 92 c.; — gr. nat.

Ce portrait était placé dans le palais de l'intendance de Soissons; il y était encore lorsque ce palais est devenu hôtel de ville (1817).

Louis XIV est passé sept ou huit fois à Soissons; il y a même séjourné quinze jours, en 1653, au mois de juillet; il a, dit-on, donné à la ville son portrait (celui-ci sans doute), et ce serait dans les dernières années de son règne, en souvenir de ses passages ou de son séjour ici.

L'original de ce portrait est au musée du Louvre et catalogué sous le n° 475. Il porte : *Peint par Hyacinthe Rigaud, 1701.* « Le roi est debout, dit le catalogue, tourné à gauche, la tête nue, couvert du manteau royal... »

Henri Martin et Paul Lacroix rapportent dans leur *Histoire de Soissons,* en copiant Rousseau-Desfontaines et le chanoine Cabaret, autres historiens de ce pays, qu'une nuit, à l'époque de son séjour de 1653, Louis XIV, qui avait accepté pour garde une milice de la ville, se leva et ouvrit la porte de sa chambre. « Qui vive ? cria la sentinelle.— C'est moi, répondit le roi. J'ai voulu voir comment vous me gardiez; je suis content de vous, messieurs. »

Il se fit garder par nos bourgeois, dit de son côté le chanoine Claude Dormay, dans son *Histoire de Soissons,* et prit plaisir de voir les premiers de la ville, vêtus en soldats, en faire si bien le métier.

## 118. *Allégorie.*

Peinture sur toile, non signée, recueillie anciennement par l'administration.

H. 1 m. 40 c. ; — l. 1 m. 80 c. ; — gr. nat.

Le sujet traité n'a pu encore être deviné complètement. La mythologie en fait le fond, à en juger par la présence de Jupiter et de ses foudres. Mais que viennent faire là les deux

femmes et les trois amours ? L'auteur seul pourrait le dire, s'il n'avait quitté ce monde.

## 119. *Portrait de Claude Fagnier, cordelier.*

Peint sur toile, non signé, recueilli anciennement.

H. 71 c. ; — l. 55 c. ; — gr. nat.

Il y eut des cordeliers à Soissons depuis 1228 jusqu'à la révolution de 1789. Ils y furent admis par Jacques de Bazoches, 62e évêque de Soissons, mort vers 1240. Ils s'installèrent d'abord dans le faubourg Saint-André, à la Fausse-Porte, puis près de la seconde église Notre-Dame-des-Vignes, au n° 29 de la rue appelée aujourd'hui rue des Cordeliers.

Lors de la Révolution, la communauté ne se composait que de six religieux-prêtres et de deux frères.

Claude Fagnier est mort en 1733, ainsi que le fait connaître une inscription mise derrière le cadre. Son portrait le représente tenant un livre entr'ouvert et montrant un feuillet sur lequel on lit : *Deus cordis mei.*

## 120. *Tableau égyptien.*

Peint à l'aquarelle, « présenté à Madame Dubois Jourdan par son très humble et obéissant serviteur Belanger ; » recueilli anciennement.

H. 10 c. ; — l. 15 c.

Ce tableau a appartenu à M. le comte de Caylus, auteur d'un *Recueil des Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises.* Il fait voir, sur un fond rouge encadré d'hiéroglyphes copiés sur un texte égyptien, Osiris (ou la momie d'un défunt) couché sur un lit funèbre à forme de lion. Quatre canopes contenant les viscères du mort sont placés sous le lit et couronnés de têtes d'homme, de cynocéphale, d'épervier et de chacal. Isis et Nephtys sont à droite et à gauche, levant la main à la hauteur de la tête en signe de lamentation. L'âme, à tête humaine et à corps d'oiseau, voltige au-dessus du corps du défunt.

Le dos du tableau est couvert d'armoiries dessinées à la plume, et porte diverses inscriptions dont l'une est ainsi conçue : « Cette peinture a été trouvée dans le cercueil et sur une momie des grands embaumements dont la description se trouve dans le Père Montfaucon. Cette momie fut apportée en France par un juif nommé Jacob Lévy, dans un voyage qu'il fit en Egypte l'an 1740... »

## 121. *Portrait de Brayer-Willesme, Jean-Louis-Martin.*

Peint sur toile, en 1881, par M^lle^ Eugénie Watelet, de Soissons.

H. 32 c. ; — l. 24 c. ; — pet. nat.

M. Brayer-Willesme fut le propriétaire, à partir de l'année 1790, de la brasserie que l'on voit fonctionnant sous le n° 53. Il devint bibliothécaire de la ville de Soissons en 1821. Il était botaniste, et botaniste émérite. Il a écrit considérablement, et nous avons publié en 1885 une notice biographique sur lui.

Son portrait que voici a été fait par M^lle^ Eugénie Watelet, d'après une copie du peintre soissonnais Marchal, lequel avait dû lui-même copier l'original, qui était de Louis Hoyer.

M. Brayer est vu de trois quarts, à mi-corps, tête nue, en cravate blanche, gilet jaune, redingote marron.

## 122. *Vue de l'entrée de l'ancienne abbaye Notre-Dame, à Soissons, en 1875.*

Peinture sur toile, signée E. Salingre, 1875; achetée le 27 août 1881.

H. 39 c. ; — l. 47 c.

Il a été dit au n° 113 que l'entrée de l'abbaye Notre-Dame avait été construite en 1247 et qu'à la suite de la guerre de 1870-1871 le génie militaire l'avait démolie pour la remplacer par le grand bâtiment de caserne que l'on voit aujourd'hui.

Après Louis Hoyer, M. Eugène Salingre a eu le bon esprit de conserver par la peinture cette ancienne construction. Sa composition revenait de droit à la ville de Soissons, qui l'a acquise en 1881, moyennant 110 fr.

## 123. *Portrait d'un homme de robe (inconnu).*

Peint sur toile, non signé, forme ovale ; recueilli anciennement.

H. 65 c. ; — l. 55 c. ; — gr. nat.

Cette toile porte : Anno 1696.
ÆTATIS 86.

A partir du XV^e^ siècle, sous l'influence d'usages devenus séculaires et aussi en vertu de règlements généraux ou spéciaux, le costume des magistrats, dit M. Glasson dans ses *Origines du costume de la magistrature*, prit la forme et la couleur qu'il conserva jusqu'à la Révolution.

D'autre part, on sait qu'un arrêté du 2 nivôse an XI (23 décembre 1802) rendit la robe aux juges et à leurs auxiliaires.

Notre inconnu est vu de trois quarts et en buste. Il porte une robe noire et un rabat plissé, des moustaches très fines et les cheveux très longs.

## 124. *Portrait de Philippe d'Autriche, duc de Bourgogne.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1881.

H. 69 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Philippe d'Autriche se présente de trois quarts, en buste, et les cheveux bouclés. Une inscription placée au-dessus de sa tête porte: *Philippus Austrius dux Burgundiæ, obit 1507.*

C'est Philippe I^er^, dit le Beau, né en 1478, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien I^er^ (empereur d'Allemagne) et de Marie de Bourgogne. Il fait partie d'une série de cinq ducs de Bourgogne (V. n^os^ 4, 125, 126, 127). Le trône des Pays-Bas lui échut du côté de sa mère et celui de Castille du côté de sa femme. Il est le père de Charles-Quint. Il est mort en quelques

jours, à l'âge de 28 ans, à Burgos, après avoir, à la suite d'un excès, pris une boisson glacée.

## 125. *Portrait de Charles d'Autriche, duc de Bourgogne.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1881.

H. 69 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Charles d'Autriche nous apparaît en buste et de trois quarts, comme son père, Philippe le Beau (n° 124). Au-dessus de sa tête on lit cette inscription : *Carolus Austrius dux Burgundiæ, obit 1558* ; mais nous sommes en présence de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, né à Gand le 24 février 1500, mort dans le monastère de Saint-Just le 21 septembre 1558.

François Ier et Charles-Quint ont laissé dans l'histoire des traces néfastes de leur rivalité, de leurs démêlés. Pour ne parler que de Soissons, Charles-Quint marcha sur cette ville, par Villers-Cotterêts, en 1544, « et, quoiqu'il eut défendu de rien brûler, disent Henri Martin et Paul Lacroix dans leur *Histoire de Soissons*, les gens de sa suite mirent le feu au château de Chevreux, où il était venu loger le vendredi 12 septembre, et qu'il quitta dans la journée pour aller établir son quartier général à Soissons, dans l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, qui le reçut comme une sauvegarde... L'empereur demeura trois jours à Saint-Jean-des-Vignes pour attendre le résultat de négociations entamées... François Ier, qu'on avait persuadé de la nécessité d'un prompt accommodement avec Charles-Quint, dépêcha vers celui-ci l'amiral d'Annebaut, autorisé à traiter à tout prix ; les conférences pour la paix eurent lieu dans la grande salle de Saint-Jean-des-Vignes. Tout était à peu près convenu avant que l'empereur reprît le chemin de Valenciennes par Anizy et Crépy-en-Laonnois, où l'on conclut définitivement le traité le 18 septembre. »

Crépy-en-Laonnois, disent certains auteurs. Crépy-en-Valois, disent certains autres.

## 126. *Portrait d'Albert d'Autriche, duc de Bourgogne.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1881.

H. 69 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Ce personnage se montre également en buste et de trois quarts. Au-dessus de sa tête, qui est nue, sont écrits ces mots : *Albertus Austrius dux Burgundiæ, obit 1621.*

Albert était aussi archiduc d'Autriche. Il naquit en 1559. Il fut élevé au cardinalat en 1577, nommé archevêque de Tolède en 1584 et vice-roi de Portugal à la même époque. Il quitta le corps ecclésiastique pour se marier avec la fille de Philippe II, roi d'Espagne, ce qui lui valut les Pays-Bas. Et il mourut à l'âge de 62 ans.

## 127. *Portrait de Philippe-Dominique-Victor, duc de Bourgogne.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1881.

H. 69 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Une inscription placée en haut de ce portrait contient ceci : *Philippus Dominicus Victor rex dux Burgundiæ, obit 1634.*

Il y a au musée du Louvre, dans la salle Lacaze, un portrait de Philippe IV par Velasquez, portrait dont celui-ci paraît être une copie. Tête nue, figure longue tournée de trois quarts vers la gauche, moustaches en croc, vêtement noir : tout semble pareil chez ces deux personnages, et d'ailleurs Philippe IV s'appelait aussi Dominique-Victor ; mais il est mort en 1665, et le nôtre serait décédé en 1634. Une erreur de date existe évidemment dans l'inscription reproduite ci-dessus.

## 128. *Portrait d'une jeune personne.*

Peint sur toile, non signé, acheté en 1881.

H. 40 c. ; — l. 32 c. ; — moy. gr.

Cette jeune fille est en buste et regarde de trois quarts. Elle a les cheveux bouclés et poudrés. Elle porte une aigrette et des boucles d'oreilles. Son corsage est rouge et recouvert d'un manteau bleu bordé d'hermine et fleurdelisé.

Le n° 4 et les cinq n°s 124, 125, 126, 127, 128 proviennent

de Clamecy. Ils ont appartenu à M. Touchart, maire de cette commune. Les cinq derniers ont été acquis pour le musée, sur notre proposition. Ils étaient en lambeaux, couverts de poussière et de moisissure ; mais nous avons pensé que leur présence en ce village soissonnais pourrait s'expliquer un jour et nous les avons fait acheter moyennant le prix modique de 40 fr.

## 129. *Portrait de M^me^ de Finfe.*

Copie sur toile par M. Laurent, professeur de l'école de dessin de la ville de Soissons, d'après Germain, de Reims, 1839.

H. 80 c. ; — l. 64 c. ; — gr. nat.

Eugénie-Victoire Decamps, fille de Pierre-Félix Decamps, négociant en grains à Soissons, et de Victoire-Florentine Letellier, est née en cette ville le 1^er^ septembre 1814 et s'y est mariée le 22 mai 1832 avec M. Charles-Louis-Alphonse-Edouard de Finfe, propriétaire à Mont-Laurent (Ardennes). Elle est décédée à Paris le 14 avril 1876.

Par son testament, en date à Paris, du 19 février 1876, M^me^ de Finfe a donné à la ville de Soissons :

1° Une somme de 200,000 fr. pour construire dans le nouveau quartier de la gare une école de garçons qui s'appellerait école Saint-Edmond, et une église sous le vocable de Sainte-Eugénie ;

2° Une somme de 50,000 fr. pour ériger une fontaine sur la Grand'Place de Soissons.

Et par codicille en date à Paris du 2 avril 1876, M^me^ de Finfe a dit :

« J'ajoute 20,000 fr. aux 200,000 fr. affectés ci-dessus à la « construction de l'école de garçons et de filles et d'une église « dont le modèle différera de celui de Saint-Waast. »

M^me^ de Finfe était peu connue physiquement à Soissons lorsqu'elle mourut. Bienfaitrice de la ville, elle méritait que ses traits fussent transmis à la postérité. Elle avait institué pour légataire universel son cousin Félix Letellier, propriétaire à Vauxbuin. M. Letellier possédait un portrait d'elle. Nous en

fîmes faire en 1881 la copie que possède le musée : figure vue de face, encadrée de papillotes, gorge découverte garnie d'un collier de perles blanches, robe de velours rouge, bras nus, éventail dans la main droite.

## 130. *Portrait du marquis de Puységur, maire de Soissons de 1800 à 1805.*

Copie sur toile par M. Laurent, professeur de dessin à Soissons, d'après un tableau non signé que possède la famille de Puységur.

H. 55 c. ; — l. 42 c. ; — gr. nat.

Sur notre proposition, ce portrait, que l'on voit en buste, de trois quarts, avec cheveux gris, cravate blanche, gilet rouge et habit marron, fut commandé à M. Laurent, pour le musée, en 1881.

M. de Puységur fut le premier maire que Soissons ait eu à la suite de l'institution du consulat ; il fut nommé le 24 floréal an VIII (14 mai 1800) et eut pour adjoints MM. Daras et Desèvre. Il fut installé le 10 prairial suivant (30 mai 1800), en présence des autorités civiles et militaires et d'un grand nombre d'habitants de Soissons. Il prêta ce serment : « Je promets fidélité à la constitution. » M. Daras lui adressa un discours auquel il répondit. Les citoyens Garnier, commandant de la garde nationale sédentaire, et Mareschal, l'un des professeurs de l'école centrale de Soissons, prononcèrent aussi chacun un discours. Pendant la cérémonie, des amateurs exécutèrent des morceaux de musique ; puis, on descendit le perron de l'hôtel de ville ; on se rendit sur la place de la Liberté, où le bataillon de la garde nationale était rangé en bataille et défila dans le plus grand ordre. Les corps constitués se donnèrent réciproquement des marques de la plus parfaite union et se séparèrent ensuite, enchantés les uns des autres.

M. de Puységur resta maire de Soissons pendant cinq ans. Ses successeurs sont MM. Desèvre, Letellier-Capitain, Joveneau, Lescarbotte de Beaufort, de la Noue, Géhier, Augustin Deviolaine, Quinette, Paul Deviolaine, Petit-Didier, Perin père, de Bussières, Salleron, Choron, Dumont (par intérim), Caillez, Vitrant, Victor Letellier. Quant à ses prédécesseurs connus à partir de 1665, voici

leurs noms : Lefèvre-Chantereau, Jacques Rousseau, Nicolas Hébert, François Despinois de Chavignon, Jean Simon, Jean Gagne, Arthur Poussin, Pierre Lévesque, Morant, Jean Lévêque, Carrier, Leroy Daguet d'Hartennes, Capitain, Godart de Clamecy, Pourcelle aîné, Goulliart, Lelièvre, Lampon, Pioche, Butel, Vielle, Guynot, Letellier-Laurendeau.

M. de Puységur avait épousé Mlle Marguerite Baudard de Saint-James, qui lui avait apporté en dot 1,200,000 francs ; mais le père de Mlle Baudard de Saint-James, qui était trésorier général de la marine, ayant mal géré ses affaires, M. de Puységur remit aux créanciers de son beau-père la dot reçue.

Emule du fameux Mesmer, il a publié plusieurs ouvrages sur le magnétisme. Il a aussi écrit deux ou trois comédies, notamment *l'Intérieur d'un ménage républicain* et *le Juge bienfaisant*.

Pendant la durée du sacre de Charles X, il installa, sur une promenade de la ville de Reims, la tente « qui avait servi à son père lors de la bataille de Fontenoy. » Il coucha sous cette tente et eut un grand succès de curiosité ; mais l'humidité du sol attaqua sa santé, déjà ébranlée, et il mourut bientôt en son château de Buzancy.

Il était né à Paris le 1er mars 1751, de Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de Puységur, lieutenant général des armées du roi, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et de dame Marguerite Masson. Il est décédé le 1er août 1825, âgé de 74 ans. Son acte de décès le qualifie ainsi : « Amand-Marc-Jacques de Chastenet, marquis de Puységur, maréchal de camp des armées du roi au corps royal d'artillerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, maire de la commune de Buzancy. »

Dans l'église de Buzancy, chapelle de la Vierge, on voit sept tables de marbre avec épitaphes. La septième est celle de l'ancien maire de Soissons et de Buzancy.

## 131. *Vue de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Léger, à Soissons, en 1856.*

Peinture sur toile, signée E. Salingre, 1856 ; achetée en 1881, moyennant 45 fr.

H. 38 c. ; — l. 45 c.

Cette vue représente le côté sud de l'église qui a appartenu,

jusqu'à la Révolution, à l'abbaye de Saint-Léger, laquelle abbaye était occupée alors par cinq chanoines réguliers de l'ordre des génovéfains, ayant pour abbé Barthélemy Mercier, né à Lyon en 1734, ancien bibliothécaire de Sainte-Geneviève, mort à Paris en 1799.

La construction de cette église porte plusieurs dates : les cryptes seraient des IXe et Xe siècles, le chœur et le transept des XIIe et XIIIe siècles, la nef et la plus grande partie des bas côtés du XVIe siècle, le portail et la tour du XVIIIe siècle.

Eugène Salingre est le regretté peintre soissonnais dont il a été parlé sous le n° 19.

## 132. *Paysage.*

Peinture à la gouache, signée Hutin, achetée en 1882.

H. 18 c. ; — l. 28 c.

Deux personnages (homme et femme) viennent de traverser un pont de bois jeté sur une pièce d'eau et partant d'une tour en ruines ; dans le fond se trouvent un moulin et le clocher du village.

## 133. *Tour Lardier et Pont de Soissons.*

Aquarelle signée ainsi : Joly *fecit ;* donnée en 1882, par M. Charles Perin, juge au tribunal civil de Soissons, suivant son testament du 10 avril 1882.

H. 25 c. ; — l. 39 c.

La tour Lardier, ou tour du Diable, a déjà fourni le n° 9 ; et l'on sait par le n° 12 que le pont de Soissons fut construit vers 826, reconstruit en 1265 et encore rebâti, mais partiellement, en 1887.

## 134. *Cathédrale de Soissons.*

Aquarelle signée Baraquin, donnée par M. Charles

Perin, juge au tribunal civil de Soissons, suivant son testament.

H. 26 c. ; — l. 20 c.

La cathédrale de Soissons, dont la construction est des XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, est vue de la place qui légalement porte son nom et que l'on appelle aussi place Mantoue, depuis la prise de cette ville, en 1797, par Bonaparte sur Wurmser. La tour s'élève imposante et majestueuse ; à côté se montrent la poivrière du presbytère et deux maisons avec grilles. Pour l'effet, l'auteur a dégarni la place des tilleuls dont elle est plantée.

Ajoutons ici, pour les touristes, qu'à l'intérieur de l'édifice, près de la grande sacristie, on lit une inscription commémorative de l'entrée des chanoines dans le chœur, en 1212, afin d'y célébrer la première messe, et qu'il convient de s'arrêter surtout devant les deux statues du maître autel, les deux statues placées sous le grand orgue, la statue de l'évêque de Simony, qui est du sculpteur Foyatier, la statue de la vierge de l'autel du rosaire, qui est du représentant du peuple Corbon, une *Adoration des Bergers*, attribuée à Rubens, un tableau de Genaille, un tableau de Tissier, un tableau de Lavoine, une tapisserie du XV^e^ siècle et un reliquaire en cuivre qui a figuré aux expositions universelles de 1867 et 1889 et qui représente les monuments de Soissons au moyen-âge.

## 135. *Chaumière à Haramont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 27 c. ; — l. 19 c.

Cette chaumière est sans doute celle des deux paysans (homme et femme) qui causent au premier plan. Haramont est le village où Alexandre Dumas fait naître son héros Ange Pitou.

## 136. *Eglise de Montigny-Lengrain.*

Aquarelle signée Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 25 c. ; — l. 18 c.

L'église de Montigny-Lengrain, placée sous le vocable de Saint-Martin, remonte au XII^e^ siècle ; elle a été remaniée deux cents ans plus tard, et cette aquarelle nous en montre, principalement, le clocher carré surmonté d'un coq. Quant au village, il s'est appelé Montigny-le-Châtelet au XIII^e^ siècle à cause d'un château-fort qu'on y voyait ; il est situé à dix-huit kilomètres de Soissons, et son origine se perd dans la nuit des temps, puisque, à plusieurs reprises, il a fourni, aux chercheurs, de nombreux objets préhistoriques et gaulois.

## 137. *Paysage.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 12 c. ; — l. 18 c.

Ce paysage représente, à Villers-Hélon, canton de Villers-Cotterêts, la maison du père Briquet, flanquée de deux tours. Qu'est-ce que le père Briquet ? Nous ne saurions le dire. Mais son habitation était à peindre, et voilà qui est fait. En avant, trois personnages minuscules font la conversation, et, derrière, pointe timidement le clocher du village, lequel village doit son nom à l'un de ses seigneurs (Hélon) qui vivait, pense-t-on, vers 1240.

## 138. *Château d'Aconin.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 13 c. ; — l. 18 c.

Le château d'Aconin dépend de la commune de Noyant et fait partie du canton de Soissons. Il fut bâti au moyen-âge et n'est plus qu'une ferme.

Au premier plan deux lavandières savonnent leur linge dans les eaux limpides d'un étang. A côté, sur un mur peu élevé, deux petits bonshommes se reposent, pendant qu'un troisième se livre au plaisir de la pêche. Dans le fond, près de deux blanches maisonnettes, se dresse le château sous un ciel nuageux.

## 139. *Château de Noue.*

Sépia signée L. B. (Léopold Baraquin), donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 19 c. ; — l. 13 c.

Le château de Noue, bâti il y a plusieurs siècles sur le territoire de Pisseleux, a perdu beaucoup de ses avantages ; mais sa porte du rez-de-chaussée, sa fenêtre du premier étage, ses deux tours fixées au corps de logis, son toit de tuiles à girouettes ; tout cela, plus ou moins conservé, est encore digne de la curiosité publique.

## 140. *Moulin à eau à Longpont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 20 c. ; — l. 14 c.

Pour le moment ce moulin est arrêté. La roue est immobile et les eaux n'en battent plus les augets pour retomber en cascade. On ne voit là ni meunier, ni meunière. Mais l'aspect des choses, mais les accessoires du premier plan indiquent bien que l'on ne se trouve pas en présence d'un moulin délaissé, et que le tic-tac reprendra bientôt sa note bruyante.

## 141. *Eglise de Pasly.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 17 c. ; — l. 12 c.

L'église de Pasly est toute petite, toute modeste et n'a pour clocher qu'une espèce d'arcade bâtie sur le mur séparatif de la nef d'avec le sanctuaire. M. Baraquin en a fait néanmoins la vue agréable que voici.

## 142. *Eglise de Chavigny.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 15 c.; — l. 21 c.

L'église de Chavigny est romane comme l'accusent le plein-cintre de ses portes, l'arcature de ses fenêtres et les dents de scie taillées dans ses archivoltes. On voit bien qu'elle est située sur une montagne ; et le voisinage d'une tour ancienne, ainsi que d'un bâtiment moderne, ne l'empêche pas de produire son effet.

## 143. *Tour de Droizy.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 15 c. ; — l. 21 c.

On remarque à Droizy, village soissonnais qui passe pour avoir été précédé d'un collège de druides et qui possède un endroit appelé *la Justice*, dans lequel Frédégonde battit Childebert en 593, les ruines d'un château du XIII^e^ siècle, c'est-à-dire une haute tour avec encorbellements et mâchicoulis. On y voit aussi deux vieilles tourelles, plus une large porte féodale. Tout cela fait actuellement partie d'une ferme, et c'est, hélas ! livré à l'injure du temps et des hommes.

## 144. *Ruines de l'église de l'abbaye de Longpont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 17 c.; — l. 12 c.

L'église de Longpont datait du XII^e^ siècle, et son vaisseau était un des plus grands du royaume, lit-on dans le *Voyage pittoresque de la France*. Elle était bâtie, dit cet ouvrage centenaire, dans un grand goût et avait 328 pieds de long, 83 pieds de large et 84 pieds d'élévation. Elle fut consacrée le 24 octobre 1227 par Jacques de Bazoches, évêque de Soissons, assisté des évêques de Beauvais, Chartres, Meaux, assisté également de l'archevêque de Mythilène, et en présence du roi saint Louis, de la reine Blanche et de la cour.

Fermée à la Révolution, « l'église de Longpont eut plus à souffrir que l'abbaye, dit M. l'abbé Corneaux dans *Longpont et ses ruines*. Elle fut détruite pierre à pierre. Chacun y venait puiser comme dans une carrière publique. L'œuvre de destruction continua jusqu'en 1831. »

L'aquarelle de M. Baraquin représente la moitié d'un pignon soutenu par des contreforts, et une fenêtre en ogive dépourvue de ses vitraux.

Nous allons nous trouver en présence d'autres ruines de la même église, sous des aspects qui peuvent inspirer des craintes pour leur conservation; mais que l'on se rassure, quelqu'un est là qui en apprécie tout le mérite, toute l'importance, tout le pittoresque, et qui veille par conséquent sur elles avec un soin jaloux, avec une sollicitude sans pareille : nous avons nommé le propriétaire, M. le comte de Montesquiou.

## 145. *Ruines de l'église de l'abbaye de Longpont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 11 c. ; — l. 17 c.

Ici les ruines sont plus complètes qu'au numéro précédent. On voit bien qu'il s'agit d'une vaste église, et l'on voit, en outre, un grand bâtiment qui, lui aussi, a son style propre.

« Quand on a mis le pied dans ces restes gigantesques, dit l'historiographe de Longpont (M. l'abbé Corneaux), on est émerveillé. La rose du transept à demi détruite, ces colonnes debout, ou n'offrant plus qu'un piédestal qui semble poser gravement devant ses admirateurs, ces contreforts se dressant majestueusement, le grand portail avec son immense rosace à jour, ces restes de voûtes comme suspendus en l'air, saisissent et font rêver.»

**146.** *Ruines de l'église de l'abbaye de Longpont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 11 c. ; — l. 17 c.

Les ruines de Longpont sont toujours trouvées belles, de quelque côté qu'on les regarde. On pourrait même avancer que si les cisterciens qui occupèrent l'abbaye revenaient en ce monde, ils feraient comme les visiteurs, ils admireraient ces ruines.

De même que dans l'aquarelle précédemment décrite, un grand bâtiment paraît dans ce paysage ; mais, mieux en vue que tout à l'heure, il ajoute à l'aspect pittoresque.

**147.** *Porte de l'abbaye de Longpont.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin, juge au tribunal civil de Soissons.

H. 12 c. ; — l. 17 c.

Le monastère de Longpont ne le cédait point à l'église en magnificence et en beauté, dit le *Voyage pittoresque de la France*. Quoique entouré de fortes murailles et flanqué de tours de distance en distance, il fut dévasté, incendié et ruiné dans les temps de guerre. On y observait cette cérémonie, qui tomba en désuétude : le lavement des pieds tous les samedis. Et vint la Révolution qui amena sa perte.

Quant à la porte, elle paraît être du XII^e^ siècle, époque à laquelle l'établissement fut fondé. Cette porte constitue un petit corps de logis ; elle a quatre tourelles dont deux moins anciennes que les autres.

**148.** *Porte de l'abbaye de Longpont.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 17 c. ; — l. 25 c.

Voici encore la même porte, avec cette différence, toutefois, qu'elle se présente de face, tandis que l'autre est vue de côté.

Cette seconde porte montre ses quatre tourelles, et la première n'en laisse voir que trois. Son voisinage de constructions rustiques est plus accusé aussi, et deux bonshommes sont placés au premier plan comme repoussoirs.

Veut-on savoir combien l'abbaye et l'église furent vendues en 1793, avec 24 hectares d'immeubles en dépendant ? — 36,762 livres, répondra M. l'abbé Corneaux.

## 149. *Ruines de l'église de la Chartreuse de Bourgfontaine.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 13 c. ; — l. 17 c.

Bourgfontaine dépend du village de Pisseleux, canton de Villers-Cotterêts. Sa chartreuse a été fondée en 1318 par un comte de Valois, et ce qui reste de ce couvent se réduit à ceci : une façade d'église avec porte délabrée, deux fenêtres sans vitraux, quelques piliers en partie cachés par un appentis moderne, et une ou deux tours aux angles du vieil édifice.

## 150. *Portrait de Merlot, architecte à Soissons au XVIII^e^ siècle.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1884, par M. Adolphe Tingry.

H. 80 c.; — l. 65 c.; — gr. nat.

M. Tingry, ancien bijoutier à Soissons, a fait don de diverses choses au musée. Il tenait ce portrait d'une de ses tantes qui l'avait reçu en héritage de la famille Merlot, et il l'a donné également.

Merlot est vu de trois quarts et à mi-corps. Il porte la perruque à marteaux Louis XVI, un habit grisâtre, un jabot et des manchettes. Il montre un plan de la main gauche et tient un compas de la main droite.

## 151. *Portrait de Poiteau, Pierre-Antoine.*

Peint sur toile par M. Paul Laurent, d'après Paul Verdeil, 1854.

H. 80 c. ; — l. 63 c. ; — gr. nat.

Poiteau est né à Ambleny, en ce gros village qui appartenait aux chanoines de Soissons au x^e^ siècle et qui possède non seulement une belle église des XII^e^, XIII^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, mais aussi un château-fort que fit construire, au XIII^e^ siècle, un seigneur de Pierrefonds.

Poiteau fut un horticulteur distingué et un botaniste remarquable. La croix de la Légion d'honneur a récompensé ses mérites. Il est décédé à Vaugirard en 1854, à l'âge de 88 ans. Son portrait nous le fait voir à mi-corps, de face, vêtu d'une redingote noire, assis, la tête chauve, les tempes garnies de cheveux gris et le bras gauche appuyé sur un livre d'horticulture.

## 152. *Portrait de dom Hocq.*

Peint sur toile, forme ovale ; signé A. Carpantier, 1743 ; acheté en 1884.

H. 70 c. ; — l. 57 c. ; — gr. nat.

Dom Nicolas-Remi Hocq était chanoine de l'abbaye royale de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, en 1743 ; prieur de Carliaco en 1745. Il avait 32 ans quand son portrait a été fait par Carpantier, ainsi que le dit une inscription peinte au revers de la toile, et ce portrait le représente à peu près de face, en buste, habillé d'un surplis, la tête découverte, le bonnet dans la main droite.

## 153. *Paysage à Pinon.*

Peinture sur toile, par Jean-Louis-Joseph Hoyer,

professeur de l'école de dessin de Soissons pendant plus de quarante ans.

H. 58 c. ; — l. 70 c.

Ce tableau a été acquis par le musée le 29 décembre 1884, moyennant 150 francs. Il provient de la succession de M. Maxime Laurendeau, ancien professeur de dessin et ancien membre de la Société archéologique de Soissons, qui l'avait acheté à une vente Véron, rue Saint-Remi, à Soissons.

Les nos 50, 51, 52, 53, 85 et 113 sont d'autres œuvres de Louis Hoyer. Dans celle-ci, où le château de Pinon ne figure pas, des cavaliers se rencontrent au premier plan ; plus loin, à droite et à gauche, deux bouquets d'arbres entremêlent leurs branches ; au-delà, des montagnes précèdent l'horizon.

## 154. *Délaissée, souvenir de Venise.*

Peinture sur toile, signée Fx Hte Lucas, 1884, confiée par l'Etat au musée en 1886.

H. 1 m. 35 c. ; — l. 2 m. 20 c. ; — moy. gr.

M. Lucas est né à Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure). Il est élève de Lehmann, a souvent exposé au Salon, est hors concours.

Son tableau remonte à 1884 ; il a figuré, sous le n° 957, à l'Exposition universelle de 1889, où il a remporté une médaille d'argent ; il a été dessiné et gravé alors par le *Monde illustré* et l'*Exposition de Paris*. « Un poète, disent ces deux journaux, a peint cette vierge abandonnée dans la Venise ancienne et que conduisent au tombeau les saintes filles de la charité. Cette gondole, qui porte la jeunesse endormie au milieu des fleurs, sur la mer limpide, dans la buée du matin, n'a rien de lugubre. C'est le chemin de la tombe, mais c'est aussi le chemin du ciel. Telles les anciens nous montrent les vierges martyres, le sourire sur leurs lèvres blanches, portées par les anges vers le séjour des bienheureux. Ici, la belle silhouette des dômes, effacée par la brume, indique à peine la terre de souffrance ; et les sœurs en blanches cornettes ne rappellent du monde que ce qu'il y a de plus pur et de plus tendre. Il faut

bien du talent pour envelopper d'un pareil charme la triste mort qui fait notre effroi, quand nous n'avons pas la douce consolation de l'espérance. »

Si nous ne nous trompons, nous sommes aussi en présence de l'église Santa Maria della Salute qui est située près de la douane des mers, du canal Giudecca et du canal S. Marco ; — église du XVII^e^ siècle pour la construction de laquelle l'architecte enfonça dans le sol 1,200,000 pilotis.

## 155. *Vue de l'église de Saint-Pierre-à-la-Chaux, à Soissons.*

Peinture sur toile, signée Maxime Laurendeau, Soissons 1826, achetée en 1886.

H. 31 c. ; — l. 40 c.

Maxime Laurendeau est né à Soissons le 26 avril 1803 ; il y est mort le 30 novembre 1882. Il a peint un peu, il a dessiné davantage, il a écrit beaucoup et il est question de lui au n° 153.

L'église de Saint-Pierre-à-la-Chaux (on dit aussi Saint-Pierre-à-l'Assaut) a été détruite en 1829 pour faire place à une poudrière. L'abbaye et l'église Saint-Léger font suite, dans le tableau, à l'église de Saint-Pierre ; une partie du palais de l'Intendance (aujourd'hui l'Hôtel de Ville) vient après ; la maison d'un concierge de la porte de la rue de la Paix se montre à côté, et l'on voit au premier plan, au pied du rempart, une portion d'ancien jeu de paume.

## 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163. *Vitraux de l'Arquebuse de Soissons.*

Peints par Pierre Tacheron, maître peintre sur verre à Soissons, au XVII^e^ siècle ; auteur de jolies grisailles qu'on voyait au couvent des Minimes de cette ville.

Ces vitraux sont les remarquables restes de dix hautes

verrières qui ont été peintes, en 1622, par Pierre Tacheron, pour l'Arquebuse de cette ville. Ils ont, de tous temps, « piqué la curiosité des voyageurs les plus distingués par leur rang comme par leurs connaissances ». Louis XIV, passant à Soissons le 20 octobre 1673, alla voir les verrières de l'Arquebuse. Après les avoir admirées pendant une heure, il en demanda quatre pour la décoration de son cabinet. Les arquebusiers lui offrirent la totalité. Le roi ajourna sa décision, et les verrières restèrent en place.

Le n° 156 représente les Amours.

Le n° 157 représente le dieu de l'onde (Neptune) et l'une des 50 Danaïdes (Amymone).

Le n° 158 représente des satyres, monstres moitié hommes, moitié chèvres.

Le n° 159 représente le père d'Hylas, — Théodamas, — qui fut tué par Hercule.

Le n° 160 représente la mort d'Hippolyte,

> Triste objet où des dieux triomphe la colère
> Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Ces cinq sujets mythologiques ont une hauteur de 23 centimètres et une largeur de 19 centimètres ; ils ont été peints d'après des gravures d'un vieil ouvrage qui se trouve à la bibliothèque de la ville de Soissons et qui a pour titre : *Les Images ou Tableaux de plate peinture des deux Philostrates, mis en français par Blaise de Vigenère.*

Le n° 161 représente le Printemps, le n° 162 représente l'Eté, et le n° 163 représente l'Automne. Ces trois sujets sont ovales ; ils ont une hauteur de 20 centimètres et une largeur de 25 centimètres ; ils ont été, ainsi que les cinq précédents et le tableau n° 155, achetés par M. Caillez, maire de la ville, à la succession de M. Maxime Laurendeau, en 1886, moyennant 410 francs.

## 164. *Attaque de bandits.*

Peinture sur bois attribuée à Philippe Wouwermans, donnée en 1886 par M. Octave Leroy.

H. 30 c. ; — l. 36 c. ; — pet. nat.

M. Octave Leroy est né à Soissons le 15 mars 1814 ; il y

a vécu 72 ans et il y est décédé le 28 mars 1886, laissant à la ville la maison qu'il habitait sur la place Saint-Gervais, à la condition d'y loger plus tard le professeur de l'école municipale de dessin, et léguant au musée (qu'il avait déjà gratifié des tableaux nos 32 et 73) les cinq tableaux 164, 165, 166, 167, 168.

« Octave Leroy a eu une grande passion dans sa vie, a dit M. Caillez, comme maire de Soissons, dans un discours qu'il prononça sur la tombe du testateur : l'amour de sa ville natale, l'orgueil de ses grands souvenirs historiques, le souci de tout ce qui pouvait l'orner et l'embellir ; mais, par-dessus tout, le culte des monuments que le passé lui a légués, et particulièrement celui de cette magnifique cathédrale, où l'église vient de prononcer sur lui ses dernières prières. Octave Leroy a eu une autre passion non moins noble, celle de l'art, de l'art sous toutes ses formes : littérature, musique, architecture, peinture. Il était épris du beau ; il le savourait et s'en délectait, si l'on peut dire, en gourmet délicat et connaisseur. L'enthousiasme pour tout ce qui est grand, élevé, généreux, c'était le fond de sa nature nerveuse, vibrante, ainsi que de son esprit cultivé et raffiné..... Il y avait chez lui à la fois du philosophe antique, tel que ses lectures le lui avait fait admirer, et aussi du chrétien..... »

Voilà qui est bien parlé, et si, de notre côté, nous indiquons que M. Leroy était fils d'un huissier du tribunal civil de Soissons, qu'il possédait une honnête aisance, n'a jamais exercé d'emploi et a consacré tous les ans une partie de ses revenus à l'achat de tableaux qu'il a donnés à la ville et à ses amis, par son testament, on aura de lui un portrait complet.

En ce qui concerne Wouwermans, rappelons qu'il est fils et frère de peintres, qu'il est né à Harlem en 1620 et qu'il est mort quarante-huit ans après. Il a peint des chasseurs, des seigneurs, des patineurs, des soldats, des bandits, etc., et toujours il a animé ses tableaux par la présence de chevaux qui ne s'emportent pas à bride abattue, dit Arsène Houssaye, mais qu'il excellait à peindre, écrit Alfred Michiels. Ajoutons, dit d'autre part Charles Blanc, que les chevaux de Wouwermans se permettent volontiers, en toute rencontre, ce que font trop souvent les buveurs de David Téniers.

Dans l'*Attaque de bandits*, le cheval vient d'entendre une détonation et prend le galop. En même temps, le cavalier se défend de son épée contre un brigand qui fait feu et est accompagné d'un autre qui apprête son arme.

**165.** *Le Mail et la rivière d'Aisne.*

Paysage sur toile, signé E. Salingre ; donné en 1886, par M. Octave Leroy, de Soissons.

H. 28 c. ; — l. 37 c.

Ce paysage embrasse le Mail et l'Aisne à Soissons, en amont de la passerelle, avec la montagne de Cuffies et un bout de celle de Pasly à l'horizon. Ses eaux sont transparentes ; la lumière se joue dans les grands ormes, et sous un ciel bleu se rassemblent de blancs nuages.

**166.** *Soleil couchant, en août, sur la route de Soissons à Compiègne.*

Paysage à l'huile, sur carton, signé E. Salingre, 1874 ; donné en 1886, par M. Octave Leroy, de Soissons.

H. 22 c. ; — l. 29 c.

Le soleil dore les nuages ; ses reflets tombent sur une maisonnette, au bord de la route. D'un côté sont bâties quelques habitations, et presque au premier plan se dresse un de ces ormes que l'on rencontre si souvent sur le sol soissonnais.

**167.** *Environs de Soissons, près de Pommiers.*

Paysage sur toile, forme ovale, signé E. Salingre, 1864 ; admis au Salon de 1865, sous le n° 1918 ; donné en 1886, par M. Octave Leroy, de Soissons.

H. 46 c. ; — l. 56 c.

L'été semble avoir fait place à l'automne ; de grands et de petits arbres se mirent dans l'Aisne ; la montagne de Pommiers

s'allonge à droite et cache le village de ce nom ; le ciel azuré se voile ; un pêcheur à la ligne est au bord de l'eau.

## 168. *Portrait d'Octave Leroy, à l'âge de 3 ans.*

Médaillon ovale, peint sur toile par Louis Hoyer en 1817 ; donné par M. Octave Leroy en 1886.

H. 33 c. ; — l. 29 c. ; — pet. nat.

Louis Hoyer aurait certainement pu signer ce portrait d'enfant blond, décolleté, en chemise, à mi-corps et regardant presque de face ; mais sa modestie le portait à ne pas revêtir de son nom toutes ses œuvres, et celle-là est du nombre de celles qu'il n'a pas signées.

V. détails sur O. Leroy, n° 164, et sur Louis Hoyer, n° 9.

## 169. *Groupe d'Amours.*

Peinture sur toile, forme ovale, non signée, donnée en 1886, par M. Collet, conservateur du musée.

H. 35 c. ; — l. 40 c. ; — pet. nat.

Ces deux amours, — ces deux anges peut-être, — s'enlèvent dans un ciel qui n'est pas fini. L'un tient une cassolette enflammée, l'autre une sorte de flambeau également allumé. Le premier se montre de profil, le second se présente de face, et tous deux sont joufflus et potelés comme le sont les anges et les amours.

## 170. *Danse d'ours, à Soissons, place Saint-Gervais.*

Peinture sur toile, par Louis Hoyer; donnée en 1886, par M. Alphonse Caillet, adjoint au maire de Soissons.

H. 22 c. ; — l. 29 c. ; — pet. nat.

La scène se passe vers 1820. Le visiteur voit à sa droite, adossée au chevet de la cathédrale, une fontaine qui a disparu en 1826 et près de laquelle se trouvent un cornemuseux et un chameau. A gauche est située la maison qui devait être léguée à la ville de Soissons, en 1886, par M. Octave Leroy. Au milieu de la place un ours se tient debout et danse sur les ordres de son maître. Des badauds sont par-ci, par-là.

Atteint d'un anévrisme, l'auteur de cette pochade mourut subitement, et la laissant inachevée, le 10 juillet 1829. « En souvenir et pour gage du vif et respectueux attachement » que M. Maxime Laurendeau, de Soissons, avait toujours porté à Louis Hoyer, Mme veuve Hoyer offrit à M. Laurendeau cette dernière œuvre du maître soissonnais, et cette œuvre passa, par suite d'acquisition après le décès de M. Laurendeau, dans les mains de M. Alphonse Caillet.

## 171. *Vue de Laon.*

Peinture sur toile, signée Geoffroy, 1803, donnée en 1887 par M. Emile Deviolaine, conseiller général.

H. 41 c. ; — l. 32 c.

M. Deviolaine était vice-président de la Société historique, archéologique et scientifique de Soissons. En quittant volontairement ce poste, il offrit au musée, comme témoignage de sympathie, cette *Vue de Laon*, qui provient de M. Duchange, ancien président de la Société académique de cette dernière ville.

## 172. *L'Arquebuse et la tour Lardier sur les bords de l'Aisne, à Soissons.*

Aquarelle signée Cahenny, achetée en 1887.

H. 37 c. ; — l. 60 c.

L'Arquebuse est un corps de bâtiment qui a été construit en pierre et brique en 1626, et dont la porte sur la rue date de 1658. La tour Lardier, appelée aussi la tour du Diable (voir

n° 9), remontait au moyen-âge ; mais elle n'existe plus guère que dans son soubassement ; elle a été détruite en 1846.

Dans l'aquarelle de Cahenny, l'Arquebuse est cachée en partie par un pavillon qui a été abattu dans le premier quart de ce siècle. La tour Lardier se détache d'un mur de rempart. Vient ensuite le pont de Soissons sous lequel l'Aisne coule paisiblement. Plus loin sont quelques maisons : c'est le commencement du faubourg Saint-Waast.

Cahenny était prénommé Jean-Pierre ; il est né à Soissons, le 24 juin 1816, du mariage de Martin Cahenny, suisse de profession et Suisse d'origine, avec Catherine Tassin. Il demeurait à Reims en 1849.

## 173. *La Soirée.*

Peinture sur toile d'après Lancret, signée Auguste Réaume, le 23 novembre 1821 ; legs de M. Jules Vielliard, en 1882.

H. 1 m. 05 c. ; — l. 80 c. ; — pet. nat.

M. Jules Vielliard, fils d'un avoué de Soissons, est né en cette ville le 25 juillet 1821 ; il y est décédé célibataire et propriétaire le mercredi 19 décembre 1883. Il avait, par testament du 31 décembre 1882, légué au musée le tableau *La Soirée* qu'il croyait être un original de Nicolas Lancret, peintre de genre qui vint au monde en 1690 et mourut en 1743 ; mais nous avons découvert que ce tableau n'est qu'une copie, et encore est-elle dans un très mauvais état de conservation.

La lune éclaire un groupe de jeunes femmes qui se sont réunies dans un parc pour se baigner. Deux d'entre elles sont entrées quelque peu dans l'eau et batifolent. Deux autres regardent ce jeu, et une cinquième tord le linge mouillé.

## 174. *Evénement arrivé à Bouichadel entre Blaize et Arzillières, département de la Marne.*

Aquarelle d'après Louis Hoyer, signée Hennecart,

donnée en 1887 par M. Paul Marmottan, ancien conseiller de préfecture, publiciste.

H. 39 c. ; — l. 61 c. ; — pet. nat.

Ce tableau est un épisode de l'invasion de 1814 ; il représente Antoine Bouichadel, employé dans les hôpitaux militaires, fuyant à la nage, dans la Marne, le 10 février 1814, des Cosaques qui le poursuivent.

En 1820, Bouichadel demeurait à Soissons, dans le voisinage de Louis Hoyer. Il raconta son aventure à celui-ci, qui en fit le sujet d'une aquarelle, et cette aquarelle fut copiée par un nommé Hennecart. La copie fut trouvée à Soissons, en 1887, par M. Paul Marmottan, auteur de diverses publications, collectionneur d'œuvres de l'école française et qui était venu visiter le musée de Soissons. M. Marmottan acheta cette copie, non pas qu'elle fût bonne, mais parce qu'elle reproduisait un épisode concernant un Soissonnais. Il l'offrit ensuite à la ville, et ce fut le commencement de dons beaucoup plus importants qu'il lui fit. Une cinquantaine de tableaux, dessins et gravures ont, en effet, indépendamment de nombreux objets curieux et intéressants, été envoyés par lui, en plusieurs fois, de son hôtel de Passy au musée de Soissons. Et s'il a agi de la sorte, c'est d'abord parce qu'il trouvait parfaitement assurée ici la conservation de ce qu'il donnait, et c'est ensuite parce qu'il était heureux de faire profiter de ses trouvailles de collectionneur le musée de Soissons, auquel il s'intéressait et s'intéresse tout particulièrement.

**175.** *Portrait du comte Horace Sébastiani de la Porta, décédé maréchal de France en 1851.*

Peint sur toile, donné en 1887, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Laurent Dabos.

H. 36 c. ; — l. 28 c. ; — moy. gr.

Sébastiani est vu de face, la tête nue, le regard dirigé vers la droite. Il porte l'uniforme de général de division. Né en 1775,

il peut avoir 45 à 50 ans, et depuis longtemps déjà il a conquis son grade. Il a paru à la Chambre pendant les Cent-Jours comme député de l'Aisne, mais il ne doit pas encore être député de Vervins. Il était à Amiens, le 3 mai 1815, en qualité de général en chef, et, de cette ville, il écrivait au sous-préfet de Soissons, M. Defourment, une lettre que nous avons sous les yeux, qu'il signait Horace Sébastiani et que nous plaçons ici à cause de son intérêt local : « J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 30 avril. C'est par un décret et des ordres précis de l'empereur que les garnisons des grenadiers des gardes nationales en activité sont déterminées. La ville de Soissons n'est point du nombre des places fortes dont la garde est confiée aux gardes nationaux, et, d'après les intentions de l'empereur, j'ai donné les ordres nécessaires à M. le général Goris à Laon pour faire diriger sur Maubeuge, Avesnes et Valenciennes, les sept bataillons que le département de l'Aisne doit fournir pour la défense des places fortes du nord de l'empire. Je suis fâché, monsieur le sous-préfet, de ne pouvoir faire dans cette circonstance quelque chose qui vous soit agréable. »

Si l'on ne peut préciser l'époque à laquelle Dabos a pu peindre Sébastiani, du moins peut-on dire que Dabos est né en 1762 et mort en 1835. M. Paul Marmottan nous apprend même, dans son livre *l'Ecole française de peinture*, que c'était un portraitiste qui « fut distingué par plusieurs souverains ; bon maître de second ordre, ayant pris part à toutes les expositions, disparaissant sans doute au milieu de la pléïade des peintres français de son temps, mais pourvu de mérite, peignant avec fermeté, et fini dans ses détails ».

## 176. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, donné en 1887, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Rouillard.

H. 60 c. ; — l. 50 c. ; — gr. nat.

A en juger par son habit noir et son jabot plissé, ce personnage inconnu, qui se montre de face et à mi-corps, appartient à la Restauration, époque à partir de laquelle Jean-Sébastien Rouillard, élève de David, né en 1787, mort en 1852, peignit une véritable quantité de portraits, entre autres ceux de

Louis XVIII et de Charles X ; mais quoique ayant fait preuve d'une facilité et d'une activité réelles, Rouillard aura bien de la peine, dit M. Marmottan, à sortir de l'obscurité, effacé qu'il est par les maîtres qui l'ont précédé.

## 177. *Portrait d'un conseiller à la Cour de cassation.*

Peint sur toile, signé Despois, 1813 ; donné en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 59 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Le nom de ce magistrat en robe rouge, en rabat de dentelle, vu de face, à mi-corps, décoré, content de lui, et semblant dire comme Voltaire dans le *Précis du siècle de Louis XV :* « La magistrature a l'honneur, la fortune et la vie des hommes entre ses mains », n'a pu être découvert, quoiqu'il ait été bien cherché. Mais on sait que le peintre Despois (André-Jean-Antoine) est né à Foissy (Yonne), qu'il fut élève de l'école des Beaux-Arts, travailla sous David et Gros, et qu'il exposa aux Salons de 1810 à 1834.

## 178. *Vénus et l'Amour.*

Peinture sur toile, donnée en 1887, par M. Paul Marmottan, et attribuée par lui à Jacques Vallin.

H. 54 c. ; — l. 65 c. ; — pet. nat.

La déesse de l'amour est assise sur un tapis, la main gauche posée sur un carquois ; elle indique de la main droite à son fils Cupidon sur qui il doit lancer ses flèches. Au second plan, on remarque le groupe de *l'Enfant à l'oie.*

Jacques Vallin a vécu de 1780 à 1815. Il fut tout à la fois peintre d'histoire, de paysages et de portraits ; mais il a surtout peint des sujets mythologiques : Silènes, bacchantes, nymphes, Diane, Thésée, Hippolyte, etc. Il a su conserver à son pinceau, a écrit le donateur de ce tableau, une note qui le

fait reconnaître, sans pasticher le XVIII^e^ siècle, dont il a, sans excès, l'élégance.

## 179. *Paysage.*

Peint sur toile, signé Clarisse (?) ; donné en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 53 c. ; — l. 45 c.

Au premier plan, des moissonneurs et des moissonneuses rentrent au logis, précédés d'animaux ; deux femmes se tiennent par la main et essaient un pas de danse. Au second plan est une rivière avec chute d'eau, et au delà se montrent des habitations, des montagnes et l'horizon.

## 180. *Portrait de Blücher.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 61 c. ; — l. 49 c. ; — gr. nat.

La naissance de Blücher se place au 16 décembre 1742 et l'époque de sa mort au 12 septembre 1819. Vainqueur de Napoléon à La Rothière et à Laon, le feld-maréchal prussien fut, hélas ! maître de Soissons le 3 mars 1814, puis entra à Paris le 31 du même mois. Il décida du sort de la bataille de Waterloo, en apportant son appui au duc de Wellington, et son peintre, plus qu'ordinaire, nous le montre de face et presque à mi-corps, sur un fond noir, dans un uniforme brodé d'or.

## 181. *Portrait de femme, époque 1792.*

Peint sur toile, donné en 1887, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Henri-Nicolas Van Gorp.

H. 31 c. ; — l. 24 c. ; — moy. gr.

Cette dame porte les cheveux poudrés et un fichu Marie-

Antoinette. Elle a les traits durs, la gorge nue, les mains et les bras gantés ; elle est peinte à mi-corps, à peu près de face, et est assise dans un fauteuil garni d'étoffe rouge.

Qu'était-ce que Van Gorp que l'on croit être l'auteur de ce portrait ? Un Hollandais venu de bonne heure à Paris, où il étudia sous Boilly, et où il exposa ses œuvres au Salon à partir de 1793 jusqu'à 1819.

## 182. *Vue des environs de Naples.*

Peinture sur porcelaine, signée Rocarier 1838, donnée en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 15 c. ; — l. 18 c.

Ce paysage est d'un tendre qui ne saurait être la vérité même, mais qui est charmant d'effet. Une femme passe le long d'un mur, en portant un vase sur sa tête et un enfant dans ses bras ; un homme est assis et caresse un chien ; deux autres personnages causent ensemble. Une rivière coule près d'eux ; à gauche, un gros arbre étend ses rameaux et précède une habitation qui doit avoir des vues délicieuses sur l'horizon.

## 183. *Portrait (présumé) de de Serre.*

Peint sur toile, donné en 1887, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Nicolas Van Gorp (v. n° 181).

H. 27 c. ; — l. 22 c. : — moy. gr.

Le comte Hercule de Serre est originaire des environs de Pont-à-Mousson, car il est venu au monde à Pagny-sous-Preny. Il émigra avec sa famille, retourna dans son pays en 1801, se fit inscrire comme avocat au barreau de Metz, entra ensuite dans la magistrature, fut nommé avocat général, puis premier président, suivit la fortune de Louis XVIII pendant les Cent-Jours, rentra en France, redevint premier président et fut envoyé par le département du Haut-Rhin à la Chambre des députés, où il se fit remarquer comme orateur et où il parvint à la présidence. Il fut ministre de la justice en 1818, dans le cabinet Decaze, et

encore ministre jusqu'en 1821 dans le cabinet Richelieu. Il mourut ambassadeur à Naples, trois ans après ; il avait 48 ans.

Le portrait dont il s'agit représente un personnage tête nue, vu de face, en buste, en habit brodé sur lequel sont attachées trois décorations.

## 184. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 62 c. ; — l. 22 c. ; — gr. nat.

Ce portrait est celui d'un homme à cheveux blancs, vu de face, en buste, portant cravate blanche, gilet blanc, habit noir, et ne paraissant pas être le premier venu, tout inconnu qu'il est.

## 185. *Vue du tombeau de M. et Mme Leprince.*

Peinture sur bois, par Camille Van Spaendonck ; donnée en 1887, par M. Paul Marmottan.

H. 23 c. ; — l. 28 c.

L'épitaphe de ce tombeau est ainsi conçue : « Ci-git Louis-François Leprince, décédé le 20 juillet 1817, et Marthe-Félicité... (*nom de famille illisible*) son épouse, décédée le 23 novembre 1825. » Et derrière le tableau on lit : « Ce tombeau représentant la tombe de M. et Mme Leprince doit revenir après moi à Mme Trou ou à sa fille. (*Signé*) Camille Van Spaendonck. »

On ne sait rien de M. et Mme Leprince ; rien non plus de Mme et de Mlle Trou. Quant à Van Spaendonck, ses biographes disent qu'il est né en 1756, à Anvers, et mort en 1840, qu'il vint à Paris avec son frère Gerard (né en 1746, décédé en 1822) ; que tous deux furent des peintres recherchés, que Camille fut professeur à Sèvres et Gérard professeur au Muséum, et enfin que leurs tableaux sont pleins de valeur, de coloris et de goût.

## 186. *L'Abreuvoir.*

Peinture sur bois, signée Théodore Frère, donnée par la revue *L'Art.*

H. 22 c. ; — l. 24 c. ; — pet. nat.

Au Caire, par un soleil couchant, de nombreux chameaux, dont le premier est monté par un Arabe, se rendent à l'abreuvoir.

Ce tableau et les trois qui suivent dans ce catalogue ont été offerts au musée, en 1887, par l'entremise de M. Paul Leroi, fondateur de *l'Art* et alors rédacteur en chef du *Courrier de l'Art.* Une condition a été mise à ce don, c'est qu'il serait considéré comme fait à titre incessible et insaisissable et que les tableaux seraient exposés à demeure dans les salles du musée. La condition est respectée.

## 187. *Au Piano.*

Peinture sur bois, signée Henri Brispot, donnée en 1887, par la revue *L'Art.*

H. 36 c. ; — l. 25 c. ; — pet. nat.

Dans une chambre à l'ameublement Louis XVI, une jeune femme est assise devant un piano et promène ses doigts sur le clavier.

## 188. *Vache au repos.*

Peinture sur bois, signée Rosa Venneman ; donnée en 1887, par la revue *L'Art.*

H. 22 c. ; — l. 26 c.

Cette vache est accroupie sur une colline, sous un ciel nuageux. Une maigre végétation l'entoure.

## 189. *Le Gué.*

Peinture sur bois, signée Rosa Venneman ; donnée en 1887, par la revue *L'Art.*

H. 55 c. ; — l. 46 c.

Un petit paysan traverse une mare avec deux vaches qu'il dirige solennellement.

## 190. *Portrait de d'Héricourt (Charles-Julien).*

Peinture sur toile, non signée, achetée en 1887.

H. 85 c. ; — l. 68 c. ; — gr. nat.

Un homme d'une trentaine d'années, portant la perruque et le costume du temps de Louis XIV, indique de la main droite un papier sur lequel on lit : *Académie de Soissons.* Le nom et le titre de ce personnage sont inscrits au dos de la toile : « Charles-Julien d'Héricourt, fondateur de l'académie de Soissons. » Il n'y manque qu'une date, celle de 1674, à laquelle cette académie prit naissance.

Ce portrait a été découvert à Paris, en décembre 1887, par un artiste peintre, M. Guédy, puis proposé par lui à la ville de Soissons ; M. Caillez, alors maire, s'est empressé de l'acheter 120 francs pour le musée, qui déjà possède un buste en marbre de Louis d'Héricourt, parent de Charles-Julien, tous deux originaires de Soissons.

Charles-Julien était conseiller du roi au siège présidial de Soissons ; il a écrit : *De Academia suessionensi ;* il portait : d'argent à une croix de gueules, chargé de cinq coquilles d'argent, écartelé d'or à un criquier de gueules. Il est représenté de trois quarts et à mi-corps.

## 191. *Figure du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle.*

Fragment de peinture à fresque, auteur inconnu.

H. 26 c. ; — l. 19 c. ; — gr. nat.

Cette peinture a été trouvée à Soissons en 1887, lors de la démolition du rempart de l'Arquebuse, où divers fragments du même genre se trouvaient engagés comme moellons. Elle est la figure, vue de trois quarts, d'un homme à longue barbe et à longs cheveux, du Christ peut-être. On pense qu'elle provient de l'église Saint-Martin qui existait dès le VIII^e^ siècle, non loin de l'Arquebuse, et qui a été brûlée en 1414, relevée ensuite, détruite encore en 1567, rebâtie de nouveau en 1570, terminée en 1736 et supprimée à la Révolution.

## 192. *Violettes et raisins.*

Pastel signé par M^me^ Marie Toulmouche, originaire de Nantes.

H. 26 c. ; — l. 36 c.

Ces violettes d'automne et ces deux grappes de raisin ont été reçues au Salon de 1888, sous le n° 3646. Elles sont maintenant exposées à demeure au musée de Soissons, à qui elles ont été offertes, la même année, par la revue parisienne *L'Art*, dont M. Paul Leroi est le fondateur et l'un des rédacteurs.

## 193. *Symphonie des fromages en Brie majeur.*

Peinture sur toile, signée J. Justin, exposée au Salon de 1888, sous le n° 1395, donnée le 6 août 1888, par M. le baron Alphonse de Rothschild, membre de l'Institut.

H. 65 c. ; — l. 90 c.

M. Marie-Jules Justin est un Parisien, élève de Luminais. Il a accompagné ses différents fromages d'une panerée de pommes, d'un bocal de cornichons, d'un pot à beurre, d'une lanterne. Et si l'on interroge les livrets du Salon, on voit qu'il n'est pas à son début, mais qu'il a exposé : en 1880, *Un Coin d'office ;* en 1881, *Un Coin de ferme à Carolles ;* en 1882, *le Creux de la Fontenelle ;* en 1883, *le Val de Crépeu ;* en 1884, *le Val de la Fontenelle après l'orage ;* en 1885, *Une Entrée de ferme* et

*le Petit Berger ;* en 1886, *la Grange de Vatinelle ;* en 1887, *le Jardin du Garde champêtre, la Maison que j'habitais à Yport ;* et en 1889, *Moutons en plaine.*

Depuis plusieurs années, M. le baron Alphonse de Rothschild s'intéresse vivement aux musées de province, leur donne sans compter, les enrichit continuellement et suit avec une véritable sollicitude leurs efforts artistiques. En 1888, 1889, 1891, 1892, il a bien voulu, sur les aimables indications de M. Paul Leroi, fondateur de la revue *L'Art*, comprendre le musée de Soissons dans ses excellentes libéralités. C'est ainsi que *la Symphonie des Fromages, les Bords de la Meuse, la Liseuse à la Fenêtre, Dans l'herbe en Normandie* et *la Bonde d'Etang en Sologne* se font remarquer ici.

## 194. *Portrait de jeune homme.*

Peint sur toile, non signé, recueilli anciennement.

H. 40 c.; — l. 32 c. ; — gr. nat.

Ce jeune homme est vu de trois quarts et en buste ; il porte la perruque Louis XV avec nœud cadogan, et une cravate de batiste avec nœud de dentelle. Sa poitrine est couverte d'une armure.

## 195. *Bords de la Meuse aux environs de Dordrech [Hollande].*

Peinture sur toile, signée Edmond Yon, donnée en 1889, par M. le baron Alphonse de Rothschild, membre de l'Institut.

H. 44 c. ; — l. 73 c.

La Meuse coule à pleins bords à l'horizon, sous un ciel chargé de nuages gris. Quelques bateaux glissent sur le fleuve. A droite et à gauche sont des moulins à vent avec maisons de meuniers. Aux premiers plans, des herbes aquatiques se balancent et, comme dans la fable, le roseau plie et ne rompt pas.

M. Yon (Edmond-Charles), qui a peint ce paysage, est né à Paris-Montmartre en 1836. Il est élève du graveur Pouget ; lui-même grave comme un maître ; en outre, il manie le pinceau avec succès ; et maintes fois le Salon a reçu ses gravures et ses peintures. Il est hors concours depuis 1879 et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1886.

## 196. *Saint Pierre.*

Peinture sur toile, non signée, recueillie anciennement par l'administration.

H. 1 m. 30 c. ; — l. 1 m. 28 c. ; — gr. nat.

Saint Pierre est assis, les mains jointes, le regard implorant. Les clefs du ciel sont à ses pieds. M. Laurendeau, dans une notice sur Hoyer, dit que ce tableau a longtemps figuré dans la salle de dessin du collège de Soissons, et lui donne 1 m. 27 de hauteur et 92 c. de largeur. C'est là une erreur que rectifient les dimensions ci-dessus indiquées.

## 197. *Paysage.*

Peint sur toile, signé Berré ; donné en 1889, par M. Paul Marmottan, publiciste.

H. 25 c. ; — l. 32 c.

1777-1828 sont les dates de naissance et de décès de Berré. Ce peintre, prénommé Jean-Baptiste, est originaire d'Anvers. Il a exposé beaucoup et a été médaillé deux fois. Il est rangé avec honneur parmi les paysagistes. Le musée de Montpellier possède deux toiles de lui.

Le premier plan de son tableau n° 197 est peuplé par un pâtre vêtu de rouge et de bleu et par divers animaux couchés ou debout. Au second plan une petite rivière coule sous un pont à deux arches ; au-delà sont des montagnes ; sur le côté, une femme chemine à cheval, précédée d'un homme à pied, et dans le flanc d'un haut rocher couvert de plantes on aperçoit l'entrée d'une grotte.

## 198. *Paysage.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 40 c. ; — l. 32 c.

Une mare au bord de laquelle une brave femme vient laver son linge occupe une partie du premier plan. Un saule tortueux se penche sur cette mare. Une charrette passe au loin, derrière quelques arbres. Au fond, sur une colline, se dresse une habitation, et à l'horizon apparaît une montagne bleuâtre.

## 199. *Paysage.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 33 c. ; — l. 40 c.

Cette toile représente un moulin qui se mire dans son étang et dont la roue est en mouvement. Deux saules et deux villageois se reflètent également dans l'eau. De grands arbres tranchent au dernier plan sur un ciel bleu parsemé de nuages.

## 200. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 33 c. ; — l. 26 c. ; — moy. gr.

Le personnage représenté ici pourrait bien être Alexandre I^er^, empereur de Russie de 1801 à 1825. Il est peint de face, regarde à droite, porte un uniforme de général ; sur sa poitrine brillent plusieurs décorations ; son habit est de drap bleu foncé.

## 201. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 33 c. ; — l. 26 c. ; — moy. gr.

Ne dirait-on pas le profil de Georges III, roi d'Angleterre de 1760 à 1820 ? Et l'habit de drap rouge avec devant de drap noir, et les épaulettes de général, et les décorations que l'on voit; tout cela ne date-t-il pas vraiment de 1815, époque du Congrès de Vienne ? En tous cas, ce portrait, ainsi que celui qui précède et celui qui suit, ont été faits en Autriche et ont été achetés à Vienne.

## 202. *Portrait d'homme.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 33 c. ; — l. 26 c. ; — moy. gr.

Quel est ce personnage ? N'est-ce pas un troisième souverain ? Ne serait-ce pas Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse de 1797 à 1840 ? — Il regarde de trois quarts et porte des moustaches. Son habit est de drap bleu clair avec col rouge chargé de deux galons d'argent. Une épaulette tressée couvre son épaule droite. Deux décorations et deux rangées de boutons garnissent sa poitrine.

## 203. *Hôtellerie sous Louis XIII.*

Peinture sur toile, par M. Van Wyk, achetée en 1889, par M. Caillez, maire de Soissons, moyennant 150 francs.

H. 38 c. ; — l. 55 c. ; — pet. nat.

Trois personnages en costume Louis XIII viennent de prendre une collation dans une vaste salle moyen-âge. La gaieté est

peinte sur leur visage. L'un fredonne, en s'accompagnant de la guitare, un couplet guilleret à l'adresse d'une accorte servante. Les deux autres écoutent en souriant.

M. Henri Van Wyk est né à Amsterdam le 22 décembre 1833; il est artiste peintre. Il est l'auteur de *Pêcheuses* et de beaucoup d'autres tableaux de genre.

## 204. *Vue de la Cava, royaume de Naples.*

Peinture sur bois, donnée en 1889, par M. Paul Marmottan, et attribuée par lui à Dunouy.

H. 37 c.; — l. 54 c.

Au premier plan de cette vue, une femme portant un panier semble indiquer à un pâtre qui garde ses chèvres et ses moutons qu'elle va passer, tout près, sous une porte dont les jambages sont éclairés par un doux soleil, mais dont le dessus est ombragé par des arbres. Un cavalier sur un cheval blanc, et des habitations aux toitures de tuiles agrémentent le second plan. Dans le lointain, des rivières serpentent de tous côtés et des horizons calmes reflètent les tons d'or et d'azur du ciel napolitain.

L'auteur de ce tableau serait Dunouy, Alexandre-Hyacinthe, né à Paris en 1757, mort à Jouy en 1841. Ce maître, dit M. Paul Marmottan qui le connaît bien et qui énumère la plupart de ses œuvres dans *l'Ecole française de peinture*, ce maître doit être placé au premier rang des paysagistes « comme imagination, coloris, poésie et dessin... L'effet de ses paysages est toujours saisissant, à cause d'une mise en scène pleine de goût. Ses teintes et ses perspectives aérées offrent une harmonie soutenue... Dunouy a figuré à toutes les expositions de son temps... »

## 205. *Paysage.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Philippe Budelot.

H. 24 c.; — l. 32 c.

L'automne arrive, l'automne est arrivé ; le soleil répand son or sur les grands arbres ; homme et femme goûtent le repos au bord d'une pièce d'eau ; des chemins en zig-zag conduisent à l'horizon.

Il n'en fallait pas davantage à Budelot pour composer un paysage ; aussi lui attribue-t-on celui-ci. Ses feuillés le font facilement reconnaître, dit le donateur de ce tableau. Il excellait à peindre les bois. Il est fort apprécié d'un groupe d'amateurs éclairés, aimant le fini.

## 206. *Portrait de femme.*

Peint sur toile, non signé, donné en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 65 c. ; — l. 48 c. ; — gr. nat.

Quelle est cette dame, peinte de trois quarts et en buste ? — Son nom est inconnu. Mais elle vivait sous le premier empire, ainsi que le disent sa chevelure frisotée sur les tempes, son chignon élevé et l'ornement qui l'enserre ; ainsi surtout que l'indiquent sa taille courte, l'échancrure de son corsage et son semblant de manche bouffant sur l'épaule droite. L'artiste n'a pas signé son tableau ; il ne l'a d'ailleurs pas achevé.

## 207. *Ecurie.*

Peinture sur toile, signée E. Lepoittevin, donnée en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 36 c. ; — l. 29 c.

Au revers de cette toile on lit : « Eugène Lepoittevin. Provenant du décès de M. Canon, peintre en miniature, le 26 février 1852. »

M. Lepoittevin, Edmond-Modeste-Eugène, dont le vrai nom de famille est Poidevin, est élève du peintre Hersent et de l'école des Beaux-Arts. Il est né en 1806, à Paris, et vingt ans après il exposait déjà avec succès. Il est classé au nombre des bons peintres de genre. Il a au musée du Luxembourg

*Marée basse*, *Naufragé ;* et, parmi ses œuvres, qui sont très nombreuses (il y en a aux musées d'Avignon, de Béziers, de Cambrai, de Rouen, d'Epinal et de Lyon), on signale *l'Ecurie* qu'il fit en 1831, à l'âge de 25 ans : c'est une espèce de chapelle ogivale transformée. Le jour éclaire vivement une villageoise qui s'adresse à un domestique bouchonnant un cheval, près d'une auge et d'un râtelier. Au-dessus de la signature, on remarque un lit, une armoire et, à côté, un tréteau.

Lepoittevin obtint une médaille de 1re classe en 1836 et reçut la croix en 1843. Il est mort en 1870, et cette année-là encore il avait au salon une *Vue des environs d'Etretat.*

## 208. *Berline attelée.*

Aquarelle signée illisiblement, donnée en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 24 c. ; — l. 37 c.

Une berline armoriée est occupée par deux personnages habillés de noir ; elle est attelée de quatre chevaux (dont deux montés) qui trottent sur un chemin entouré d'une barrière. Un cavalier suit ; un autre s'est arrêté pour dire un dernier mot à un homme à pied. — Habitations et montagnes dans le fond.

## 209. *Sujet mythologique.*

Peinture sur soie, non signée, donnée en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 54 c. ; — l. 63 c. ; — pet. nat.

Une déesse, — une renommée probablement, — est placée au centre, sur un socle. Trois femmes, dont une agenouillée et les autres debout, lui font hommage de fleurs. Un gros arbre aux branches et au feuillage en partie brodés de soie prend tout un côté de la composition. Une montagne s'élève sur le point opposé. Plus loin paraît un bout d'horizon lumineux.

**210.** *Perroquet apprivoisé.*

Gouache non signée, donnée en 1889, par M. Paul Marmottan.

H. 14 c. ; — l. 20 c.

Il y avait sur une tablette, dans une maison quelconque, un vase Louis XVI, garni de fleurs, un bol, deux verres à pied, un plat de fruits, une fiole de scubac et un verre rempli aux trois quarts de cette espèce de wisky ou eau-de-vie de grain. Un perroquet apprivoisé est survenu, a sauté sur la tablette, et le voilà qui attaque une cerise, de son bec crochu.

**211.** *Portrait de jeune personne.*

Miniature sur ivoire, sans nom d'auteur, donnée en 1890, par M. Paul Marmottan.

H. 5 c. ; — l. 4 c.

Cette miniature représente de face dans un cadre ovale une jeune personne aux cheveux blonds, en toilette premier empire, et la gorge découverte.

**212.** *Portrait d'homme inconnu.*

Pastel non signé, donné en 1890, par M. Paul Marmottan.

H. 32 c. ; — l. 24 c. ; — moy. gr.

Cet inconnu se présente de trois quarts et en buste. Il est en habit de drap bleu, porte une cravate blanche et un gilet blanc.

**213.** *L'Amour aiguisant ses flèches.*

Peinture sur toile, donnée en 1890, par M. Paul Marmottan.

H. 73 c. ; — l. 60 c.

Cupidon, agenouillé au milieu des champs, regarde d'un air malin, en aiguisant ses flèches sur un énorme grès. Son carquois est placé près de lui. Au loin se fait voir un bout d'horizon.

Le donateur attribue ce tableau à l'Italien Serangeli, élève de David.

## 214. *Ferme à Mortefontaine.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, né à Hautefontaine en 1813 ; donnée en 1882, par M. Charles Perin, juge au Tribunal civil de Soissons.

H. 12 c. ; — l. 11 c.

Cette ferme soissonnaise paraît être un ancien château-fort : une tour d'une certaine élévation la domine, et il y eut, du reste, des seigneurs à Mortefontaine depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à la Révolution.

## 215. *Eglise de Mortefontaine.*

Aquarelle de M. Léopold Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 15 c. ; — l. 12 c.

On voit ici l'église de Mortefontaine ; c'est un humble édifice qu'une vieille porte accompagne.

## 216. *Porte d'entrée du château de Cœuvres.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 10 c. ; — l. 12 c.

Cette porte dépend du château de Cœuvres que la belle Gabrielle d'Estrées habita et dont le galant Henri IV savait si bien le chemin.

## 217. *Château de Bagneux.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 10 c. ; — l. 15 c.

Le village de Bagneux, situé dans le canton de Vic-sur-Aisne, avait autrefois un château dont voici les plus beaux restes: un corps de logis accompagné de deux tourelles d'égale hauteur.

## 218. *Vieille entrée à Bazoches.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 10 c. ; — l. 15 c.

A l'époque du moyen-âge, le village de Bazoches était fortifié ; il offrait aux regards un château maintenant en ruines, et une douzaine de tours actuellement démantelées.

## 219. *Château de Courmelles.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 13 c. ; — l. 12 c.

Courmelles fut le siège d'une seigneurie pendant plusieurs siècles. Il possédait un château dont la porte avec tourelle atteste l'ancienneté.

## 220. *Eglise de Vivières.*

Aquarelle de M. Baraquin, donnée en 1882, par M. Perin.

H. 13 c. ; — l. 12 c.

On fait remonter au XIIe siècle la construction de l'église Notre-Dame de Vivières ; mais cette église, réparée et mal réparée à plusieurs reprises, ne se recommande plus aux archéologues que par sa vieille tour carrée.

## 221. *Portrait de Jean Ruel.*

Peinture sur toile, non signée, forme ovale ; achetée à Paris en 1891, moyennant 120 francs.

H. 84 c. ; — l. 69 c. ; — gr. nat.

Quoique ayant les cheveux blancs, ce personnage, qui est peint tête nue, à mi-corps, couvert d'un ample manteau et regardant de face, est jeune encore. C'est « Jean Ruelle, né à Soissons, médecin de François Ier », dit une inscription assez lisible placée à sa droite et à sa gauche. Les biographes qui se sont occupés de lui n'écrivent pas son nom avec deux L, mais son peintre inconnu en a jugé autrement ; ce en quoi il a dû se tromper.

Jean Ruel, que Soissons vit naître en 1474 et que Paris devait voir mourir le 14 septembre 1537, apprit le grec et le latin sans le secours d'aucun maître. Il s'adonna à la botanique et à la médecine ; il épousa une femme dont le nom n'est pas conservé par l'histoire, mais dont le décès prématuré le porta vers la dévotion. En rapport avec l'évêque de Paris, Etienne Ponchet, celui-ci l'engagea à entrer dans les rangs du clergé et le pourvut ensuite du titre de chanoine de Notre-Dame de Paris. Mais, homme de science par-dessus tout, il traduisit et composa de nombreux ouvrages sur la botanique et sur la médecine ; il publia des travaux très considérables, entre autres : *De natura stirpium*, inspiré des Grecs et des Latins ; bref, il conquit la célébrité et fut surnommé l'*Aigle des Interprètes.*

## 222. *Vue de l'ancien château de Fère-en-Tardenois.*

Aquarelle ancienne, non signée, achetée en 1891.

H. 34 c. ; — l. 51 c.

Le château de Fère passe pour avoir été construit au commencement du XIIIe siècle par un seigneur du nom de Robert de Dreux. Les ruines représentées ici sont plus considérables que les restes actuels ; néanmoins, ces derniers font encore l'admiration des archéologues.

## 223. *Liseuse à la fenêtre.*

Peinture sur toile, signée René Schutzenberger 1890, donnée en 1891, par M. le baron Alphonse de Rothschild, membre de l'Institut.

H. 1 m. 23 c. ; — l. 89 c. ; — moy. gr.

Une blonde jeune fille est assise au premier plan, dans une chambre, près d'une fenêtre ouverte sur un horizon parisien. Elle vient de lire, non pas un roman à la mode, mais un petit livre sérieux, à en juger par son aspect ; elle paraît songer à sa lecture et est en complète opposition de tons et de lumières avec le fond du tableau.

M. René-Paul Schutzenberger est né à Mulhouse, est élève de M. J.-P. Laurens et avait au Salon de 1891 cette *Liseuse* sous le n° 1509 et une *Madeleine au tombeau* sous le n° 1510.

*Liseuse à la fenêtre* est le troisième tableau que M. le baron de Rothschild a la générosité de donner au musée de Soissons par l'intermédiaire, tout de bienveillance, de M. Paul Leroi, fondateur de la revue *L'Art* et ancien rédacteur en chef du *Courrier de l'Art* ; aussi, dans sa séance du 21 août 1891, le Conseil municipal de Soissons a-t-il remercié tout à la fois M. le baron de Rothschild et M. Paul Leroi.

## 224. *Pinson et verdier.*

Peinture sur bois, signée E. Salingre 1892, achetée 70 francs, le 3 août, même année.

H. 22 c. ; — l. 15 c. ; — gr. nat.

Ces oiseaux, comme la plupart de ceux que faisait M. Eugène Salingre, sont pendus par les pattes. Ils sont les derniers qu'il ait réunis, car il est mort le 29 septembre 1892.

## 225. *Dans l'herbe en Normandie.*

Pastel signé Maurice Eliot 1887, exposé au Salon de 1888, donné en 1892, par M. le baron Alphonse de Rothschild, membre de l'Institut.

H. 87 c. ; — l. 1 m. 47 c.

C'est l'automne. Un vaste champ vert occupe le premier plan. Là une petite fille en cheveux, en sabots, habillée d'étoffes rouge et grise, croque une pomme qu'elle a dû prendre dans un panier placé près d'elle. Plus loin un homme et une femme se rendent à leur logis, portant chacun un panier de fruits. Dans le fond, de grands arbres se montrent à côté de constructions rustiques.

M. Maurice Eliot est originaire de Paris. Il est élève de Blin et Cabanel. Ses œuvres ont figuré au Salon. Il est médaillé. On connaît de lui : *La Fête-Dieu, le Jour des prix, Soleil levant, Au bord du Chemin, Journée de baptême, le Jardin de Charlotte,* etc., etc.

## 226. *Danse dans une posada.*

Peinture sur toile, signée Eugène Giraud, 1852.

H. 2 m. 20 c.; — l. 1 m. 50 c.; — pet. nat.

Ce tableau provient des ressources des musées nationaux et

a été envoyé, à titre de dépôt, au musée de Soissons, en 1892. Les personnages, au nombre de dix-neuf, se trouvent, comme l'indique le titre, dans une auberge espagnole. Parmi eux quatre hommes et quatre femmes, aux costumes pittoresques, dansent au son d'une guitare, à l'abri de ceps de vigne ensoleillés ; ils s'accompagnent de castagnettes et se sourient amoureusement, tandis que les autres sont au repos et les regardent.

L'auteur, Pierre-François-Eugène Giraud, naquit à Paris, le 9 août 1806. Il est mort en 1881 ou 1882. Il fut élève de Richomme, de Hersent et de l'école des Beaux-Arts. Il visita l'Italie, l'Espagne, l'Orient, l'Algérie, et en rapporta des œuvres très variées. Graveur et peintre au début, il finit par préférer au burin le pinceau, qu'il maniait avec un réel talent. Le pastel lui procura aussi des succès, et il faudrait tout une page pour citer les divers tableaux (portraits, genre, histoire) qu'il exposa au Salon, où, d'ailleurs, il conquit médaille sur médaille, puis le titre de chevalier et enfin celui d'officier de la Légion d'honneur.

## 227. *Gibier.*

Nature morte, sur toile, signée E. Salingre 1867, exposée au Salon de cette année 1867, sous le n° 1352, léguée par l'auteur suivant testament du 5 juin 1884.

H. 1 m. 15 c. ; — l. 89 c. ; — gr. nat.

Il y a là, dans un paysage boisé que domine la tour de Coucy, un superbe lièvre accroché par la patte gauche, une perdrix déposée sur le sol et un faisan jeté dans l'herbe. Pour l'auteur, le gibier est le principal ; le reste est l'accessoire.

Soissonnais d'origine et de cœur, M. Salingre, dont beaucoup de tableaux sont ici, a donné à sa ville natale, indépendamment du numéro ci-après et du n° 57, une œuvre à choisir parmi celles signées de lui qu'il laisserait à son décès. Il est mort le 29 septembre 1892, et le choix de son œuvre est tombé sur celle-ci, qu'il a peinte avec tout le soin, tout le fini et tout le talent qu'on lui reconnaissait à juste raison.

## 228. *Portrait de M^me^ X***.*

Miniature (dans un cadre ovale) signée Corbin 1846,

léguée par M. Eugène Salingre, né et mort à Soissons (1829-1892).

H. 15 c. ; — l. 11 c. ; — pet. nat.

Corbin est le peintre dont il est parlé sous le n° 10. Le portrait est celui d'une dame qu'il voyait beaucoup. Elle est assise dans un fauteuil ; elle regarde de face ; elle est vêtue d'une robe blanche agrémentée d'un ruban lilas et sur le corsage de laquelle une rose est fixée. Sa chevelure est d'un noir de jais ; de longues papillotes descendent le long de ses joues, et une écharpe bleue flotte sur son épaule gauche.

## 229. « *Chef-d'œuvre.* »

Peint à la gouache par Mosnier ; acheté en 1893.

H. 50 c. ; — l. 42 c.

Cette gouache représente un ornement Louis XV, au centre duquel ornement se trouve un paysage. Derrière on lit : « *Ornement fait par M. Mosnier pour sa réception dans la corporation des maîtres peintres, à Soissons, avant 1793.* »

Mosnier est sans doute celui que l'état civil de Soissons a enregistré sous les prénoms de Jean-Jacques-Crépin, fils de Jacques Mosnier, peintre et vitrier à Soissons, et de Marie-Jeanne Roland. Il est né à Soissons en 1752 ; il s'y est marié en 1779 avec Marie-Anne Lacorne ; il y est mort le 10 avril 1791.

## 230. *Portrait d'un inconnu.*

Peint sur toile, à mi-corps, signé Evrard 1832 ; acheté en 1893.

H. 27 c. ; — l. 21 c. ; — moy. gr.

L'inconnu dont il s'agit regarde de face ; il a les cheveux bruns et la physionomie souriante. Une cravate blanche, un gilet gris, un habit noir composent son habillement.

Jean-Marie Evrard est né le 16 avril 1776, à Chauny. Il est

mort à Paris en novembre 1860. Il était fils de Louis Evrard, chaudronnier, et de Angélique Fanchon. Il fut élève du baron Regnault. Déclaré suspect sous la Révolution, il se réfugia à Londres pour éviter un emprisonnement et peut-être plus. Là-bas, en Angleterre, il se fit connaître comme peintre de portraits en miniature, et vécut de son pinceau. En 1803, il revint en France, enseigna le dessin et continua sa carrière de miniaturiste. On dit que sa ville natale possède de lui une *Conception* et Compiègne une *Adoration du Sacré-Cœur.*

## 231. *Martin-Pêcheur.*

Peinture sur bois signée Salingre, achetée en 1893, à la vente après décès de l'auteur.

H. 21 c. ; — l. 16 c.; — gr. nat.

Nature morte, ce martin-pêcheur qui a dû guetter bien des fois, au bord de l'eau, les petits poissons, plonger sur eux et s'en nourrir. Le voilà maintenant pendu par les pattes et profilant son ombre sur un fond demi-clair.

## 232. *Pic-Vert.*

Peinture sur carton, signée E. S. (Eugène Salingre), achetée en 1893, à la vente après décès de l'auteur.

H. 31 c. ; — l. 23 c. ; — gr. nat.

Ce grimpeur n'est pas représenté, comme dans la vie, piquant de son bec l'écorce des troncs d'arbres et cherchant les fourmis qu'il aime tant. Non, il a, au contraire, la tête en bas, les pattes en l'air, et n'est plus autre chose qu'une de ces natures mortes dont Salingre s'était fait une spécialité.

## 233. *Vue du faubourg de Crise, à Soissons, en 1892.*

Peinture sur toile, signée E. Salingre, achetée en 1893, à la vente après décès de l'auteur.

H. 35 c. ; — l. 28 c.

Cette vue a été prise de l'avenue de la Gare, aux environs du pont, par un soleil couchant. Les arbres, les plantes, les maisons et le ciel qui en constituent l'ensemble auraient certainement été retouchés par l'auteur s'il eût vécu plus longtemps, car il aimait la peinture plus finie que celle-là.

## 234. *Château d'Armentières.*

Aquarelle signée L. Baraquin, offerte par l'auteur à M. Eugène Salingre, l'un de ses amis, achetée en 1893, à la vente après décès de ce dernier.

H. 19 c. ; — l. 35 c.

Armentières eut de nombreux seigneurs, principalement les de Conflans et l'archevêque rémois Juvénal des Ursins. Comme conséquence, il eut un château-fort dont voici les beaux restes habités par un fermier.

## 235. *Louis de Bourbon, comte de Soissons.*

Portrait peint sur toile, sans nom d'auteur, acheté 100 francs en 1893.

H. 70 c. ; — l. 50 c. ; — gr. nat.

Le nom et le titre de ce personnage se lisent sur la toile, au-dessus de la tête. On lit aussi la notice suivante au bas d'une gravure représentant le même personnage et se trouvant à la bibliothèque publique de Soissons : « Louis de Bourbon, comte de Soissons, de Clermont et de Dreux, chevalier des ordres du roi, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Dauphiné, Champagne et Brie, pair et grand maître de France, fils de Charles de Bourbon, comte de Soissons, et d'Anne de Montafié, son épouse, naquit à Paris le 11 mai 1604, fut lieutenant général du roi au siège de La Rochelle et mourut à la bataille de Sedan, dans la plaine de Marfée, le 6 juillet 1641. Son corps gît dans l'église des Chartreux de Gaillon. »

Ici, Louis de Bourbon se détache d'un fond noir, l'air triste, tête nue, à mi-corps, portant un large col blanc Louis XIII et un vêtement couleur chamois avec aiguillettes sur l'épaule droite et une écharpe blanche en bandoulière.

## 236. *Somnolence.*

Peinture sur toile, signée Marie Nicolas, achetée 400 francs en 1893.

H. 72 c. ; — l. 62 c. ; — gr. nat.

Une jeune personne entièrement vêtue de blanc, ou à peu près, tient un livre. Si elle l'a lu, elle n'a pas pris un goût bien vif à sa lecture, car ses yeux se sont fermés et elle s'est affaissée sur son siège.

Mme Marie Nicolas poursuit sa carrière d'artiste de talent. Le Salon des Champs-Elysées reçoit ses œuvres tous les ans. Mais le tableau *Somnolence* n'a été exposé qu'à Versailles.

## 237. *Portrait d'Antoine Van Dyck.*

Copie sur toile, faite au musée du Louvre par M. Eugène Salingre, de Soissons, donnée en 1893 par M. Edmond Pierson, notaire en cette ville.

H. 55 c. ; — l. 43 c. ; — gr. nat.

M. Eugène Salingre avait vingt ans quand il a copié ce portrait, qui est vu de profil, tête nue, et dont l'original est de Van Dyck lui-même, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641.

## 238. *Jeune fille.*

Pastel signé E. Salingre 1855, acheté en 1893.

H. 47 c. ; — l. 39 c. ; — gr. nat.

Cette jeune fille est vue de trois quarts. Elle incline la tête.

Elle porte une robe grise un peu ouverte sur la poitrine. Elle a les joues roses et les cheveux blonds.

## 239. *Le Rémouleur.*

Croquis sur toile fait au musée du Louvre par Eugène Salingre, d'après David Téniers ; acheté en 1893, à la vente Salingre.

H. 32 c. ; — l. 21 c. ; — pet. nat.

C'est M. Salingre lui-même qui a qualifié de croquis cette peinture, par trois mots tracés de sa main derrière la toile, et ce gagne-petit est bien au Louvre, cheveux et plume au vent, en train de repasser un couteau sur sa meule, tout en regardant de face.

## 240. *Portrait de Fiquet, Jean-Jacques.*

Peint sur toile par un inconnu, acheté 50 francs, à Cuffies, en 1893.

H. 66 c. ; — l. 53 c. ; — gr. nat.

Fiquet, assis dans un fauteuil, à une table de travail, tient une plume et regarde de côté. Il a la tête découverte, porte un vêtement avec petit collet et une cravate blanche avec rabat blanc.

Il est né à Soissons le 2 février 1747, de Jacques Fiquet, marchand de grains, et de Jeanne-Marguerite Fouillard. Il commença par être avocat ; il fut ensuite procureur-syndic du district de Soissons, puis député à l'Assemblée législative, à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents. Dans le procès de Louis XVI, Fiquet ne vota point, comme on l'a imprimé, la mort du roi, mais successivement l'appel au peuple, la réclusion, la déportation, le sursis. Revenu à Soissons, Fiquet s'y fit inscrire au barreau comme avocat, devint le bâtonnier de l'ordre et exerça son ministère pendant plus de vingt ans. Il est mort à Soissons, rue du Mont-Revers, n° 7, le 24 mai 1824. Il était veuf en premières noces de Martine Lebœuf, et époux

divorcé, en secondes noces, de Marie-Catherine Brisez. Il a consacré les dernières années de sa vie à écrire des *Mémoires pour servir à l'histoire de Soissons*, — mémoires dont M. Brayer-Willesme, ancien bibliothécaire de cette ville, a fait, pour la bibliothèque communale, une copie qui a disparu pendant des années et a été retrouvée par M. l'abbé Delaplace, curé d'Urcel, qui se propose de la déposer dans l'établissement auquel elle était destinée.

## 241. *Portrait de Duprez, en costume d'adjoint au maire de Soissons.*

Peint par Louis Hoyer ; acheté 100 francs en 1893.

H. 54 c. ; — l. 46 c. ; — gr. nat.

Louis Hoyer est connu par les tableaux nos 9, 50, 51, 52, 53, 66, 70, 85, 113, 153, 164, 170, et le châssis de ce portrait porte son nom. Quant à Duprez, il est né à Soissons, sur la paroisse Saint-Martin, le 9 janvier 1754, de Jean-Pierre-Sébastien Duprez, épicier, et de Marie-Anne Bruncamp. Il fut prénommé à son berceau Pierre-Laurent-Louis. Quelle profession exerça-t-il ? On l'ignore. Mais, sous la Révolution, il était membre du Conseil général de l'Aisne, et alors que des suspects étaient enfermés dans le collège de Soissons, transformé en maison de réclusion, il avait la qualité de commissaire de cette maison et se montra plein de sollicitude et d'humanité pour les détenus. Il fut nommé adjoint au maire de la ville de Soissons par Bonaparte, premier consul, à la date « du 5 frimaire l'an XI de la République une et indivisible », et sa nomination offre cette particularité qu'une vignette figure en tête avec ces mots : *Républ. franç.* et que les boutons de son habit brodé reproduisent le dessin de la vignette (une liberté tenant le faisceau de licteur et la pique).

M. Duprez est peint en buste, regarde de face, porte cravate blanche et jabot plissé. Il est tête nue et ses cheveux grisonnent. Il est mort propriétaire, rue Saint-Remy, à Soissons, âgé de 63 ans, veuf en premières noces de Martine-Victoire Lebel, et époux en secondes noces de Victoire-Julie Duguet.

## 242. *Chute d'eau en Italie.*

Paysage à la gouache, signé Mandevare an 8; donné en 1893, par M. Paul Marmottan, publiciste.

H. 60 c.; — l. 80 c.

Des herbes, des broussailles et un rocher forment le premier plan. Un soldat français est assis au bord de l'eau, et une femme debout tend les bras à un officier à cheval, portant aussi l'uniforme français. Un artiste (l'auteur sans doute) a pris place sur le rocher et dessine la chute d'eau qui se produit sous un pont à double arcade et sur lequel passent des chevaux et voitures minuscules. A droite, deux paysans, homme et femme, descendent un chemin tournant que bordent deux arbres tortueux. A gauche, de hauts rochers et quelques petits arbres. Plus loin, des eaux et des peupliers. Plus loin encore, un autre pont avec nombreuses arcades conduisant à un temple et à des habitations. Plus loin toujours, une montagne bleue. Et enfin un ciel semé de blancs nuages.

Mandevare (Alphonse-N.-Michel) a exposé en 1793 et en 1796, puis de 1810 à 1848. Ce n'est donc pas le premier artiste venu.

## 243. *Portrait de jeune femme.*

Pastel non signé, pourvu d'un cadre ovale et donné en 1893, par M. Paul Marmottan.

H. 13 c.; — l. 12 c.; — pet. nat.

Habillée à la mode du premier empire, la taille sous les bras, la gorge visible, cette jeune femme, inconnue, se montre de profil, en robe blanche et la chevelure ornée d'un double bandeau de perles.

## 244. *Bonde d'étang en Sologne.*

Peinture à la gouache, signée Paul Méry, donnée en

1893, par M. le baron Alphonse de Rothschild, membre de l'Institut.

H. 97 c. ; — l. 70 c.

Au premier plan, un large sol avec flaques d'eau et petites pierres. Au delà, la vanne, flanquée de pieux et de madriers. Puis, des herbes aquatiques. Ensuite l'étang. Un bout de prairie à droite ; deux ou trois accidents de terrain à gauche ; des buissons et un bouquet d'arbres dans le fond. A l'horizon un ciel couvert de nuages gris, fort bien éclairés.

Telle est cette gouache que M. Paul Méry a exposée au Salon de 1893 et que M. de Rothschild a offerte, comme cinquième don, au musée de Soissons.

M. Paul Méry est né à Bougival, est élève de son père et avait au même Salon une aquarelle représentant une mare, et une peinture à l'huile ayant pour titre : *Hangar en Sologne*. Il est, en outre, l'auteur d'une infinité de jolies choses qui ont été reçues aux expositions depuis quinze ans.

## 245. *Portrait d'un maire.*

Médaillon peint sur ivoire, auteur inconnu ; donné en 1893, par M. Paul Marmottan.

Diamètre : 57 millim.

Ce portrait, en buste et de profil, est celui d'un magistrat municipal du premier empire, portant le costume officiel et la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

## 246. *Paysage avec villageois et animaux.*

Sépia ancienne, non signée, donnée en 1893, par M. Paul Marmottan.

H. 32 c. ; — l. 45 c. ; — pet. nat.

Au premier plan, une femme assise sur le sol tient un enfant sur ses genoux. Une autre femme, debout, répond par un geste

au bêlement d'une chèvre. Au milieu, un jeune homme se repose, appuyé sur le dos d'un taureau. Derrière la première femme, une vache est accroupie près d'un arbre, tandis qu'une autre s'éloigne dans le fond. Des troncs d'arbres sont d'un côté et des pierres de l'autre, ainsi que des animaux. Au delà, à l'horizon, des collines légèrement indiquées. Derrière et au-dessus, le ciel.

## 247. *Paysage.*

Peint sur toile, sans nom d'auteur, donné en 1893 par M. Paul Marmottan.

H. 31 c. ; — l. 40 c.

On voit ici un aqueduc qui rappelle celui d'Arcueil, près Paris ; on y voit aussi de l'eau, des herbes, des arbres, des lavandières et autre chose encore, le tout formant paysage.

## 248. *Portrait d'enfant.*

Peinture sur toile, signée D. Galiot, 1825, donnée en 1893, par M. Paul Marmottan.

H. 47 cent. ; — l. 37 c. ; — gr. nat.

Cet enfant est vu de trois quarts et en buste ; il a les cheveux blonds, les lèvres roses et porte un vêtement noir sur lequel tranche un col blanc garni de dentelle.

Désirée-Charlotte Galiot est née à Paris au commencement du XIX^e^ siècle. Elle est élève de Bouchet ; elle épousa un monsieur Sauvageot (sans doute le peintre Denis-François Sauvageot, élève de Bourgeois), et elle exposa des œuvres très variées aux Salons de 1819, 1822, 1824, etc., etc.

## 249. *Soldats autrichiens au repos.*

Peinture sur bois, sans nom d'auteur, donnée en 1894, par M. Paul Marmottan.

H. 24 c. ; — l. 31 c.

L'endroit est bien choisi pour une halte : quelques accidents de terrain, une herbe courte et une rivière calme invitent en effet au repos.

De nombreux soldats à l'uniforme de drap blanc sont les uns assis, les autres debout. Le chien du régiment est là également entre deux hommes qui causent. A gauche, à l'horizon, émerge le clocher d'un village qu'on ne voit pas ; à droite, sur une étoffe grise, sont peintes les armes d'Autriche.

## 250. *Paysage.*

Peint sur toile, donné en 1894, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Bidault, Joseph-Xavier.

H. 24 c. ; — l. 32 c.

Une rivière coule au premier plan, une verte prairie la borde, deux grands arbres se mirent dans ses eaux, des collines boisées s'élèvent dans le fond, et le ciel se couvre quelque peu.

## 251. *La Nuit amenant les Amours.*

Peinture sur toile, donnée en 1894, par M. Paul Marmottan, et attribuée par lui à Louis Carrache.

H. 31 c. ; — l. 23 c.

La Nuit, reconnaissable au croissant d'argent qu'elle porte en diadème, fend l'espace, ayant à sa droite et à sa gauche deux amours dont elle dispose.

## 252. *Etude d'arbre.*

Peinte sur toile, non signée, donnée en 1894, par M. Paul Marmottan.

Un chêne vigoureux, et rien de plus, occupe une toile de

42 c. de hauteur et de 34 c. de largeur. Il exhibe son tronc, il étend ses branches, et le soleil dore son feuillage.

## 253. *Paysage.*

Peint sur toile, donné en 1894, par M. Paul Marmottan, et attribué par lui à Pau de Saint-Martin, père.

H. 35 c. ; — l. 42 c.

Au premier plan, un chemin étroit conduit à une habitation rustique, sur l'escalier de laquelle sont deux femmes ; à droite et à gauche, existent des arbres et des buissons dont les feuilles mourantes vont bientôt joncher le sol.

## 254. *La Dame de charité.*

Peinture sur bois, donnée en 1894, par M. Paul Marmottan.

H. 19 c. ; — l. 19 c.

*La Dame de charité* est le titre d'un tableau de Martin Drolling, peintre de genre, dont l'existence part de 1750 et finit en 1817. Or, le tableau n° 254 est attribué à Drolling par son précédent possesseur, M. Paul Marmottan, qui, soit dit entre parenthèses, vient d'être nommé officier de l'instruction publique. Sommes-nous effectivement devant une œuvre originale de Drolling ? Nous ne trancherons pas la question (nous laissons à M. Marmottan la responsabilité de ses attributions). Nous dirons seulement que ce tableau n'est pas signé, et nous passons à sa description sommaire. Une jeune femme arrive devant une chaumière et rencontre un petit garçon et une petite fille aux pieds nus et aux cheveux blonds. Cette jeune femme fait une aumône de pièces blanches au petit garçon, pendant que la petite fille essuie une larme. La porte de la chaumière est ouverte. Une paysanne est sur le seuil, regarde la dame charitable et tient un enfant dans ses bras.

**255.** *Portrait d'homme (inconnu).*

Peint sur toile, non signé, donné en 1894, par M. Antoine Lemer, tapissier à Soissons.

H. 54 c. ; — l. 45 c. ; — gr. nat.

Un cadre ovale contient ce portrait, qui date de la Révolution et représente un homme en buste, vu de trois quarts, portant cravate blanche, gilet blanc, habit de drap gris à larges revers, et ayant la tête nue, la figure longue, le teint coloré.

En même temps que tapissier, M. Lemer est un antiquaire de goût, toujours à la recherche de la curiosité. En possession d'une intéressante collection d'objets de toutes sortes, il en a tiré ce portrait et l'a offert au musée.

**256.** *Portrait de femme du temps de la Révolution.*

Miniature sur ivoire, auteur inconnu, cadre en cuivre (de l'époque) ; médaillon forme ronde ; achat du 15 février 1894, moyennant 5 francs.

Diamètre : 53 millim.

Ce numéro est le dernier du présent catalogue et concerne une personne jeune, vue de trois quarts, habillée simplement à la Charlotte Corday, et dont le bonnet laisse échapper quelques cheveux blonds.

Renseignements recueillis, on croit que cette miniature reproduit les traits de M^me^ Anne-Louise-Rosalie Hordret, épouse de M. Georges-Joseph Vielle, membre du Conseil général de l'Aisne, décédée à Soissons le lundi 13 décembre 1830, née à Paris le 28 août 1765, fille de M. Médard Hordret, ancien procureur au Parlement, et de dame Anne-Louise Frérot.

# LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

# ARTISTES PEINTRES

DONT LE MUSÉE POSSÈDE DES TABLEAUX

---

ALLEGRAIN, Etienne.
BARAQUIN, Léopold.
BÉLANGER.
BERRÉ, Jean-Baptiste.
BETBÉDER, Alexis-Marcelin.
BIDAULT (Attribution).
BORDEZ, Louis-Victor.
BRISPOT, Henri.
BUDELOT, Philippe (Attribution).
CAHENNY, Jean-Pierre.
CARPANTIER, A.
CARRACHE, Louis (Attribution).
CARRIER-BELLEUSE, Victor-Armand-François.
CLARISSE.
CHÉRY, Philippe.
CORBIN, Pierre-Victor.

DABOS, Laurent (Attribution).
DANDLEUF, Jean.
DARJOU, Victor.
DESCHAMPS, Julien.
DESPOIS, André-Jean-Antoine.
DROLLING, Martin (Attribution).
DROLLING, Michel-Martin.
DUNOUY, Alexandre-Hyacinthe (Attribution).
DURUPT, Charles.
ELIOT, Maurice.
ETEX, Louis-Jules.
EVRARD, Jean-Marie.
FRÈRE, Théodore.
GALIOT, Désirée (épouse Sauvageot).
GEOFFROY.
GIRAUD, Pierre-François-Eugène.
GOMART, Charles.
GUÉDÉ, Achille.
GUERCHIN (le), GUERCINO (le).
HUTIN.
HOYER, Jean-Louis-Joseph.
HENNECART.
JARRY DE MANCY (Mme).
JOLLIVET, Jules.
JOLY, Paul-Antoine.
JUSTIN, Marie-Jules.
LALLART, Edouard.
LAURENDEAU, Maxime.
LAURENT, Paul.

LAVOINE, Louis-Victor.
LEBEL, Edmond.
LEFEBVRE, Georges.
LEPOITTEVIN, Eugène.
LUCAS, Félix-Hippolyte.
MANDEVARE.
MARCHAL, Arthur-Charles.
MÉRY, Paul.
MOSNIER.
NICOLAS (Mme Marie).
PALMEGIANI, Marco.
PARIS, Camille.
PAU DE SAINT-MARTIN, Père (Attribution).
PHILASTRE, Fils.
POUGENS, Marie-Charles-Joseph.
RÉAUME, Auguste.
RÉMOND, Jean-Charles-Joseph.
ROBECCHI, Henri.
ROCARIER.
ROUILLARD, Jean-Sébastien (Attribution).
SAINT-EVRE, Gillot.
SALINGRE, Edouard-Eugène.
SERANGELI (Attribution).
SCHUTZENBERGER, René-Paul.
STAPLÉA, M.
TACHERON, Pierre.
TISSIER, Ange.
TOULMOUCHE (Mme Marie).
VALLIN, Jacques (Attribution).

VAN GORP, Henri-Nicolas (Attribution).
VAN SPAENDONCK, Camille.
VAN WYCK, Henri.
VARLET, Pierre-Louis.
VENNEMAN, Rosa.
WATELET (Mlle Eugénie).
WOUWERMANS, Philippe (Attribution).
YON, Edmond-Charles.

# LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

# DONATEURS DE TABLEAUX

---

ART (la Revue l').
BARBIER, Adolphe.
BERTAUX, François-Théodore.
BETBÉDER, Alexis-Marcelin.
BILLAUDEAU, Hippolyte.
BORDEZ (Mme veuve).
BOUCHEZ, Auguste-Eugène-Henri.
CAILLET, Alphonse.
CLUET-MACADRÉ.
COLLET, Emile.
CONGNET, Henri.
DEVILLE, Alfred.
DEVIOLAINE, Emile.
DUBOIS-BIGOT.
DUPLAN, Augustin.

ETAT (l').
FLOBERT, du Thiolet.
GILANT-BENOIT.
GOMART, Charles.
GUILLEMARD, Julien-Antoine.
HOYER, Jean-Louis-Joseph.
JARRY DE MANCY, Adrien.
JARRY DE MANCY (Mlle).
LALLART, Edouard.
LAURENDEAU, Maxime.
LAURENT, Paul.
LAUTHELIN, Gustave.
LAVOINE, Louis-Victor.
LEMER, Antoine.
LEROUX, Albert.
LEROY, Octave.
LORIN, Théodore.
MARMOTTAN, Paul.
MOREAU, Charles.
MOREAU, Jean-Pierre.
PERIN, Charles.
PIERSON, Edmond.
ROBECCHI, Henri.
ROSTAN (Mme veuve).
ROTHSCHILD (baron Alphonse de).
SALINGRE, Edouard-Eugène.
SALLERON, Henri.
TINGRY, Adolphe.
TRONCHET, Emile.

TUGNY (baron Aimé de).
VIELLIARD, Jules.
WATELET, Adolphe.

# TABLE DES MATIÈRES


Pages

Notice sur le Musée ..... VII
Avertissement..... XVII
Abréviations..... XIX
Catalogue..... 1
Liste des Artistes peintres ayant des tableaux au Musée ..... 129
Liste des Donateurs de tableaux..... 133

# ERRATA

Page 17, ligne 11, *au lieu de* Mortefontaine, *lire* Hautefontaine.
— 31, — 23, *au lieu de* Delanenville, *lire* Delaneuville.
— 48, — 18, *au lieu de* 1875, *lire* 1876.
— 50, — 10, *au lieu de* 1875, *lire* 1876.
— 55, — 16, *au lieu de* 31, *lire* 30.
— 78, — 22, *au lieu de* Childebert, *lire* Childebert II.
— 86, — 22, *au lieu de* avait, *lire* avaient.
— 96, — 29, *au lieu de* Gerard, *lire* Gérard.
— 101, — 2, *au lieu de* 1836, *lire* 1841.
— 119, — 15, *supprimer* 164.

## OUVRAGES DU MÊME :

Le Siège de Soissons en 1870.

L'Occupation allemande dans le Soissonnais en 1870-1871.

L'Explosion de la poudrière de Soissons en 1815.

Les principales Inondations de Soissons.

Episodes soissonnais de la Révolution. — Suppression de symboles et costumes religieux. — Les dernières Bénédictines de Braine. — Deux Emigrés du village de Tannières. — La Fin de l'abbaye de Saint-Yved. — L'Abbaye de Saint-Paul lors de sa suppression. — Comptes des religieux de la cy-devant abbaye de Saint-Jean-des-Vignes. — Comptes du chapitre de Saint-Gervais. — Comptes du chapitre de Berzy-le-Sec.

L'Abbé Houllier devant le Concordat.

Biographies du docteur Godelle, de Brayer-Willesme, de Luc-Vincent Thiéry, de Benjamin Lhotte.

Les Armoiries de la ville de Soissons.

Les Clés de la ville de Soissons.

Le Tombeau de saint Drausin.

Fêtes nationales sous la première République dans le Soissonnais. — Fête du 14 Juillet. — Fête de la Fondation de la République. — Fête de la Jeunesse. — Fête des Epoux. — Fête de la Reconnaissance et des Victoires. — Fête de l'Agriculture. — Fête de la Liberté. — Fête des Vieillards. — Fêtes décadaires.

Etc., etc.

4942. — Soissons. Imprimerie du *Soissonnais*, 4, rue Gambetta.

38 73697

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00448 4230